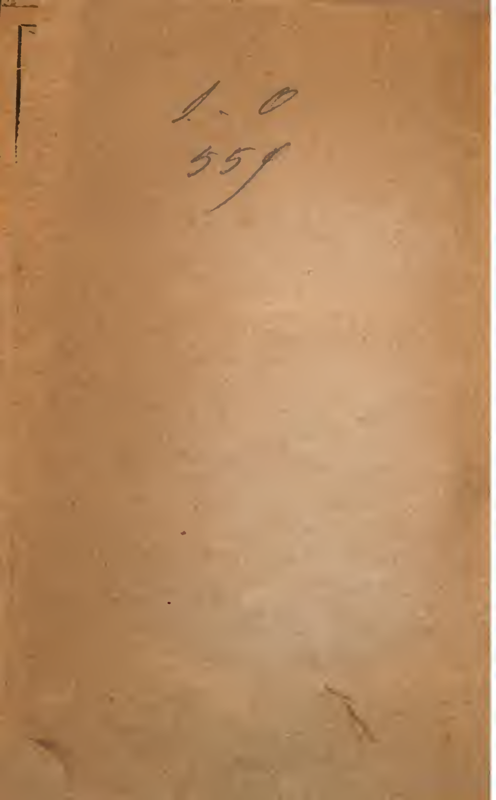



LIBRERIA
ORLANDI
359
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
NAPOLI





POÉSIES

DE

LOUIS UHLAND

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

POÉSIES

DE

LOUIS UHLAND

TRADUITES PAR

MM. L. DEMOUCEAUX ET J. H. KALTSCHMIDT

AVEC UNE INTRODUCTION

DE

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1866

POUR PARAITRE LE 1ER AVRIL PROCHAIN

HISTOIRE

DES

ÉTATS-UNIS

D'AMÉRIQUE

DEPUIS LES PREMIERS ESSAIS DE COLONISATION JUSQU'A L'ADOPTION

DE LA CONSTITUTION FÉDÉRALE

— 1620-1789 —

PAR ÉDOUARD LABOULAYE

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

AUTEUR de PARIS EN AMÉRIQUE, etc.

PROSPECTUS

La prospérité constante des États-Unis d'Amérique est le fait le plus heureux qui se soit produit dans le monde, car il est la preuve que la liberté peut seule assurer le bonheur des hommes. Un seul doute inquiétait les meilleurs esprits sur l'avenir de cette nation:

on pouvait craindre que l'odieuse institution de l'esclavage n'étendit ses ravages dans le corps entier de la République; ce danger est aujourd'hui dissipé. Avec un courage, une intelligence, un esprit de sacrifice et une persévérance digne de l'admiration des siècles, les Américains ont arraché de leurs entrailles le cancer qui les dévorait. Quel autre peuple eût pu subir un pareil déchirement de lui-même sans y succomber? Aujourd'hui cette même nation est cependant la plus forte et la plus respectée.

C'est l'histoire de ce peuple, ou plutôt l'histoire de la formation de ce peuple, que M. Édouard Laboulaye a entrepris d'écrire après en avoir fait l'objet de son cours au Collége de France. Aucun sujet ne méritait plus d'être mis en lumière, et personne n'y était plus propre par ses études, ses talents et son caractère, que l'auteur de *Paris en Amérique.*

Son livre commence à la fondation des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord et se termine à la promulgation de la constitution des États-Unis en 1789; il comprend dès lors trois périodes très-distinctes qui correspondent à la naissance, à l'émancipation et à l'organisation politique des États-Unis, savoir : 1° *les Colonies anglaises* ; 2° *la Guerre de l'Indépendance;* 3° *la Constitution* qui clôt la lutte et assure l'avenir de la République.

La connaissance des faits et l'étude des institutions des États-Unis d'Amérique doivent fixer profondément l'attention de tous les esprits sérieux, car ces institutions, plus ou moins modifiées, sont nécessairement appelées à régir dans l'avenir les sociétés humaines. Les progrès de la science, de l'industrie et du commerce, qui amènent déjà le mélange et la fusion des races, détermineront, dans un avenir moins éloigné qu'on le pense, une grande unité sociale, dont le type sera dans les institutions qui assurent le mieux la liberté et la sécurité des citoyens.

La constitution des États-Unis est jusqu'à présent, malgré quelques imperfections, le meilleur type des institutions politiques, puisque sous son action vivent et prospèrent un mélange d'hommes issus des différentes races du globe. Presque tous les émigrants qui viennent se fixer en ce pays s'y imprègnent en peu de temps, de l'esprit et du caractère général des Américains, en se dépouillant facilement des habitudes et des préjugés de leur pays natal. Rien de plus simple et de plus naturel. Là, où l'homme peut exercer librement toutes ses facultés, il en accroît l'énergie et la puissance, et en se fortifiant il devient meilleur; partant plus heureux.

L'expérience est donc faite et se poursuivra successivement, plus ou moins lentement, à travers bien des

résistances sans doute, mais enfin se réalisera, car le progrès, fils de la science et du travail, est la condition même de l'humanité.

La *Revue nationale* a publié depuis plusieurs années des fragments de cette histoire des États-Unis de M. Édouard Laboulaye, et chacun a pu juger avec quelle connaissance parfaite du sujet l'auteur l'embrasse dans son ensemble et dans ses points de vue les plus variés, comme aussi avec quelle éloquence simple et naturelle elle est écrite. Personne en Europe ne connaît mieux l'esprit des institutions des États-Unis que l'auteur de *Paris en Amérique*, du *Parti libéral*, de *l'État et ses limites*, etc., et personne mieux que lui ne pouvait non plus, en raison des études de toute sa vie et de son libéralisme éclairé et judicieux, en démontrer les avantages.

CHARPENTIER.

Paris, 16 février 1866.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

INTRODUCTION

LOUIS UHLAND, SA VIE ET SES ŒUVRES

Le poëte allemand dont les œuvres sont rassemblées ici pour la première fois dans une traduction française n'était pas un inconnu parmi nous. Le nom de Louis Uhland a retenti plus d'une fois dans la patrie de Lamartine. Tantôt, au lendemain de juillet 1830, c'était l'ardent publiciste Louis Boerne, l'auteur des *Briefe aus Paris*, qui, pour mieux recommander à la France le chantre des libertés germaniques, nous en parlait dans la langue même de notre pays et nous le présentait, avec plus de zèle que de vérité, comme le Béranger de l'Allemagne. Tantôt, c'étaient de poétiques artistes qui lui empruntaient un *lied*, une ballade, un drame en quelques strophes, *le Brigand* par exemple, ou *la Fille de l'hôtesse*, et s'essayaient à reproduire l'expressive simplicité de l'original. Ajoutez à cela que d'habiles écrivains avaient parlé d'Uhland avec amour, qu'on avait, selon les circonstances, interrogé le citoyen et le poëte, que son nom discrètement répandu éveillait le respect autant que la sympathie, et qu'à la nouvelle de sa mort une plume excellente avait aussitôt dessiné cette modeste et noble figure à la première page du *Journal des Débats* [1].

[1] L'article auquel je fais allusion est de M. J. J. Weiss. (Voy. les *Débats* du 15 novembre 1862.)

Il manquait pourtant à la France une traduction des *Lieder* d'Uhland. Celle que nous offrons au public se recommande avant tout par les mérites qu'Uhland lui-même aurait le plus appréciés, et que je résume en un seul mot : la candeur. L'auteur de tant de gracieux poëmes, de tant de ballades exquises, n'a jamais été un lapidaire. Il n'excellait pas, comme Goethe, à tailler le diamant; il ne maniait pas l'idiome flottant de son pays avec la dextérité d'Henri Heine. Ses chants valent mieux par le sentiment que par la forme. Goethe qui avait tant fait pour fixer la prosodie, pour dégager et affermir l'idiome poétique, s'alarmait un peu de cette simplicité qui ressemblait à de l'insouciance. Il lui fallut bien des années pour apprécier Uhland à sa juste valeur ; il fallut que le sentiment profond et continu du chantre souabe, attesté par mille échos dans le cœur de la nation, lui fit oublier enfin ce qu'il appelait indigence et faiblesse. Ce n'était ni faiblesse ni indigence; c'était le scrupule d'une âme sincère, qui, familiarisée de bonne heure avec la poésie du peuple, eut craint d'altérer ses poétiques émotions en leur appliquant les procédés d'un art trop savant. Il y a des poëtes musiciens comme il y a des poëtes ciseleurs. C'est assez pour les uns d'exprimer un sentiment, d'indiquer une situation; rien n'est fait pour les autres, tant qu'ils n'ont arrêté toutes les lignes et fait saillir tous les contours. Uhland est précisément le contraire d'un Goëthe ou d'un Benvenuto Cellini. La nature allemande, les vieilles mœurs, les châteaux en ruines, l'éternel retour du printemps, la tradition toujours vénérée de la vie qui refleurit sans cesse, l'ancien droit et le droit nouveau, la liberté tutélaire pareille au chêne de la forêt, la liberté dont les racines plongent dans le sein même du moyen âge et qui chaque année, au soleil de mai, se couvre de tiges nouvelles, tous ces tableaux du double monde physique et moral se reproduisent si naturellement dans les poésies d'Uhland qu'il semble y voir en effet la seule nature, jamais le burin de l'artiste. MM. Louis Demouceaux et Kaltschmidt, en traduisant leur modèle, ont pris soin de lui conserver son caractère. Deux choses surtout distinguent les *Lieder* d'Uhland, la grâce musicale de son idiome et la loyale

candeur de son inspiration; s'il faut désespérer de rendre les mélodies du poëte dans une version en prose, si une seule langue au monde, la langue des Schubert, des Dessauer, des Karl Loewe, des Conradin Kreutzer[1], peut traduire fidèlement les émotions du chantre de la Souabe, sa candeur au moins, la candeur et la bonhomie de sa pensée ont trouvé ici de scrupuleux interprètes.

Cette âme candide et simple, l'âme du poëte que les peuples germaniques du dix-neuvième siècle ont nommé avant tous les autres *le poëte allemand*, comme pour se consoler et se venger des succès libertins d'Henri Heine, cette âme, dis-je, s'est peinte elle-même en ses œuvres printanières. Quelle autre image vaudrait pour le lecteur l'image que reflètent de tels chants? vous voulez connaître le chef de l'école souabe: lisez ces strophes, ces stances, ces *Lieder*, où s'épanouit la fleur de mai, où murmurent toutes les voix de la vallée du Neckar. Vous cherchez quelques renseignements sur l'esprit curieux qui soupçonna un des premiers l'action des trouvères français du moyen âge sur ses aïeux du treizième siècle; lisez son poëme de *Roland*, interrogez son *Taillefer, qui moult bien cantait*, ou son *Bertrand de Born*, ou son *Merlin le Sauvage*. Vous désirez savoir le rôle qu'il a joué dans les luttes libérales de sa patrie; écoutez! ces chansons intitulées le *Bon vieux droit*, *Wurtemberg*, *Le 18 octobre 1815*, *Aux représentants du peuple*, vous diront mieux que tous les commentaires ce qu'était ce poëte citoyen, et comment l'esprit le plus doux, le plus modéré, le plus loyal, pouvait être associé au plus énergique sentiment du droit. Il y a là, on le sent tout d'abord, un programme qui ne ment pas et que réalisera toute une vie.

Ce n'est donc pas l'âme et le génie d'Uhland que nous pré-

[1] Les critiques allemands ont remarqué avec raison que les poésies d'Uhland se prêtent merveilleusement à la musique. Les poésies de Goethe, au contraire, y résistent, tant la forme en est précise, parfaite, définitive. Il faut que le poëte n'ait pas tout dit, pour que le musicien puisse faire son œuvre. Voyez, sur ce point, les judicieuses réflexions de M. Julien Schmidt, dans son *Histoire de la littérature allemande au dix-neuvième siècle*, t. II, p. 206.

tendons retracer dans ces pages; nous n'avons qu'à rassembler autour de ces œuvres les circonstances de sa destinée. Le poëte a dessiné le portrait; historien littéraire, nous fournissons le cadre.

On sait quelle est la vertu féconde des vallées de la Souabe, la patrie des poëtes et des philosophes. Il y a dans les annales allemandes une maison de Souabe qui tient assez fièrement sa place; la maison de Souabe, dans l'empire des lettres, peut aussi étaler ses couronnes. Nous y saluons plus d'un empereur, sans oublier les ducs et les landgraves. N'est-ce pas aux bords du Neckar que grandirent au treizième siècle les chefs des Minnesinger, les rois du chant, les rois de l'amour? et plus tard, quand la philosophie devint, à son heure, une des hautes manifestations du génie germanique, n'est-ce pas encore de ces florissantes vallées qu'on vit s'élancer à la fois les poëtes souverains et les souverains penseurs? Celui-ci, c'est Schiller; ceux-là se nomment Hegel et Schelling. La vigueur que déploient ces enfants de la Souabe dans les domaines les plus divers est toujours entretenue chez eux par la séve poétique. Quels poëtes qu'un Schelling, un Hégel, dans leurs constructions métaphysiques les plus sévères! le docteur Strauss lui-même, quand il a payé son tribut à la critique du dix-neuvième siècle, quand il a provoqué chez les théologiens de son pays une bataille de textes et d'interprétations dont les contre-coups agiteront l'Europe entière, s'il revient passer quelques jours dans ses contrées natales, le voilà qui subit le charme et s'en va interroger sur les secrets de l'âme humaine, sur les mystérieux élans de la conscience religieuse, qui donc? un savant? un critique? un abstracteur de quintessence? oh! non pas, mais un poëte, le doux poëte des visions extatiques, l'illuminé Justinus Kerner. Justinus Kerner, c'est le condisciple et l'ami de Louis Uhland. Eh bien! cette poésie de la Souabe, laissez-la s'épanouir naturellement, laissez-la se reproduire comme en un miroir dans l'âme la plus limpide, laissez-la s'y fixer, pour ainsi dire, sans aucun alliage, sans rien qui sente l'école, sans métaphysique hautaine, ni prétentions subtiles, vous aurez ce merveilleux tableau où toute

l'Allemagne s'est reconnue, ce tableau si pur, si varié, idéal et réel tout ensemble, intitulé simplement : *Uhland's Gedichte.*

Louis Uhland vit le jour à Tubingue, le 26 avril 1787. Les premiers rayons du printemps avaient éclairé le berceau du nouveau-né ; les premières lueurs du monde spirituel lui vinrent directement de l'Évangile. Son grand-père, théologien d'un rare mérite, fut le maître de son enfance. Ce qu'a été pour notre Brizeux le curé d'Arzanno, le vénérable théologien de Tubingue l'a été à sa manière pour le chantre du bon vieux droit ; à travers les transformations inévitables, Uhland a gardé de cet enseignement une impression que rien n'a effacée. Confié bientôt à d'autres mains, il sentit de jour en jour se développer sa vocation. La poésie, qui lui souriait dès le collége l'attirait sous toutes les formes, et il eût dit volontiers comme Alfred de Musset : *Son ombre même est douce.* L'ardeur et la facilité avec laquelle il composait des vers latins émerveillait ses maîtres ainsi que ses condisciples ; la tradition des écoles en a conservé le souvenir. Parmi ces camarades qui admiraient sa jeune inspiration et soupçonnaient en lui le futur maître d'une poésie nouvelle, se trouvaient d'assez bons juges, un Gustave Schwab, un Justinus Kerner ; et qui sait si l'action déjà féconde de l'écolier n'a pas donné à l'Allemagne ces talents aimables et décidé leur essor incertain? Ce n'était pas seulement à une langue morte que le jeune poëte demandait l'expression de sa verve juvénile ; il écrivit à quatorze ans des strophes où se révèle un véritable sentiment de la nature et que l'histoire littéraire a conservées avec respect.

Les deux grands poëtes qui dominaient alors le mouvement littéraire de l'Allemagne ne paraissent pas avoir exercé une sérieuse influence sur l'imagination du jeune rêveur. Que faisaient Goethe et Schiller vers 1801, alors que l'écolier du gymnase de Tubingue écrivait ses premiers vers? Schiller, après le triomphe de son *Wallenstein*, avait donné *Marie Stuart* et préparait la *Pucelle d'Orléans* ; Goethe se reposait un peu tout en prenant une part active au succès de son ami, ou du moins il passait d'un sujet à un autre, d'une ballade à une dissertation esthétique, d'une traduction de Voltaire à l'étude

d'un problème de science. Schiller était donc à cette date le grand inventeur, l'enchanteur inspiré; mais tandis qu'il poursuivait de plus en plus la beauté idéale à laquelle l'invitait l'auteur d'*Iphigénie*, et qu'il devait réaliser bientôt dans *Guillaume Tell*, la poésie pure, la poésie des sentiments intimes était rejetée dans l'ombre par cet art héroïque et superbe. Si Goethe et Schiller, à l'heure où l'instinct d'Uhland eût désiré un maitre, étaient trop savants, trop sévères, pour cette âme ingénue, les chantres romantiques, très en vue à ce moment, étaient trop mystiques ou trop raffinés. Uhland ne connaissait que de nom les glorieux hôtes de Weimar, il n'avait rien lu de Tieck, de Novalis, de Jean Paul, quand un de ses professeurs lui fit connaitre quelques chants des *Nibelungen*. Ces peintures si simples et si fortes le touchèrent jusqu'aux larmes. Un des maitres de l'université de Tubingue, M. Christophe Seybold faisait alors des leçons où il comparait les récits épiques de la vieille Allemagne avec l'*Iliade* et *Odyssée;* l'écolier écoutait avec ravissement ce commentaire enthousiaste de l'épopée nationale, et, des *Nibelungen* aux *lieder* des chantres d'amour, ce furent les œuvres naïves du moyen âge qui l'initièrent à la poésie. Tout en faisant ses premières études de droit en 1803 et 1804, il composait des pièces qui ne sont plus seulement des vers de collége comme ceux dont nous parlions tout à l'heure; inspirations délicates et saines, préludes d'un romantisme tout nouveau, ces chants ont pris place dans le recueil définitif de ses œuvres, sans que le lecteur ait soupçonné, jusqu'aux révélations toutes récentes des témoins les plus dignes de foi, que ces coups de maitre étaient des coups d'essai.

Uhland avait vingt et un ans lorsqu'il subit avec une rare distinction ses examens de droit à la Faculté de Tubingue; deux années après, il soutenait une thèse qui aujourd'hui encore est citée avec honneur par les jurisconsultes (1808-1810). *De juris romani servitutum natura dividua vel individua*, tel est le titre de cette dissertation que les juges compétents signalent comme un modèle de finesse et de sagacité. Le droit et la poésie, voilà bien la double vocation d'Uhland. Ces deux

études se compléteront l'une l'autre dans cette belle âme et règleront sa vie entière. Le droit chez lui, grâce au sentiment poétique, sera plus cordial, plus vivant, plus élevé; la poésie, grâce à l'étude des lois, sera plus pratique et plus saine. Quand on songe à ces études si différentes et si harmonieusement entrelacées, on ne s'étonne plus que le peintre des châteaux en ruines ait été le chantre du *Bon vieux droit*, ni que le chantre du *Bon vieux droit* ait été un si ferme représentant du droit nouveau dans les assemblées politiques de son pays. Uhland avait été reçu docteur en droit en 1810; cinquante ans après, l'Allemagne fêtait le jubilé de ce poétique docteur, et l'université de Tubingue, en lui décernant un nouveau diplôme, ne l'offrait pas seulement à l'écrivain illustre, mais au soldat opiniâtre, au défenseur incorruptible du droit et de la justice, *juris legumque propugnatori acerrimo, incorruptissimo*.

Muni de son titre de docteur, et après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux du ministère de la justice, Uhland va étudier à Paris le Code Napoléon; tel est du moins le désir de son père et le but officiel de son voyage, mais la poésie cette fois lui fera oublier le Code. Ce qu'il étudie avec passion dans les heures trop rapides qu'il passe à la bibliothèque de Paris, ce sont les manuscrits de nos vieux poëmes. Il importe ici de noter les dates : nous sommes en 1810. Ces chansons de geste, ces romans épiques, publiés ou commentés aujourd'hui avec tant de soin, ces documents inappréciables dont les Fauriel, les Dannou, les Raynouard, les Victor Le Clerc ont tiré un si bon parti pour l'histoire de l'esprit humain au moyen âge, qui donc s'en souciait en ce temps-là? à peine un petit nombre de savants à qui Napoléon, avec son instinct des grandes choses, avait *ordonné* la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*, entreprise par les bénédictins du dix-huitième siècle. On connaît l'histoire de ce monument dont un nouvel étage vient de s'élever sous nos yeux. Dom Rivet, au fond de son abbaye du Mans, en avait composé les neuf premiers volumes, quand la mort l'emporta le 7 février 1749. Les trois volumes suivants, confiés au zèle de dom Clémencet et de dom

Clément, parurent de 1756 à 1763, mais bientôt d'autres soins, d'autres devoirs, sans compter les embarras et les persécutions, vinrent arracher les religieux de Saint-Benoît à ce patriotique labeur : l'immense construction resta interrompue. Le douzième volume avait vu le jour en 1763; le treizième fut publié seulement en 1814, et encore une fois ce n'est que justice d'en rapporter l'honneur au prodigieux génie qui avait constitué si puissamment les bases d'une France nouvelle, d'une France énergique et glorieuse, à laquelle manquait pourtant cette liberté qui l'eût préservée de ses désastres. Au milieu de tant de gigantesques entreprises, Napoléon avait compris que l'œuvre solitaire des bénédictins offrait un intérêt national et devait être confiée, par une sorte de mandat impératif, à l'élite intellectuelle du pays. L'Institut seul pouvait remplacer la communauté des fils de Saint-Benoît. On lit ces mots dans l'*Avertissement* qui ouvre ce volume daté de 1814 : « Le gouvernement a désiré la continuation de cet utile ouvrage. Il a chargé la classe d'histoire et de littérature ancienne de le reprendre. La classe a confié ce travail à une commission nommée dans son sein, en lui prescrivant de suivre jusqu'à la fin du douzième siècle le plan et la méthode des premiers auteurs. » Des notes venues de l'abbaye du Mans, des notes de dom Rivet et de ses collaborateurs, abrégèrent les recherches de la commission, « sans la dispenser cependant d'y en ajouter beaucoup d'autres, soit pour rectifier les inexactitudes des premières, soit pour suppléer à ce qu'elles ont d'incomplet, particulièrement en ce qui regarde les jurisconsultes, les rabbins, les troubadours, et les poëtes français, sur lesquels les bénédictins manquaient de documents... MM. de Pastoret, Brial, Ginguené, Daunou, ont mis à ce travail tout le soin qu'exigeaient d'eux la confiance de la classe, les ordres du gouvernement et le désir d'achever cette entreprise utile à gloire littéraire de la France. » Les recherches signalées ici et dont le résultat ne parut qu'en 1814, se rapportent à l'année 1810, c'est-à-dire au moment où le jeune poëte de Tubingue s'occupait d'investigations du même genre dans nos riches collections. Ces poëtes français *sur lesquels les bénédictins*

manquaient de documents, Uhland en recueillait avidement les traces au moment où les bénédictins nouveaux se hasardaient avec une certaine timidité dans ce domaine inconnu. Singulière coïncidence ! Voici un poëte de vingt-trois ans, compatriote de Goethe et de Schiller, aussi enthousiaste de nos trouvères que Fauriel le sera bientôt de nos troubadours. En interrogeant les *Minnesinger* de sa patrie, Uhland a été frappé des traces d'imitation française et provençale qui s'y rencontrent à chaque pas ; ce sont ces traces qu'il poursuit dans ses fouilles à la bibliothèque, et, critique loyal autant que poëte inspiré, il n'hésite pas à signaler l'action européenne de cette poésie française du moyen âge dont nous soupçonnions à peine l'existence. Et ce ne sont pas seulement des inspirations de hasard dont profitera une littérature plus habile, un art plus heureux et plus fort ; le cycle épique de nos trouvères, Uhland l'affirme, ne redoute aucune comparaison. Savez-vous quel est le résultat de son étude ? il l'a donnée dans un récueil publié par les deux poëtes romantiques Neumann et Fouqué. J'ouvre les *Muses* de 1812, et j'y trouve ces mots : « La vieille langue du nord de la France a vu se former un cycle de poésies vraiment épiques, qui, par la peinture d'un âge héroïque plein de vigueur, par la mise en œuvre d'un vaste ensemble de traditions nationales, par l'objectivité, par le développement majestueux du récit comme par les allures appropriées du style et la fermeté du rhythme, enfin par les conditions qui le rendent propre à être chanté, peut soutenir la comparaison avec les poëmes homériques et les *Nibelungen*. » Voilà ce que le poétique enfant de l'Allemagne découvrait chez nos vieux rapsodes à une époque où nous les connaissions si peu, et, contraste plus expressif encore, lorsque tant de préjugés de race, tant de passions patriotiques, pouvaient troubler l'impartialité de son jugement. La France l'en a remercié par la voix de M. Victor le Clerc. Pourquoi Uhland n'a-t-il pu lire ce *Discours sur l'état des lettres au quatorzième siècle*, lumineux tableau d'une époque riche et confuse, vaste répertoire de faits, d'idées, de témoignages, où le nom du plus aimable, du plus populaire des poëtes allemands est si justement invoqué parmi

les critiques illustres qui ont consacré la gloire de nos ancêtres? il aurait vu que la patrie de Théroulde n'était pas ingrate envers lui, puisqu'une dissertation enfouie dans un recueil oublié est confirmée de la sorte et mise en lumière par le Jacob Grimm de la France.

Au moment où le jeune poëte se disposait à ce voyage qui devait lui fournir tant de précieux résultats, un de ses amis, réservé aussi à une renommée brillante dans le domaine de la poésie lyrique, Justinus Kerner, lui adressait une lettre pleine de conseils exaltés et d'objurgations véhémentes pour le détourner de son projet : « Que vas-tu faire à Paris? Avec l'argent que tu y dépenseras, tu pourrais parcourir trois fois toute l'Allemagne... poëte allemand, et surtout poëte tel que toi, oh! que j'aimerais mieux visiter des villes comme Hambourg, Nuremberg, Berlin, Vienne, Francfort, Augsbourg, Munich! d'ici à Paris, le voyage n'offre aucun intérêt, et Paris lui-même ne serait pour moi qu'un objet de dégoût. » Telles étaient les premières aménités du *teutonisme* naissant; ne devons-nous pas doublement savoir gré au poëte qui a bravé ces anathèmes?

Uhland avait rencontré à Paris plus d'un compatriote attiré comme lui vers nos trésors littéraires par le goût de la poésie et des recherches savantes. J'en citerai un qui était venu étudier à la bibliothèque impériale les manuscrits de Platon, et qui, tout en collationnant les textes du philosophe, interrogeait aussi avec une curiosité très-vive les vieilles poésies romanes du moyen âge. C'était Emmanuel Becker, jeune alors et inconnu, si célèbre aujourd'hui dans le monde des lettres par son érudition immense, par ses hardis travaux sur la littérature antique, et ses publications des poëmes français du moyen âge. Emmanuel Becker initiait son compagnon d'études à la littérature de l'Italie et de l'Espagne, tandis que le jeune poëte expliquait au jeune helléniste les monuments épiques de l'ancienne Germanie. Plus tard, quand ils furent devenus des maîtres chacun dans son domaine, ils prirent plaisir l'un et l'autre à réveiller le souvenir de cette communauté d'études; c'est une copie de notre vieux poëme, *Flos et Blancheflos*, tracée de la main d'Uhland, qui a servi à l'édition célèbre donnée à Berlin

par Emmanuel Becker. On pense bien qu'au milieu de ces transcriptions laborieuses, la poésie n'était pas oubliée. La poésie! C'était sa joie et son délassement de chaque jour, c'était la fleur de toutes ses pensées, le fruit de toutes ses études : dans les vergers ou le long des buissons, il la cueillait à chaque branche sur le chemin de la vie. Chamisso, qui fut un de ses compagnons à Paris, le caractérisait en ces termes : « Tandis que tant de poëtes font des vers excellents, de ces vers comme tout le monde en fabrique et comme personne n'en lit, il en fait, lui, comme personne n'en sait faire et comme chacun en veut lire. »

Ces travaux, ces enchantements, qui durèrent toute une année, n'empêchèrent pas Uhland de ressentir aussi vivement que personne les douleurs et les colères du patriotisme allemand en 1813. La France est trop libérale et trop forte pour ne pas apprécier chez d'autres peuples les vertus dont elle est toujours prête à donner l'exemple : pourquoi donc nous en coûterait-il de dire que, parmi les chantres du soulèvement de l'Allemagne, Uhland occupa un rang digne de lui? Ses compatriotes regrettent de ne pas trouver, dans ses *poésies patriotiques* (*vaterlandische Gedichte*), l'ardeur belliqueuse de Théodore Koerner, l'enthousiasme ou la haine qui éclatent sur tous les tons dans les vers de Rückert, d'Arndt et de Seckendorf; nous admirons, quant à nous, cette humanité sereine qui domine chez le noble poëte les ressentiments du patriote. En parlant de la guerre, il pense toujours à la paix. Nul cri de vengeance ne souille ses lèvres, c'est seulement le droit qu'il invoque. Plus d'une fois, sentant bien que sa complexion chétive lui interdit le métier des armes, il souffre à l'idée de ne pas accomplir son devoir, il se révolte contre l'obstacle, il est prêt à s'enrôler comme les autres, mais toujours l'espérance de la paix vient réjouir son cœur. Aussi, lorsque le grand poëte, qu'on a pu à certains égards comparer à Uhland, jettera le cri du dix-neuvième siècle après les catastrophes de 1815, lorsque Béranger s'écriera :

« Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main!

on verra Uhland un des premiers répondre à cet appel. Ce n'est pas pour favoriser la Sainte-Alliance des souverains du Nord qu'il a chanté cette *Guerre de délivrance* tant exploitée chez nos candides voisins : il est fidèle à la Sainte-Alliance des peuples quand il combat les fantaisies du roi de Wurtemberg, et qu'il le rappelle, avec un sentiment plus moral que politique, au respect du *vieux droit*.

Ce singulier épisode de la carrière d'Uhland a besoin de quelques explications pour être équitablement apprécié. Un poëte libéral combattant des mesures libérales, parce que le point de départ de ces innovations est entaché d'illégalité, un député préférant une constitution arriérée à une constitution progressive uniquement pour maintenir le *terrain du droit*, c'est là aujourd'hui, et surtout en notre France, un spectacle difficile à comprendre. L'esprit français, sans distinction de partis, est moins scrupuleux et vise toujours au but. Ce qui lui paraît le meilleur, il l'accepte de toutes mains. Les gouvernements ont beau se remplacer avec violence, ils profitent, chacun à son point de vue, de ce qu'ont fait leurs devanciers. Ici, rien de pareil. Uhland, le libéral Uhland refuse au nom de son pays la liberté que lui offre le prince; pourquoi? parce que le prélude de ce progrès a été la suppression arbitraire d'un régime dont personne ne veut plus. Don-quichottisme! dira-t-on. Subtilités de la casuistique morale! avec de pareils scrupules, il faut vivre de la vie du cloître et quitter le théâtre des affaires humaines, car enfin la politique *n'est pas une œuvre de saints*, comme l'a dit un des plus purs, un des plus austères, parmi ceux qui de nos jours ont tenu le gouvernail. — Don-quichottisme tant qu'on voudra; ce scrupule si profondément impolitique n'est pas le trait le moins aimable de la physionomie que nous retraçons. Voici les faits en peu de mots.

Au mois de décembre 1805, le roi Frédéric avait supprimé la vieille constitution de Wurtemberg, « comme une institution surannée sans rapports avec les besoins nouveaux. » Vers la fin de l'année 1814, pendant les délibérations du Congrès de Vienne, au moment où l'on se croyait encore tenu de donner

une satisfaction telle quelle aux peuples qui venaient de verser leur sang pour les rois, il fut très-sérieusement question de rétablir les anciennes assemblées d'états. Or, la Bavière et le Wurtemberg résistaient vivement, non pas, il est vrai, au progrès lui-même, mais à la manière dont on prétendait l'introduire. Ils soutenaient que cet ordre donné aux souverains allemands dans le pacte fondamental de la Confédération était une atteinte aux droits de la souveraineté; chacun des princes régnants devait rester libre de son action. On discutait encore ce point délicat lorsque le roi, quittant subitement le Congrès de Vienne au commencement de 1815, s'empressa de publier un manifeste où il annonçait à son peuple une constitution nouvelle, appropriée aux exigences du temps, et garantie par une représentation légale. Ce libéralisme inattendu chez un roi si jaloux de son autorité venait de cette jalousie même; il aimait mieux limiter lui même son pouvoir que de paraître céder aux injonctions du Congrès.

La surprise fut grande chez les honnêtes populations de la Souabe. On se rappela que, trente-cinq ans auparavant, en 1780, son prédécesseur le duc Charles, fêtant le cinquantième anniversaire de sa naissance, avait fait proclamer dans toutes les chaires des églises une confession de ses fautes comme souverain et la promesse de ne plus y retomber. C'était presque un aveu et un engagement du même genre que le roi Frédéric publiait lui-même à la face du pays; il avait supprimé les états en 1805, il les rétablissait en 1815 sur une base plus solide. On devine avec quels sentiments l'esprit public accueillit cette parole; la défiance se mêlait à la joie. C'était à coup sûr un événement heureux que le retour des assemblées d'états, mais comment se réjouir pleinement d'une victoire obtenue par hasard, d'une concession qui ressemblait à une boutade? Ce que le caprice a donné, le caprice peut le reprendre. On passait d'une loi mauvaise à une loi meilleure; en réalité, la situation était la même, puisqu'on ne sortait pas de l'arbitraire.

Ces impressions ce manifestèrent assez clairement, lorsque le roi Frédéric ouvrit la diète en personne le 15 mars 1815.

Au moment où le cortége se dirigeait en grande pompe vers la salle des états, toutes les voitures où se trouvaient les députés furent saluées par les acclamations de la foule ; le carrosse du roi ne traversa qu'une population silencieuse. La constitution ayant été lue aux députés, le roi jura d'y rester fidèle sans demander le même serment à l'assemblée, puis se retira aussitôt, après avoir annoncé une grave nouvelle arrivée le matin même à Stuttgart ; le gouvernement venait d'apprendre que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe. Le roi espérait-il que la prévision de la guerre extérieure allait écarter les problèmes constitutionnels? si ce fut là un calcul, il fut bientôt déjoué. A peine le roi parti, les trois ordres, noblesse, clergé, députés du peuple, déclarèrent à l'unanimité que le document lu à la chambre ne pouvait être admis comme la loi fondamentale du pays, mais seulement comme un projet d'amendement à l'ancienne constitution du Wurtemberg, constitution; supprimée en dehors de toutes les règles du droit et qui légalement subsistait encore. Il appartenait à l'assemblée de confronter le rescrit royal avec la constitution, et d'adopter les changements qui paraîtraient utiles. Telle était la moralité de l'opinion dans ce petit peuple, telle était l'influence produite sur des âmes germaniques par les doctrines de la France de 89 ; que la constitution nouvelle proposée par le roi fût plus libérale que l'ancienne, ils refusaient de le savoir tant que l'iniquité commise en 1805 n'avait pas été publiquement redressée. Ce qu'on voulait avant tout, c'était *le terrain du droit.*

Le roi, sans admettre la validité de le vieille constitution, permit la discussion demandée, comptant sans doute sur la lenteur allemande et sur les difficultés qui allaient diviser les trois ordres. Cette fois, le calcul était juste. Après quatre mois de délibérations sans résultat précis et décisif, la diète fut ajournée. C'est alors que le poëte Uhland rédigea, non comme député, mais comme simple citoyen, cette adresse au roi qui résumait avec fidélité le sentiment moral du pays :

« Sire,

« A la fin de l'année 1805, Votre Majesté, sous le coup de cir-

constances politiques impérieuses, a supprimé la constitution qui faisait depuis trois siècles le bonheur du Wurtemberg.

« Depuis ce temps, le peuple wurtembergeois s'est soumis à tout ce qu'on peut exiger du dévouement de l'homme, sans être ébranlé, un seul jour, dans ses sentiments d'obéissance et de fidélité à Votre Majesté, ainsi qu'à la famille royale. Aussi, tous les cœurs furent-ils remplis de joie, lorsque, le 11 janvier de cette année, Votre Majesté déclara vouloir récompenser cet inviolable attachement du peuple par l'établissement d'une constitution appropriée à nos besoins, soit intérieurs, soit extérieurs, et qui pourvoirait à tout.

« Déjà, dans notre joyeuse confiance, nous espérions que les droits et franchises assurés au peuple du Wurtemberg par la vieille constitution, ces droits que nous ont transmis nos ancêtres par des traités conclus avec les vôtres, allaient être rétablis, et que, s'il fallait y changer quelque chose pour mettre l'ancienne constitution d'accord avec la nouvelle, on se bornerait aux modifications évidemment exigées par l'esprit du temps, l'agrandissement du territoire, et autres circonstances politiques.

« Mais le projet de constitution que Votre Majesté a fait connaître à l'ouverture de la diète, nous a bientôt interdit cette espérance, et nous sommes restés convaincus que, de tous les droits assurés au pays par vos ancêtres de glorieuse mémoire, Votre Majesté ne voulait rétablir qu'un petit nombre, et encore par son bon plaisir.

« Alors, nous avons dû, nous et le pays tout entier, nous associer avec une reconnaissance profonde aux efforts de la diète, quand elle revendiquait ces droits du peuple, respectueusement, mais sans détour et sans défaillance. Nous pensions, Sire, que les représentations de ces hommes toucheraient votre cœur; nous pensions que Votre Majesté, en rétablissant l'ancienne constitution, source de tant de biens, de prospérités si longues pour votre famille souveraine, et qui, pour ne citer qu'un exemple, a réparé avec une promptitude si miraculeuse les effroyables ravages de la guerre de Trente-Ans, voudrait guérir les cruelles blessures que les circonstances extérieures, depuis 1806, ont faites à la patrie.

« C'est au milieu de ces espérances que la dissolution des états, accomplie, il y a quelques jours, par l'ajournement de la chambre, est venue nous causer la douleur la plus profonde.

« Nous osons donc faire savoir à Votre Majesté, avec le respect le plus profond et en sujets dévoués, que les états du royaume, dans les représentations adressées à votre gouvernement, n'ont exprimé que nos vœux, nos prières, les vœux et les prières du

pays tout entier; et que nous ne pouvons nous résigner, nous qui n'avons aucun reproche à nous faire, nous qui avons donné à Votre Majesté des preuves de dévouement dont l'Allemagne entière peut témoigner, nous qui avons tout donné pour vous servir, nos forces, nos biens, notre sang, nous ne pouvons nous résigner à la triste pensée de nous voir enlever nos vieux dr. its, nos vieilles franchises, et la vieille constitution qui les garantissait. »

Cette lutte qui a duré plus de quatre ans, qui s'est prolongée même sous le successeur du roi Frédéric, et où bien des fautes furent commises par des politiques inexpérimentés, nous n'avons pas à en raconter ici les détails. Qu'il nous suffise d'en avoir indiqué le caractère moral et la part que le poëte de Tubingue y a prise. Parmi les libertés dont il sera le défenseur, il aura surtout de l'enthousiasme pour celles que consacre la tradition des siècles. Non pas qu'il tourne le dos à l'avenir, bien loin de là ; mais il croit que l'avenir doit se lier au passé, il croit qu'il ne faut point, selon la belle image de Montesquieu, couper l'arbre à la racine pour cueillir le fruit, il croit que le progrès durable est celui dont les racines plongent dans le sol, et que sur le chêne de la civilisation c'est assez de retrancher les branches mortes en fécondant la séve des jeunes rameaux. Chaque peuple a son tempérament ; le noble Uhland était bien l'interprète du libéralisme germanique quand il conformait sa conduite à ces théories idéales. Chaque fois que la tribune a été libre, de 1815 à 1818, de 1830 à 1839, plus tard encore, après 1848, dans les luttes tumultueuses du parlement de Francfort, il a donné l'exemple du libéralisme le plus modéré, mais aussi le plus opiniâtre. On peut regretter le parti qu'il a cru devoir prendre en telle ou telle circonstance, on peut dire que son culte de l'idéale justice et son respect des traditions l'ont exposé plus qu'un autre à de généreuses imprudences; il est impossible de méconnaître sa loyauté, son désintéressement, la hauteur et la pureté de ses principes. Le nom du député Uhland est synonyme d'honneur et de patriotisme.

Mais c'est le poëte surtout qui vivra dans le souvenir des hommes. Uhland, issu de l'école romantique allemande, n'en

a pris que le sentiment de la nature et le goût de la poésie populaire. Tout ce qui était bizarrerie préconcue, mysticisme affecté, son esprit viril et simple l'a repoussé comme funeste. Ce qu'il aime dans le moyen âge, ce ne sont pas les arcanes de je ne sais quel illuminisme interprété par les Arnim et les Brentano, c'est tout bonnement l'Allemagne du passé, Allemagne naïve, cordiale, profondément poétique et honnête, dont il s'efforce de maintenir les vertus à travers les transformations des âges nouveaux. Personne n'a su marier avec plus d'art le réel et l'idéal, le présent et le passé, le souvenir et l'espérance; car le lien de tous ces contrastes est dans le cœur même du mélodieux rapsode, et cet art qui nous ravit n'est que la sincérité d'une belle âme. Il a en lui l'idéal d'une Allemagne fidèle aux meilleures traditions d'autrefois et dévoué aux meilleures conquêtes de nos jours; tel est l'objet de ses chants. Soit qu'il glorifie le bon vieux droit ou qu'il célèbre le Wurtemberg comme un paradis sur terre, soit qu'il imagine des ballades touchantes, douloureuses, espèces de petits drames en quelques strophes, ou qu'il peigne à chaque retour de mai les enchantements des matinées printanières, l'Allemagne est toujours son sujet et sa muse.

N'y a-t-il pas quelque monotonie dans ce tableau? Non, tant le poëte est habile à varier ses figures et à renouveler ses horizons. Nous parcourons avec lui tous les sentiers de la terre, tous les degrés de la société allemande. Le poëte des rois et des héros est aussi le poëte des humbles ; le chantre des vallées en fleurs sait chanter aussi la rue ténébreuse et l'atelier du forgeron. Chacun des êtres de la création immense, s'il a quelque chose a dire, à sa note dans le concert d'Uhland. Écoutez le mendiant résigné racontant ses joies et ses peines; sa voix est aussi poétique, aussi sonore, que le cri du jeune pâtre bramant sur la montagne, dans l'ivresse de la vie et de la liberté. Écoutez le charpentier entouré de ses manœuvres; le chant joyeux du voyageur qui s'en va par monts et par vaux n'est pas plus doux à entendre que la bénédiction du travail. Tous les personnages du poëte vivent sous le regard de Dieu; un rayon d'en haut perce les voûtes les plus noires et

fait du misérable logis un séjour de fête. Fête de l'art! poésie de la charité humaine! elle est aussi variée que les émotions du cœur et les misères de la vie. Ne craignez pas non plus qu'il se répète en parlant des fleurs de mai qui s'épanouissent, des alouettes qui saluent le soleil, du ruisseau qui murmure, de la forêt qui s'emplit de parfums: on ne se lasse point de l'entendre, car on sait bien qu'il n'est pas homme à s'oublier dans les enchantements de la nature, et que l'harmonieux rêveur a le secret des paroles de feu quand il faut rappeler aux princes d'Allemagne leurs engagements envers les peuples. « Avez-vous oublié le jour de la bataille? vous étiez à genoux alors, vous rendiez hommage à la puissance victorieuse : si les peuples ont vengé votre déshonneur, hâtez-vous donc, hâtez-vous de leur donner enfin ce que vous avez promis. »

Si les poëmes d'Uhland ne sont pas monotones, n'y a-t-il pas du moins un égoïsme jaloux dans l'inspiration qui les anime? pas davantage. Bourgeois, soldats, laboureurs, forestiers, étudiants, tous ses personnages sont des hommes avant d'être les enfants de l'Allemagne. Les Souabes d'Uhland ressemblent aux Bretons d'Auguste Brizeux; l'humanité se reconnaît elle-même dans ces types gracieux ou robustes, empreints de la primitive candeur. Il se garde bien, d'ailleurs, de s'enfermer dans son pays. Qui a rendu un plus brillant hommage aux poëtes de notre Provence? avant que M. Villemain, dans sa chaire de la Sorbonne, eût évoqué Bertrand de Born et ses émules, avant que M. Fauriel eût déroulé d'un bout à l'autre les annales disparues de cette civilisation poétique, au moment même où M. Raynouard commençait les fouilles hardies qui devaient inspirer nos maîtres, Uhland écrivait ses poëmes de *Durand* et de *Rudello*. Il a chanté aussi Roland, et Taillefer, et Merlin le Sauvage, et l'empereur Charles *à la barbe fleurie*. Il a écrit enfin tout un cycle dont la France peut revendiquer l'inspiration première; et si nous la revendiquons ici en son nom, c'est pour avoir le droit de recommander plus efficacement le noble poëte à la sympathie de nos compatriotes.

Cette étude, si on l'ose dire, ne nous serait pas inutile. A

l'heure où les sources de la poésie semblent tarir, où le vent sec et dévorant de la critique brûle les bourgeons à peine éclos, on sent mieux ce que vaut l'atmosphère douce et mâle, libérale et religieuse, l'atmosphère profondément humaine où se meut la poésie d'Uhland. Un de nos plus adroits ouvriers dans l'art des vers donnait, il y a une vingtaine d'années, ce conseil excellent qu'il n'a guère suivi lui-même, et qui est oublié de presque tous aujourd'hui :

Que votre poésie, aux vers calmes et frais,
Soit pour les cœurs souffrants comme ces cours d'eau pure,
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

ce cours d'eau pure, le voici ; cette ombre rafraîchissante, demandez-la aux forêts dont Uhland connaît tous les sentiers. Il est pur, il n'est jamais fade. Nulle subtilité, nul mysticisme, nulle mélancolie énervante : la tristesse, dans ses vers, est saine autant que la joie. Une seule chose lui manque, la fécondité : mais qu'importe? Ce simple volume publié en 1815, ce volume discrètement remanié, successivement enrichi, a suffi à créer, à soutenir, à accroître pendant plus de quarante ans la popularité du poëte. N'est-ce pas encore un spectacle salutaire, dans un âge de vie fiévreuse et de productions hâtives, que cette gloire conquise si humblement et assurée à jamais?

Goethe n'avait pas compris d'abord le succès immense des poésies d'Uhland ; l'extrême simplicité de certains *lieder* n'était à ses yeux que *faiblesse, indigence*, et les *ballades* seules lui avaient révélé un talent de premier ordre. « Où je vois de grands effets, disait-il un jour à Eckermann, je suppose toujours de grandes causes, et pour jouir d'une pareille popularité, Uhland doit avoir quelque qualité supérieure. J'ai pris son livre avec les meilleures intentions et je suis tombé d'abord sur tant de poésies faibles, misérables, que j'ai été dégoûté du reste. Mais après j'ai lu ses *ballades* et j'ai reconnu un talent supérieur ; j'ai vu que sa réputation n'était pas sans fondement. » C'est là une des rares occasions où le noble Goethe s'est montré infidèle à l'impartialité souveraine de son

génie. Goethe parlait ainsi en 1823, à une époque où la seconde génération des *romantiques*, ceux que le comte Platen attaquait si amèrement dans ses comédies aristophanesques, semblaient mettre en péril l'idéale pureté des formes poétiques : l'auteur de *Wilhelm Meister*, qui s'était vu rayé de la liste des poëtes, vingt années auparavant, par Louis Tieck et ses amis, considérait d'un œil défiant cette nouvelle invasion, et il eut le tort de confondre Uhland avec les hommes qu'il appelait des barbares violents et subtils, ennemis de la pureté du dessin et de la perfection de l'art. Ce qu'il y avait de cordial, de naïf, de populaire, dans les petits poëmes d'Uhland lui parut une espèce de révolte contre ce joug de la prosodie et du style auquel il avait si merveilleusement assoupli la langue poétique de l'Allemagne. On peut voir dans sa correspondance avec Schiller combien ces questions lui tenaient à cœur, et avec quelle vivacité Schiller lui-même le conjurait de fixer la prosodie incertaine, d'en formuler les principes, d'en promulguer les lois. Il lui fallut donc un certain effort pour comprendre qu'Uhland ne tenait au *romantisme* que par ses origines. Neuf ans plus tard, Goethe réparait sa méprise. En mars 1832, au moment où le chantre de la Souabe était mêlé aux luttes fécondes qui suivirent notre révolution de Juillet, Goethe regrettait de voir cette imagination délicate exposée à se flétrir au soleil brûlant de la vie publique et dans la poussière du champ clos. « La politique, disait-il, absorbera le poëte. Être membre des états, vivre dans les discussions, dans des excitations continuelles, cela ne convient pas à la nature délicate d'un poëte. Ses chants cesseront et ce sera à certains points de vue un malheur. La Souabe possède assez d'hommes suffisamment instruits, bien pensants, loyaux, éloquents, pour être membres des états ; mais un poëte comme Uhland, elle n'a que lui ! »

Voilà, dans une telle bouche, un magnifique hommage. On remplirait un volume si l'on voulait rassembler toutes les paroles amies, toutes les strophes enthousiastes que ses confrères, ses émules, ses disciples, lui adressaient au nom de l'Allemagne. Justinus Kerner, Charles Mayer, Gustave Schwab,

Gustave Pfizer, Anastasius Grün, Nicolas Lenau, pour ne citer que les noms célèbres, tiennent dignement leur place dans ce concert. Vers 1840, au moment où de jeunes tribuns, habiles à manier la langue des vers, prétendaient enrôler la poésie au services des luttes politiques, l'école sereine et libre des chantres de la Souabe eut à subir de rudes assauts. Celui qui avait écrit *la Malédiction du chanteur*, celui qui avait évoqué les âmes des soldats morts en 1813, et fait retentir leurs réclamations aux oreilles des princes, fut presque renié par M. George Herwegh et ses amis ; on lui reprochait comme une trahison le désintéressement politique de ses *Lieder*, on lui reprochait la grâce inoffensive de ses chansons de mai, de ces chansons qui consolaient le pauvre peuple. Ce tumulte ne pouvait durer longtemps. On ne lit plus qu'à titres de renseignements les poésies politiques de 1840, on tira toujours les strophes d'Uhland. Au milieu même de l'émeute, un des jeunes poëtes qui avaient pris part au tapage, celui qui s'intitulait le *Veilleur de nuit*, M. Franz Dingelstedt, ayant rencontré Uhland en plein soleil, en pleine Allemagne, ne put s'empêcher de céder au mouvement de son cœur et de saluer en s'inclinant le rapsode populaire. « Maître, je ne lis plus tes chants, avait dit M. George Herwegh ; — maître, s'écrie M. Dingelstedt, je doute de moi-même, mets ta main sur mon cœur, sens le battre à ta vue, et dis-moi si je suis poëte ! » La scène est expressive et touchante. Un bateau à vapeur, la *Reine-Victoria*, descend le Rhin au-dessous de Mayence ; parmi les passagers qui se pressent sur le pont, le jeune poëte a reconnu le vieux Minnesinger et il s'écrie :

Toi qui, fier et maître des eaux, glisses vers la mer par ton chemin rapide, ô navire! Pourquoi tes canons sont-ils muets? pourquoi tes pavillons sont-ils repliés? pourquoi pas une banderolle sur tes mâts, pas une couronne sur tes vergues? C'est un roi que tu portes, ô *Reine-Victoria!*

Moi, donc, héraut de ce roi, je dirai d'abord son nom aux rochers, pour qu'il soit porté au loin par le fidèle écho de Lurlei, pour qu'il retentisse dans les montagnes, au fond des forêts, le long du Rhin. Uhland! Uhland ! — Certes, ce nom est un puissant magicien !

Voyez! un rayon de soleil illumine déjà les grises murailles des chevaliers; je ne sais quel souffle de printemps court dans les bois jaunis par l'automne; la vigne frémit sous ses tièdes haleines, et à ce poétique nom, si cher aux Allemands, le fleuve chéri de l'Allemagne, en se soulevant, envoie un fraternel salut.

Et tout ce monde, ce monde de fleurs et de ruines que ses chants ont ranimé, voyez comme il s'éveille, comme il salue pieusement l'enchanteur! Voyez les bergers au flanc des montagnes, les vignerons dans les vallées, les trouvères sur la plateforme des châteaux : partout, partout les poésies d'Uhland!

Place, place, passagers! fier Anglais, découvre-toi! Et vous, jeunesse d'Allemagne, placez votre trouvère au milieu de vous, et qu'un chant, — un de ses meilleurs, — qu'un vivat et un chant se mêlent au choc de nos verres!

Ainsi, tandis que le vieux Goethe, aux dernières heures de sa carrière, regrettait de voir Uhland engagé dans les luttes politiques, tandis que les jeunes générations, huit ans plus tard, reprochaient au chantre de la Souabe sa poésie trop pacifique et trop sereine, l'Allemagne elle-même, représentée ici par le *Veilleur de nuit*, disait qu'elle n'avait jamais partagé ni les regrets du patriarche de Weimar, ni les colères factices des tribuns. Il suffit de jeter un regard sur les phases diverses de sa vie parlementaire pour répondre aux vaines alarmes et faire justice des reproches immérités. L'esprit viril qui anime toujours les plus exquises fantaisies d'Uhland recevait une consécration nouvelle de son rôle si noble et si élevé dans les assemblées politiques de son pays. Uhland a continué à la tribune la prédication patriotique et morale commencée dans ses vers. Quelques années avant 1830, il avait été nommé professeur de littérature allemande à l'université de Tubingue; or, sa mission d'homme politique était si inséparable à ses yeux de son œuvre comme poëte, qu'il n'hésita pas à se démettre de ses fonctions universitaires le jour où le gouvernement, en lui refusant un congé, prétendit l'exclure des travaux de la diète (1833). On ne peut pas dire qu'il ait fait deux parts de son activité intellectuelle : la poésie pour ses années de jeunesse, la politique pour son âge mûr. Homme d'action dans ses chants populaires, rapsode inspiré à la tribune de Stuttgart

ou de Francfort, il est demeuré obstinément fidèle à sa double étude et à sa mission unique.

Les circonstances seules, réactions et violences, l'ont éloigné de la tribune. En 1839, voyant les efforts du libéralisme paralysés par une réaction aveugle, il avait renoncé aux travaux de la chambre; les événements de 1848 le rappelèrent dans l'arène. Envoyé au parlement de Francfort par le suffrage universel, il y fit applaudir sa noble voix dans une des discussions les plus laborieuses de cette grande et chimérique assemblée. La dispersion du parlement en 1849, la retraite volontaire des principaux groupes, la translation des séances à Stuttgart par une minorité opiniâtre, enfin l'intervention des baïonnettes, l'emprisonnement ou la fuite des hommes qui se croyaient en mesure de dominer l'opinion, toutes ces scènes où le poëte de la Souabe se montra plus généreux que prudent mirent fin à sa carrière politique.

Rendu au calme du foyer, il y trouva la gloire qui l'attendait au seuil pour couronner ses cheveux blancs. Une seule chose manquait à son bonheur; marié en mai 1820 à une femme digne de lui par le cœur et l'intelligence, mademoiselle Emilie Vischer, il n'avait pas vu grandir autour de lui une jeune famille qui eût réveillé sa poésie. Celui qui avait chanté si souvent le renouveau des saisons, ne connut point, hélas! ce renouveau de la vie. Il essaya du moins de tromper l'injuste nature en se donnant des fils d'adoption. C'est au milieu de ces soins touchants qu'il vivait modestement à Tubingue, entouré de la vénération universelle. Les générations survenantes admiraient ce noble vieillard qui semblait se dérober à sa gloire. Les rois de Prusse et de Bavière s'efforçaient de lui faire accepter des titres qu'il refusait sans nulle jactance, attentif seulement à ne pas démentir les principes de toute sa vie et ne se croyant que trop bien récompensé par l'amour de ses concitoyens. Sa santé s'altéra gravement pendant les premiers mois de l'année 1862; après des alternatives de guérison et de rechute, il mourut le 14 novembre en philosophe chrétien. Le pasteur lui ayant apporté la sainte cène à l'heure suprême, les personnes qui l'entouraient craignaient qu'il n'eût pas la

pensée assez libre pour s'associer au grand souvenir évangélique : il se ranima un instant et réclama le pain de l'âme. Luthérien libéral, ennemi de l'intolérance, Uhland avait toujours professé le plus grand respect pour le christianisme et pour le culte national. Les subtilités de la théologie lui étaient odieuses. Il écrivait un jour à un jeune pasteur récemment consacré, qui demandait la bénédiction du vieux poëte : « Parlez à la conscience et annoncez le règne de Dieu ! » Il fut enseveli le 16 novembre 1862 au milieu d'un immense concours de population; de l'est et de l'ouest, du nord et du midi, l'Allemagne avait envoyé des députés pour rendre le dernier devoir au *Poëte allemand.*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1815

—

Nous sommes des Lieds; notre père nous envoie dans le vaste monde, il nous expose aux regards sur le théâtre de la critique : prêtez-nous donc une oreille favorable, et n'appelez pas témérité notre désir de bégayer devant votre assemblée un prologue pour nous recommander; jadis, dans les spectacles de la Grèce, un chœur de grenouilles osa bien se faire entendre.

Au début, nous ne sommes que trop plaintifs, nous versons sans fin des torrents de larmes; vivre nous semble chose trop vulgaire, et la mort de l'homme ne pèse pas plus pour nous que la mort d'une souris. Pourtant nous parlons de la jeunesse où la vie surabonde : la vigne aussi pleure, la vigne fleurissante, d'où coule, aux jours féconds de l'automne, le vin de pourpre, le vin de flamme, répandant et la force et la joie.

Mais cessons de nous vanter! on en verra certes assez d'autres chez qui les rayons brûlants du milieu du jour ont séché la rosée de la mélancolie. Comme dans les anciennes fêtes de chevalerie Arlequin défilait à côté

de la Mort, ainsi aux lieds plaintifs succéderont des chansons badines, caustiques, quelques-unes même, Dieu le veuille ! supportablement spirituelles : la douleur sincère excelle souvent à badiner, car elle ne connait pas la vaine affectation des larmes.

Nous ne sommes que des chansons, des romances, toutes d'une trempe légère, que l'on peut chanter ou danser, siffler ou jouer sur le clavecin. Toutefois, peut-être, celui qui voudra se livrer à des interprétations à peine sensibles pressentira, sous quelques configurations indécises, des développements de plus haute poésie, et, comme on conçoit l'unité au milieu d'éléments épars, il comprendra l'âme entière de notre poëte.

Si néanmoins bien des choses vous paraîssent encore mesquines, prenez-les pour des signes de ce temps, qui, d'une façon si pesante et si douloureuse, a couvert de neige tout ce qui vivait! Lorsque la liberté manque au dehors, facilement la poésie aussi est atteinte de malaise ; mais à présent que la liberté obscurcie de l'Allemagne projette de nouvelles flammes, la chanson aussi va renaître, et s'élever puissante vers la lumière.

Soyons donc, nous aussi, les avant-courrières d'une troupe de sœurs plus jeunes, dont la constitution sera plus vigoureuse et la taille plus élevée que n'est la nôtre ! Voilà ce que nous ne promettons pas, non ! mais ce que seulement nous implorons du ciel. Et vous-mêmes, vous êtes des gens sensés, qui découvrez l'avenir dans le présent, et qui présagez dans les jeunes semailles ce que vaudront les fruits un jour.

LIEDS

PROMENADE DU SOIR DU POËTE

— Des Dichters Abendgang —

Lorsque tu te promènes dans le crépuscule du soir (car cette heure est celle du ravissement pour le poëte), tourne toujours ton visage vers la splendeur du soleil couchant! Ton esprit plane alors sur les solennelles hauteurs, tu plonges dans les portiques du temple, où se révèle tout ce qui est sacré, et où se meuvent les êtres du ciel.

Mais quand autour du sanctuaire les sombres nuages se déroulent, alors c'est fini, et tu t'en retournes pénétré d'un ineffable bonheur par le spectacle du merveilleux. Dans une émotion silencieuse, tu t'en iras, emportant en toi-même la grâce céleste de la poésie; la clarté que tu auras contemplée là-haut rayonnera doucement autour de toi dans les chemins obscurs.

A LA MORT

— An den Tod —

Toi, qui dans la lueur du soir erres silencieuse dans les parterres d'ici-bas, en cueillant les fleurs transparentes, les fruits d'or que Dieu y a semés pour toi, épargne, ô Mort, l'être qui, dans une douce extase, enlace de ses bras le sein de la vie, et se berce avec de suaves chansons, en contemplant l'œil maternel.

Laisse à la terre ses fils, dont la force se déploie dans l'ouragan, afin que dans les forêts inanimées s'élève un bruit joyeux! N'éteins pas l'esprit du sage, autour du saint éclat solaire duquel se meuvent en cercle de jeunes lunes, enlacées dans une danse réglée.

Sur ton nuage d'argent, proméne-toi paisiblement, à l'heure où brillent les étoiles, là où quelque vieillard, courbé devant l'autel du foyer, consacre des pleurs à chaque soirée; et, en lui redisant les noms de ses bien-aimés, méne-le là-haut dans leur cénacle, là où les pleurs de la séparation ne troublent plus l'éclat éternel de la vue!

Et le jeune homme, chez qui l'amour a éveillé les brûlants désirs, à qui de vagues aspirations font étendre ses bras ouverts, et regarder, tendrement ému, les campagnes fleuries d'étoiles, prends-le amicalement par la main et l'emporte vers les bleus horizons!

Là où brille et chante la fiancée, là où elle entoure son bien-aimé d'amoureuses haleines, là où réside celle qui s'est emparée un jour de son âme, en répondant

secrètement à son salut; là où Mai s'éveille dans l'âme, qui, rajeunie d'une vie nouvelle, jouit de l'inspiration éternelle de la chanson sans fin.

LE CHANT DU HARPISTE AU REPAS DE NOCES

— Harfnerlied am Hochzeitmahle —

Cette illustre maison a résonné des accents de la fête joyeuse, et un écho sourd s'est élevé en tremblant du fond des tombeaux. Dans cette belle nuit d'allégresse, vous vous êtes souvenus des ancêtres, et vous avez chanté maint glorieux exploit enseveli dans la brume du passé.

L'enceinte de cette salle a souvent resplendi de l'éclat de fêtes joyeuses, de même qu'à chaque printemps l'arbre se pare de nouvelles branches fleuries. Hélas! ceux qui dans des transports d'ivresse ont consacré ici l'union de l'amour fidèle, là, en bas, dans la salle du sommeil, reposent tous ensemble.

Sur la route de la vie, l'homme passe rapide comme la tempête, et il ne reste que peu de temps encore dans la mémoire d'amis fidèles. Tout autour de la salle, en airain et en pierre, les longues files de vos ancêtres ne sauraient plus lever leurs yeux ni faire entendre les accents de l'amour.

Aucun exploit à jamais glorieux ne nous fait sortir de la nuit des tombeaux; personne n'a revu la trace du tonnerre ni l'aile des doux zéphyrs. Les longs regards vers Dieu, cette étreinte de la main d'un ami, ces baisers prodigués par l'amour, tout cela s'évanouit avec la vie.

L'enfant aussi, qui s'est en souriant caché dans les bras de sa mère, et le vieillard, qui délicieusement a bercé des petits-fils sur ses genoux; et la fiancée, qui, pleine des joies de la jeunesse, s'est tenue attachée au sein de son fidèle ami : tous ont vécu de belles vies, et la chanson doit les célébrer tous.

LE ROI AU HAUT DE LA TOUR

— Der König auf dem Thurme —

Les voilà toutes, ces grises montagnes, ces sombres vallées, plongées dans leur repos; le sommeil les enchaîne, et les airs ne m'apportent aucun son plaintif.

J'ai eu soin de tous, je me suis consacré à tous; c'est en proie aux soucis que j'ai bu le vin étincelant : la nuit est arrivée, le ciel est vivant, je vais réjouir mon âme.

O vous, caractères d'or tracés au firmament! c'est vers vous que je regarde avec transport. Et vous, accords merveilleux, que je perçois à peine, que mon oreille est avide de vous!

Ma chevelure est blanchie, mes yeux sont ternis, mes armes victorieuses sont suspendues dans la salle; j'ai prononcé des sentences, j'ai rendu la justice : quand pourrai-je me reposer enfin?

O repos bienheureux, que je soupire après toi! Que tu tardes à venir, ô nuit délicieuse, où je verrai plus clairement l'éclat des étoiles, où j'entendrai des accords plus vibrants!

PLAINTE DE MAI

— Maiklage —

Le soleil du printemps luit-il déjà sur le lac et sur la prairie? La verdure des branches s'est-elle voûtée pour être l'asile des plaisirs purs? Hélas! la chérie, à laquelle je songe, ne me dispense aucun rayon de mai; elle ne se promène pas dans la forêt fleurie, elle ne se repose pas dans la vallée des sources.

Oui, ce furent des jours plus beaux, ceux où, en rangs ornés de couronnes, les bergers s'acheminaient, conduisant de tendres fiancées, vers le bosquet des sacrifices; ceux où la vierge, portant ses cruches, s'approchait souvent du puits plein de fraîcheur, et où le voyageur, avec de tendres supplications, lui demandait un peu d'eau et son amour.

Hélas! le déchaînement des rudes tempêtes a détruit ce printemps d'or. Des châteaux s'élevèrent, des tours, où la vierge était en tristesse; elle écouta le chant des nuits, elle regarda en bas vers la mêlée de la bataille, et dans le conflit des armes elle vit tomber son fidèle combattant.

Et sur le monde s'est appesanti un âge sourd et sombre, qui, comme un rêve, tient captif le bel amour de la jeunesse. C'est avec des regards où se peint la douleur que se saluent, en passant à la hâte, ceux qui voudraient étroitement et pour toujours se serrer contre un cœur dévoué.

Flétrissez-vous, fleurs et arbres, ne raillez pas le re-

gret de l'amour! Mourez aussi, vous, germes de jeunesse! Languis et meurs, toi, cœur sensible! Tombez, jeunes gens, descendez dans la nuit déserte des sépultures! Les lilas ondoient dans les airs, les roses fleurissent autour de votre tombe!

LE CHANT D'UN PAUVRE HOMME

— Lied eines Armen —

Je suis un bien pauvre hère, vraiment, et je chemine tout seul. Une fois encore je voudrais me sentir le cœur joyeux.

Dans la demeure de mes chers parents je fus jadis un gai bambin; depuis qu'ils ont été ensevelis, le chagrin amer est mon partage.

Je vois fleurir les jardins des riches, je vois leurs moissons dorées; mon chemin à moi est stérile et tout rempli de soucis et de tristesses.

Cependant je demeure avec mon chagrin silencieux dans la foule des hommes joyeux, et c'est cordialement, avec chaleur, que je donne le bonjour à chacun.

O Dieu puissant, tu ne m'as pourtant pas laissé entièrement sans joies : une douce consolation s'épanche pour tout le monde du côté du ciel.

Dans chaque petit village s'élève encore ta sainte maison; les orgues et le chant du chœur y retentissent pour chaque oreille.

Le soleil, la lune, et les étoiles, luisent encore avec

amour pour moi aussi, et lorsque tinte la cloche du soir, je te parle à toi, Seigneur.

Un jour, ta salle auguste de joie s'ouvrira pour tout homme juste; alors j'y viendrai aussi dans mon habit de fête, et je m'assoirai à ton banquet.

CHANSON DES JEUNES HOMMES

— Gesang der Jünglinge —

La jeunesse est la saison sacrée! Franchissons les portiques du temple, où dans la sombre solitude les pas résonnent sourdement! Le noble esprit de gravité doit descendre dans les âmes des jeunes hommes, afin que chacune, recueillie et pieuse, se rappelle que sa force est sacrée.

Sortons dans les campagnes, qui se déroulent si fièrement aux regards du ciel, alors que le ciel plane si solennellement au-dessus du printemps de la terre! Un monde de fertilité de ces bourgeons est près d'éclore : le printemps est la saison sacrée, qui doit parler aux âmes des jeunes hommes.

Ne laissez pas de saisir les coupes! N'y voyez-vous pas étinceler la pourpre du sang de la féconde nature? Buvons avec un cœur élevé, pour que l'une des forces ignées se sente heureuse dans l'autre : sacré est le jus de la vigne, il s'associe à la verve de la jeunesse.

Voyez cette jeune fille pleine de grâce! elle se développe au sein des jeux; en elle commence à fleurir un monde de sentiments tendres et angéliques. Elle s'épa-

nouit au soleil, elle, notre force dans la tempête et dans la pluie : sacrée doit être la jeune fille, puisque nous mûrissons pour nous unir !

Ainsi, entrez dans les temples pour vous pénétrer d'une noble gravité ; renforcez-vous de printemps et de vin, réchauffez-vous au soleil des beaux yeux ! Jeunesse, printemps, coupe de fête, et vierge dans la fleur de ses grâces, tous ensemble soyez sacrés pour nos esprits devenus plus sérieux !

A UN ENFANT

— Auf ein Kind —

Rompant la chaine brutale des dures exigences, je me réfugie près de toi, doux enfant ! J'accours repaître mon cœur et mes regards de ta joie angélique, de cette innocence, de cette clarté matinale ; j'accours m'abreuver à cette source divine et non encore troublée.

LA CHAPELLE

— Die Kapelle —

Là-haut est la chapelle ; silencieuse, elle regarde en bas dans la vallée. Là-bas, dans la prairie, près de la source, chante le jeune berger un chant clair et joyeux.

La clochette retentit jusqu'en bas, et le chœur funèbre

résonne lugubrement; les chants joyeux se taisent, et le jeune garçon prête l'oreille.

Là-haut on ensevelit ceux qui se sont réjouis dans la vallée. Jeune berger! jeune berger! pour toi aussi le chœur y chantera un jour.

LES JOURS CALMES

— Die sanften Tagen —

J'aime tant les jours calmes, alors qu'au renouveau le ciel, resplendissant d'azur, dispense à la terre l'éclat et la chaleur; alors que les vallées sont encore grises de glace, tandis que la colline s'élève au soleil; alors que les jeunes filles se hasardent au grand air, que les enfants se reprennent à jouer.

Alors je vais là-haut sur la montagne, et je regarde tout avec une joie silencieuse; ma poitrine se soulève presque insensiblement par une impulsion qui n'est pas encore le désir. Je suis un enfant que satisfont les jeux de la nature sereine, mon âme est toute bercée dans le calme de ses sentiments.

J'aime tant les jours calmes, où les vieillards émus disent adieu aux champs délicieusement ensoleillés; c'est alors la fête de la nature : elle n'est plus ornée de fleurs et d'abondance, toutes ses forces vives sont en repos; elle se recueille dans un doux silence, elle regarde alors dans ses intimes profondeurs.

L'âme, emportée si haut naguère, abaisse désormais son vol sublime; elle s'étudie aux renoncements paci-

fiques, elle se contente du ressouvenir. Alors je me sens heureux dans ce doux apaisement que la nature procure à l'âme ; je me sens comme prêt à descendre dans le silence de mon tombeau.

EN AUTOMNE

— Im Herbste —

Je vous salue avec une joie printanière, bleu ciel, soleil d'or ! Là aussi, dans les bosquets des jardins, j'entends résonner de joyeuses mélodies.

O mon âme, pressens-tu encore les chants calmes et doux du printemps? Mais vois de toutes parts les arbres dépouillés! Hélas! ce n'étaient que des rêves gracieux.

MERVEILLE

— Wunder —

Elle était une enfant, il y a peu de jours ; elle ne l'est plus, vraiment non! Tantôt cette fleur s'épanouit, et tantôt elle se referme à demi. A qui demander l'explication de cette merveille? Quoi! suis-je donc déçu par une gracieuse apparence?

Elle exprime encore si bien les sentiments de l'enfance, et le jeu de ses regards est si innocent... Mais je me préoccupe de choses trop vastes, je sonde des

profondeurs sans bornes. Oui! ce sont là les prodiges du doux Amour, de l'Amour, en prodiges si fécond.

MON CHANT

— Mein Gesang —

N'ai-je jamais ressenti la joie? Mon chant eut-il toujours l'accent si désolé? Oh! non! j'ai vécu des moments heureux, et ma vie fut alors un chant de gaieté. La présence de la bien-aimée transfigurait pour moi l'année, douce année tout en fleurs! ce que me promettaient les rêves du matin, le soir l'accomplissait toujours

Oh! puissent-ils témoigner de ma félicité, le bleu du ciel et des ruisseaux, les bocages aux branches fleuries, le jardin, et le pré lumineux! Ils ont tout vu un jour, et ils ont tout entendu. Mais, hélas! ils sont réduits à être tristes; leur parure est désormais détruite.

Mais toi, du moins, atteste-le, ma chérie, toi, si loin de moi et cependant si proche! Tu te souviens encore de nos accents de joie enfantine, tu te rappelles encore nos regards enivrés. Nous nous étions si intimement pénétrés l'un de l'autre, nous ne cherchions pas le mot étudié; pour nous le cours rapide des heures s'écoulait en libres mélodies.

Tu n'es plus, et le monde est désert, et je suis descendu dans le fond de mon âme; la douce plainte des chansons, voilà tout mon bien, voilà toute ma consolation. Que me reste-t-il, sinon de chanter le passé avec

des accents de deuil? sinon de soupirer avec amertume après un nouvel âge d'or de l'amour?

LE MOINE ET LE BERGER

— Mönch und Schäfer —

LE MOINE.

Pourquoi es-tu plongé ainsi dans cette douleur muette? ô berger, dis-le moi! Un cœur blessé bat de même ici, et m'attire vers toi.

LE BERGER.

Tu le demandes! oh! regarde ma vallée chérie! Toute la prairie est veuve de fleurs et chaque arbre est sans feuillage.

LE MOINE.

Ne te plains pas, toi! Quel est ton malheur? Quoi de plus qu'un rêve pénible? Bientôt la fleur du trèfle brillera et les arbres aussi refleuriront. Alors la croix, devant laquelle je m'agenouille s'élèvera dans un verger verdoyant; mais elle, hélas! elle ne verdit ni ne fleurit jamais; elle porte toujours une image de la mort.

CHANSON DU DIMANCHE DU BERGER

— Schäfers Sonntagslied —

C'est aujourd'hui le jour du Seigneur! Je suis tout seul dans les larges campagnes; encore le son d'une

cloche matinale, et maintenant le silence ici et au loin.

Je m'agenouille, j'adore en ces lieux. O douce horreur! secrète émotion! Des hommes invisibles, à genoux, ont prié avec moi.

Partout le ciel, près de moi et au loin; qu'il est serein et imposant! on croirait qu'il va s'ouvrir: c'est le jour du Seigneur!

LE CHANT DES NONNES

— Gesang der Nonnen —

Par un saint élan, élevez-vous, ô sœurs pieuses, vers le ciel, et planez sur la route fleurie des nuages! Là, nous sommes éclairées par le plus pur soleil; là, nous disons au sein d'une joie printanière un chant rempli de toi, amour éternel!

Tandis que toutes les tendres fleurs se flétrissent au contact de la terrestre chaleur, toi, tu demeures le sang éternellement jeune, la plénitude constante de notre sein, la flamme durable qu'en silence nous gardons à l'autel et au cœur.

Tu descendis, éternelle Bonté, tu reposas, riant enfant du ciel, aux bras doux et tendres de la Vierge; et, puisant dans tes yeux éclatants de lumière la splendeur des cieux, elle s'est environnée d'une gloire resplendissante.

Tu as, par miséricorde divine, étendu tes bras sur la croix; alors la tempête gémit et la terre tremble: Venez de toutes parts, venez tous! Morts, forcez les

portes du tombeau ! Il vous tend à tous ses bras ouverts.

O amour miraculeux, ô enivrant amour ! Si ce temps est un sommeil pour moi, je ne rêve ardemment que de toi ; et il y aura un réveil, — alors je m'abîmerai dans toi, rayon embrasé dans le soleil immense.

LA CHANSON DU JEUNE MONTAGNARD

— Des Knaben Berglied —

Je suis le jeune berger de la montagne ; mon regard domine tous les châteaux, le soleil m'envoie ses premiers rayons, il reste le plus tard avec moi ; je suis le jeune berger de la montagne !

Ici est la maison maternelle du torrent, et je le bois tout frais quand il sort du rocher ; il gronde sur les roches dans sa course sauvage, et je le recueille sur mes bras ; je suis le jeune berger de la montagne !

La montagne est mon domaine, les tempêtes l'environnent de tous côtés ; et quand elles hurlent du midi et du septentrion, ma chanson cependant résonne plus haut qu'elles : je suis le jeune berger de la montagne !

Tonnerre et foudre sont au-dessous de moi, ici je suis dans le bleu du ciel ; je les connais et je leur crie : Respectez la maison de mon père ! je suis le jeune berger de la montagne !

Et quand un jour le tocsin sonnera, et que maint feu brillera sur les collines, je descendrai alors, et j'entre-

rai dans les rangs, et, brandissant mon épée, je redirai ma chanson : je suis le jeune berger de la montagne !

RÉSOLUTION

— Entschluß —

Elle doit venir dans cet écart paisible, j'oserai aujourd'hui lui parler résolûment. Pourquoi trembler devant cette enfant qui ne fait de mal à personne?

Tous aiment tant à la saluer, moi, je passe et ne l'ose pas, et vers la plus belle des étoiles je n'ose jamais lever mes regards.

Les fleurs, en s'inclinant vers elle, les oiseaux, en lui adressant des chants joyeux, osent lui exprimer de l'amour : pourquoi moi seul ai-je tant de peur?

Au ciel souvent je me suis plaint en pleurs, durant de longues nuits; et devant elle je n'ai jamais osé prononcer le seul mot : Je t'aime!

Je veux m'étendre sous cet arbre près duquel elle passe tous les jours! Alors je dirai comme en rêvant qu'elle est le charme de ma vie.

Je le veux. — Aïe! quel effroi! Elle approche, elle va m'apercevoir; je vais me cacher dans le buisson, de là je la verrai passer.

LE COURS DU MONDE

— Lauf der Welt —

Chaque soir, je sors et monte le sentier de la prairie. Elle regarde de son pavillon, qui est tout près du chemin. Nous ne nous sommes jamais donné rendez-vous, ce n'est que le cours naturel du monde.

Je ne sais comment cela se fait, depuis longtemps je l'embrasse; je ne l'en prie pas, elle ne dit pas : Oui! Toutefois non plus elle ne dit : Non! si la lèvre aime à toucher la lèvre, nous ne l'empêchons pas, et cela nous semble bon.

Le zéphyr joue avec la rose, il ne demande pas : Te suis-je cher? La rose se rafraîchit avec la rosée, elle ne dit pas longtemps : Donne! Je l'aime, elle m'aime, et nul ne dit : Je t'aime!

CHANT DE FORÊT

— Waldlied —

Je vais sans peur dans la forêt, je ne redoute point les voleurs; un cœur aimant est tout mon bien, cela ne tente pas les scélérats.

Quel est ce bruit dans les buissons? Un meurtrier qui me poursuit?— Ma bien-aimée vient en sautant, se glisse rapide, et m'étreint sur son cœur jusqu'à en mourir.

MORT BIENHEUREUSE

— Seliger Tod —

J'étais mort d'enivrement d'amour; j'étais enseveli dans ses bras; — je fus ranimé par ses baisers; je vis le ciel dans ses yeux.

INFIDÉLITÉ

— Untreue —

Depuis longtemps tu as pouvoir et sur mes chants et sur ma vie; mais cette nuit, oh! quel rêve! Oh! laisse-moi soulager mon cœur accablé! Une forme étrangère et voilée était assise là-bas, sous l'arbre de notre amour.

Comme elle tient mon âme captive! — Je m'approche avec une douce inquiétude; mais elle soulève légèrement son voile: alors je vois... tes yeux adorés, ah! tes yeux d'azur chéris, et toute apparence étrangère s'enfuit.

ISOLEMENT

— Die Abgeschiedenen —

Je t'ai donc enfin retirée pour moi des rangs tumultueux de la foule! Te voilà enchaînée dans mes bras,

tu es désormais à moi, à moi seul. Tout sommeille à cette heure, nous seuls dans le monde vivons encore, comme dans les silencieuses profondeurs des eaux le dieu de la mer possède sa déesse.

Il est passé ce mugissement sauvage qui étouffait pour moi le son de tes paroles; le murmure de ton amoureuse causerie est à présent mon unique, mon doux bruit. La terre repose enveloppée dans la nuit, aucune lumière aux champs et sur les eaux, la lueur seule de cette lampe remplit encore le petit royaume de notre amour.

RAVISSEMENT

— Die Zufriedenen —

J'étais assis sous ce tilleul, là-bas, avec mon enfant chérie, nous étions assis, la main dans la main; nulle feuille ne bruissait au vent, le soleil descendait doucement sur les campagnes silencieuses.

Silencieux, nous étions assis, plongés dans un ravissement infini, nos cœurs battaient à peine: qu'avions-nous à nous dire? qu'avions-nous à nous demander? Nous en savions déjà assez.

Rien ne pouvait plus nous manquer, aucun désir nous agiter, aucun bien de l'amour ne nous était étranger. Le sourire du regard charmé, le baiser de la bouche chérie, l'un aimait à le prodiguer à l'autre.

AMOUR SUBLIME

— Hohe Liebe —

Vous reposez enivrés dans les bras de l'amour, les fruits de la vie vous invitent : un seul regard s'est abaissé sur moi, et je suis plus riche que vous tous.

Volontiers je renonce au bonheur de la terre, et mes regards, comme un martyr, se portent en haut, car, pour moi, dans un lointain doré, s'entr'ouvre le firmament.

L'INVISIBLE PRÉSENCE

— Nähe —

J'entre dans ton jardin; où es-tu, ma bien-aimée? Les papillons seuls voltigent dans cette solitude.

Mais dans quelle abondante variété s'offrent ici tes parterres! De quels parfums de fleurs les zéphyrs m'environnent!

Je te sens près de moi, la solitude en est animée, comme là-haut sur ses mondes plane l'Invisible.

LA VEILLE

— Vorabend —

Qui passe comme un trait dans le crépuscule? serait-ce pas mon enfant adorée? Et le suave parfum des roses semble-t-il pas sortir d'une petite corbeille?

Oui, c'est demain la fête de mai! Oh! demain, quelle joie! lorsqu'elle se montrera toute brillante avec de petites roses à sa ceinture.

LE FIL DE LA VIERGE

— Der Sommerfaden —

Voilà, comme nous allions dans les champs, que le fil de la Vierge voltigeait sur la terre, tissu léger et lumineux des fées, et voilà qu'il forme un lien d'elle à moi. Je l'accepte comme un présage favorable, un présage comme il en faut à l'amour. O espérances de ceux qui espèrent, filées de vapeurs, et résolues dans l'air!

DANS LA NUIT

— Nachts —

Je contemple ce tranquille logis, appuyé contre un arbre; Elle est là qui repose d'un beau repos, ardente dans un doux rêve.

Puis je regarde le ciel; il est voilé d'épais nuages : ah! derrière ce crêpe sombre brille l'éclat de la pleine lune.

JEAN ET MARGUERITE

— Hans und Grete —

ELLE.

Faut-il que toujours tu me suives des yeux partout où tu me rencontres! Prends donc garde à tes beaux petits yeux! Prends garde de devenir aveugle!

LUI.

Si tu ne promenais pas tes regards de tous côtés, tu ne m'apercevrais pas; prends donc garde à ton beau petit cou, prends donc garde de le tordre!

LE FORGERON

— Der Schmied —

J'entends mon bien-aimé, il brandit le marteau, ses coups résonnent et retentissent au loin, comme le glas des cloches, par les rues et par les places.

Près de la noire cheminée se tient mon bien-aimé; mais quand je passe devant, alors les soufflets gémissent, et les flammes s'élèvent en tourbillons autour de lui.

CHANSON DE CHASSEUR

— Jägerlied —

Pas de joie meilleure en cette saison que de pénétrer dans la forêt, où la grive chante, où l'autour crie, où les cerfs et les chevreuils bondisssent.

Oh ! puisse ma maîtresse être sur un vert sommet, et chanter comme une grive ! Oh ! puisse-t-elle y bondir comme un chevreuil, afin de lui faire la chasse !

CHANT D'HIVER DU BERGER

— Des Hirten Winterlied —

O hiver, méchant hiver ! que le monde est étroit ! Tu nous confines dans les vallées, dans les étroites chaumières.

J'ai beau passer devant la maison de ma maîtresse, à peine sa petite tête peut-elle paraître à travers la petite fenêtre.

Et quand je prends mon courage à deux mains et que je monte dans la maison, elle est assise entre son père et sa mère ; c'est à peine si ses petits yeux me regardent.

O été, bel été ! comme le monde est vaste ! Plus haut on monte sur les montagnes et plus spacieux il se déroule.

Et lorsque tu es sur la roche, ô ma bien-aimée, je t'appelle, et les échos portent au loin mon cri, mais, hormis toi, nul ne l'entend.

Et lorsque je te tiens dans mes bras, sur les libres hauteurs de la montagne, nous regardons dans les lointaines campagnes, et pourtant nous ne sommes pas vus.

CHANT DU PRISONNIER

— Lied des Gefangenen

Quel doux son, alouette, que ta chanson! Elle s'élève. elle s'élance joyeuse. Tu m'enlèves de ces lieux, je chante avec toi, à travers les nuages nous montons vers le soleil.

O alouette! tu redescends sur la terre et te tais, tu entres dans les campagnes fleuries; moi, je me tais aussi, et je retombe en bas, hélas! au fond de la pourriture et de l'horreur.

LE CIMETIÈRE AU PRINTEMPS

— Der Kirchhof im Frühling —

Silencieux jardin, dépêche-toi toujours de te couvrir d'une fraiche verdure et de cacher la dernière trace imprimée à la terre avec d'épais buissons de rosiers!

Ferme bien l'abime sombre! car sa vue me fait crain-

dre qu'il n'appelle quelqu'un à lui des rangs de mes bien-aimés.

Si la fosse noire me réclame moi-même, eh bien! qu'elle me prenne! quoiqu'il me semble que dans l'air frais il me reste bien des choses à accomplir encore.

CHANSONS DE PRINTEMPS

— Frühlingslieder —

I. — PRESSENTIMENT DU PRINTEMPS

(Frühlingsahnung)

O souffle doux et suave! En moi déjà tu réveilles les chansons printanières; bientôt aussi les violettes vont fleurir.

II. — FOI AU PRINTEMPS

(Frühlingsglauben)

Les doux zéphyrs se sont réveillés, ils gazouillent, ils s'agitent nuit et jour, ils travaillent, ils créent partout.

O frais parfums! ô sons nouveaux! Allons! pauvre cœur, ne tremble plus! Désormais tout, tout va changer de face.

De jour en jour le monde se pare, on ne sait ce qui peut encore se produire, la floraison ne veut pas finir.

Voilà qu'elle fleurit, la plus éloignée, la plus profonde des vallées : allons! pauvre cœur, oublie ta souffrance! Désormais tout, tout va changer de face.

III. — REPOS PRINTANIER

(Frühlingsruhe)

Oh ! ne me place pas dans le tombeau obscur ! Oh ! pas au-dessous de la terre verdoyante ! S'il faut que je sois enseveli, je veux qu'on me couche dans l'herbe profonde.

C'est dans l'herbe, parmi les fleurs, que j'aime à être couché, lorsque résonne au loin le son de quelque flûte, lorsque dans l'azur défilent là-haut les nuages transparents du printemps.

IV. — LA FÊTE DU PRINTEMPS

(Frühlingsfeier)

Douce journée, journée d'or de printemps ! Ravissement intime ! Si j'ai jamais pu faire une chanson, n'y réussirais-je pas aujourd'hui ?

Mais pourquoi dans cette saison s'appliquer au travail ? Le printemps est une fête sublime ; laissez-moi la chômer et prier.

V. — ÉLOGE DU PRINTEMPS

(Frühlingslob)

Verdure des semences, parfum des violettes, tourbillonnement d'alouettes, chants de merles, pluie de soleil, douces haleines !

Quand je chante de telles paroles, que faut-il ajouter de plus pour te célébrer, jour de printemps ?

VI. — CONSOLATION DU PRINTEMPS

(Frühlingstrost)

Pourquoi, mon cœur, te désoler en ces jours où les épines mêmes portent des roses?

VII. — LE PRINTEMPS A VENIR

(Künftiger Frühling)

Si pour chaque année fleurit un printemps doux et lumineux, courage! ce sublime printemps non plus ne te manquera pas; il t'est réservé à la fin de ta carrière; tu le pressens dès ici-bas, et c'est là-haut qu'il doit éclore.

VIII. — CHANT DE PRINTEMPS DU CRITIQUE

(Frühlingslied des Recensenten)

C'est le printemps, je l'admets, et je suis charmé, je l'avouerai, qu'on puisse aller se promener sans précisément se morfondre.

Les cigognes arrivent ainsi que les alouettes, pas trop tôt, pas trop tôt! Fleuris toujours, mon petit arbre, fleuris! je ne m'y oppose pas.

Oui, je ressens un peu de joie, car l'alouette chante supportablement bien, et Philomèle pas trop vulgairement; le soleil ne luit pas mal.

Que personne n'aille s'étonner de me voir dans les champs verdoyants! Je ne dédaigne pas de sortir avec le *Printemps* de Kleist[1] en ma poche.

[1] Ewald-Christian de Kleist, le soldat-poëte du temps de Fré-

A L'INNOMÉE

— Der Ungenannten —

C'est sur le sommet d'une montagne que je voudrais être avec toi; et sur les vallées, sur les cimes des forêts regarder en bas avec toi.

Là, j'aimerais à te montrer, de toutes parts, le monde dans l'éclat du printemps, et te dire : Si tout cela m'appartenait, ce serait à moi et à toi.

Oh ! que ne peux-tu plonger ton regard dans les profondeurs de mon âme, où sommeillèrent tous les chants que m'a donnés un Dieu !

Là, tu te convaincrais que si je me suis évertué pour le Vrai, et bien que je ne puisse te nommer, c'est toi cependant qui as tout animé.

L'ART LIBRE

— Freie Kunst —

Qu'il chante, quiconque en a le don, dans la forêt des poëtes allemands ! C'est la joie, c'est la vie, quand toute branche a des concerts.

L'art des chansons n'est pas le privilége d'un petit

déric le Grand, né en 1715, mort de ses blessures en 1759. Son poëme du *Printemps*, quoique célèbre encore, appartient à la vieille école.

nombre de noms fiers; la semence en est disséminée par toute la terre allemande.

Les mouvements de ton âme inspirée, rends-les hardiment en de libres accents! Que ton amour passe devant nous en gazouillant et ta colère en tonnant!

Si tu ne chantes pas toute ta vie, chante pourtant dans le feu de la jeunesse! Ce n'est qu'aux nuits de la saison des fleurs que les rossignols font entendre leurs voix.

Si l'on ne peut faire un livre de ce que tes loisirs t'accordent, abandonne aux vents quelque feuille volante, l'alerte jeunesse saura s'en saisir.

Arrière les sciences occultes, la nécromancie et l'alchimie! La formule ne nous enchaîne point; notre art s'appelle Poésie.

Le génie nous est sacré, mais les noms pour nous ne sont que fumée; nous honorons dignement les maîtres, mais nous maintenons la liberté de l'art!

Ce n'est pas sous les marbres glacés, ce n'est pas dans les temples mornes et morts, mais aux fraîches forêts de chênes que se manifeste et éclate le Dieu allemand.

A UN POËTE MORT DE FAIM

— Auf einen verhungerten Dichter —

C'était ta destinée de vivre dans une misère profonde: tu t'es vraiment consumé, comme doit faire le poëte.

C'est là ce que la Muse annonça à ton berceau : elle

consacra ta bouche à la chanson, et pas à autre chose.

Ta mère mourut trop tôt; à cette perte on comprit que nul bonheur ne s'épancherait pour toi d'aucune mamelle terrestre.

Le monde avec ses trésors, avec toute son abondance, ne devait que récréer tes yeux; la jouissance en était pour d'autres!

Le printemps fut ta vie, les fleurs furent ton rêve: un autre pressait le raisin; un autre dépouillait l'arbre.

Tous les jours tu buvais l'eau à même la cruche, tandis que ta poésie parfumait mainte fête.

Dès ici-bas déjà tu t'étais transfiguré, et presque comme un esprit, tu t'en es retourné là où l'on mange l'ambroisie.

Qu'on descende au tombeau cette apparence de cadavre. Tu n'as point pesé sur la terre, que la terre pour toi soit légère!

LA VALLÉE

— Das Thal —

Sous quel aspect nouveau te montres-tu à moi, ma vallée chérie? Ce n'est qu'aux premiers ans de ma jeunesse que tu m'es quelquefois apparue ainsi. Le soleil est déjà couché, et pourtant les ruisseaux brillent encore! Pas un souffle d'air ne caresse mes joues, et pourtant au bocage il est un doux murmure!

Mon vieil amour embaume encore, et les joies du

passé reverdissent; d'anciens élans même de poésie réchauffent cette froide poitrine. — Nature! il faut bien de semblables moments, recueillis et pleins d'amour, pour guérir ce pauvre cœur malade, et ranimer le sentiment flétri.

Si quelque jour le monde me pèse plus encore, je reviendrai à toi, ô ma vallée! Ce jour-là, une fois encore accueille le chantre malade avec la même douceur! Alors, si je tombe harassé, ouvre-moi ton doux sein, reçois-moi et referme-toi, puis verdis en joie et en paix!

LA VALLÉE DU REPOS

— Ruhethal —

Lorsqu'aux derniers rayons du soir s'élèvent des montagnes de nuages dorés, qui se groupent semblables aux Alpes, je me demande souvent en larmes: Y aurait-il parmi elles la vallée désirée de mon repos?

TEMPS DU SOIR

— Abendwetter —

Vers l'occident, je vois des nuages tout resplendissants du plus pur éclat; ces nuages, si chauds et si

sombres naguère, sont changés en lumière : oh oui! un pressentiment m'avertit qu'un jour, quoique tard, lors du coucher du soleil, les ombres de mon âme deviendront lumineuses.

CHANT DE MAI

— Mailied —

J'ai bien peu ressenti encore la douceur du printemps; toute sa joie, toute son aménité n'ont pas trouvé de chemin vers moi. Hélas! qu'en ferait un cœur si cruellement déchiré? Ce n'est qu'à présent que je ressens le printemps, maintenant que l'ouragan va ravageant les fleurs.

PLAINTE

— Klage —

Être enterré tout vif est un destin affreux; mais on peut éprouver un malheur qui n'en diffère pas trop : c'est quand, avec un cœur chaud et plein de vie au dedans, il faut prématurément vieillir de chagrin et de douleur.

JUSTIFICATION

— Rechtfertigung —

La jeunesse aux ardents désirs court après maint beau rêve; c'est avec impétuosité, c'est avec des pleurs qu'elle importune le firmament. Le ciel entend sa prière et dit gracieusement : Non ! Puis laisse passer ensemble et les angoisses et les vœux.

Mais lorsque enfin le cœur s'est détourné de l'apparence, ne souhaitant plus désormais que ce qui est vrai, pur et humain, et ne peut pourtant, malgré ses efforts, atteindre à quelque but : alors il faut bien pardonner la tristesse, même à l'homme.

A UNE MATINÉE SEREINE

— An einem heitern Morgen —

Ô ciel azuré après des jours troublés, comment saurais-tu apaiser mes plaintes? celui qui n'a été malade que de la pluie, peut bien se guérir au soleil.

O ciel azuré après des jours troublés, tu calmes néanmoins mes plaintes amères! Ton éclat me fait pressentir avec quelle céleste douceur la joie rafraîchit l'âme après la douleur.

SALUT DES AMES

— Gruß der Seelen —

Est-ce que mes liens terrestres se dissolvent? est-ce que de libres ailes me viennent aussi, pour que dans notre patrie je me réunisse à toi, mon amie?

Oui! ton essor au séjour bienheureux a depuis longtemps attiré en haut mon regard; maintenant dans la lumière, maintenant dans la vie, je retrouve celle que je n'ai jamais perdue.

— Qu'entends-je? vers la terre, est-ce toi qui m'appelles, ou si tu montes vers moi? Le printemps d'en bas me rit-il de nouveau, ou bien est-ce un plus beau printemps qui fleurit ici?

Oui! dans ces lumineuses splendeurs, c'est toi seule qui m'as manqué; viens! je sens ton approche, qui anime pour moi le ciel même.

LA TRAVERSÉE

— Auf der Überfahrt —

De ce fleuve, il y a des années, j'ai déjà fait une fois la traversée. Voici, de ce côté, le Burg dans la lueur du soir; de l'autre, c'est la digue qui mugit comme toujours.

Et embarqués avec moi dans ce bateau, j'avais alors deux compagnons : hélas! un vieil ami, semblable à un père, et un jeune, riche d'espérances.

Celui-là vivait paisible ici-bas, et doucement aussi il s'est éteint; celui-ci, bruyant plus que nous tous, est tombé dans l'orage du combat.

Aussi quand, plus heureux, je viens à évoquer les jours du passé, je regrette toujours la perte des compagnons chers que la mort m'a ravis.

Mais ce qui lie toute amitié, c'est que l'âme s'unit à l'âme; ces jours-là furent les jours de l'âme et d'âme encore je leur suis uni.

— Prends donc, ô batelier, prends le salaire que j'aime à te donner triple! Les deux compagnons qui passèrent avec moi étaient des êtres immatériels.

LES ALOUETTES

— Die Lerchen —

Quel est ce sifflement? quel est ce vol? Sois la bienvenue, bande d'alouettes! Celle-là rase le bord de la lande, celle-ci passe avec bruit au travers du feuillage.

Plusieurs s'élèvent vers le ciel, poussant des cris de joie dans leur route lumineuse; une aussi, toute pleine de chansons, voltige là, dans ma poitrine.

BÉNÉDICTION DU POETE

— Dichtersegen —

Comme j'allais le long de la prairie, écoutant le chant des alouettes, j'aperçus travaillant un homme à la chevelure grise.

« Béni soit, m'écriai-je, ce champ, cultivé avec un soin si patient! bénie soit cette main flétrie qui jette encore des semences dans le sol! »

Mais d'un visage sévère il me dit: « La bénédiction d'un poëte est de trop ici; elle y pèse comme la colère du ciel, elle m'y fera venir des fleurs au lieu de froment. »

— « Ami! le simple jeu de mes chansons n'éveille pas trop de fleurs, mais seulement ce qu'il en faut pour parer les épis, et pour les bouquets de ton petit-fils. »

LA ROSÉE DE MAI

— Maienthau —

Sur la forêt et sur la prairie, à la première lueur du matin, s'épanche une source du Paradis; c'est la douce et fraiche rosée de mai; et ce qui fait de mai le sanctuaire de toutes les délices, l'émail des feuilles, l'éclat des fleurs, et l'arome et l'odeur, sont les effets de sa puissance.

Lorsque le coquillage boit cette rosée, un bouquet

de perles se forme en lui; lorsqu'elle tombe dans le tronc du chêne, elle y produit des mouches à miel; à peine a-t-elle mouillé le bec de l'oiseau sur la branche, qu'il apprend ce chant clair qui égaye l'austère forêt.

Dans la rosée du muguet de mai la vierge se baigne le visage, elle y trempe ses boucles d'or, et elle reluit d'un éclat céleste; l'œil même, rougi de pleurs, aime à se rafraîchir à ces gouttes, jusqu'à ce que l'étoile du matin, humide de rosée, pour lui se lève avec douceur.

Descends donc aussi sur moi, toi, le baume pour chaque douleur! Mouille aussi mes paupières, et abreuve mon cœur altéré! Donne-moi la jeunesse, la joie des chansons, la vision des êtres du ciel, et fortifie mon regard qui se dirige vers le soleil, douce et fraîche rosée du matin!

VIN ET PAIN

— Wein und Brod —

Ces odeurs sont celles que j'aime, elles chassent tous mes ennuis : — Les vignes fleurissent sur le coteau, et les épis dans la vallée.

Bientôt retentiront les aires, bientôt bruiront les moulins, et quand ceux-ci seront fatigués, les pressoirs alors tourneront.

Bonne hôtesse de bien des buveurs! voilà comme tu me charmes, prompte et alerte! lorsque tu verses le vin dans la coupe, le pain est déjà sur la table.

SOLSTICE

— Sonnenwende —

A présent que le soleil va clore sa plus longue et sa plus belle carrière, comme il hésite à se tourner vers l'océan tranquille!

La nature se recueille, pressentant le déclin de la jeunesse de sa divinité, et il me semble qu'il se fait un silence significatif de toutes parts dans les champs obscurcis.

La caille, qui naguère, matineuse, éveillait le jour en grondant, sonne encore sa fanfare, attentive à la lueur qui décline.

Et l'alouette monte en chantant bien haut au-dessus de la vallée embaumée, jalouse de donner un dernier regard aux rayons déjà submergés.

LE PAVOT

— Der Mohn —

Là, bercée par les haleines, de quel éclat brille la fleur du pavot! Cette fleur, qui couronne le mieux les tempes du Dieu des rêves, est tantôt d'une pourpre transparente, comme si se jouait en elle la lueur rosée du soir, tantôt blanche et pâle, comme si du reflet de la lune elle se teignait.

Par forme d'avis, j'ai ouï dire que celui qui dormait

parmi les pavots était emporté dans les régions basses, avec des rêves graves et profonds; que même après son réveil il lui restait la trace de quelque délire, qu'il prenait pour des fantômes ses proches et ses amis.

A l'aurore de mes jours, je reposais aussi une fois, tout enveloppé de fleurs, dans une délicieuse vallée. Elles exhalaient des odeurs si douces qu'à peine je me sentais vivre, que la vie me devint une image, que la réalité me devint un rêve.

Depuis lors, il me semble toujours que les choses ne sont bien qu'ainsi, que mon image du monde est vivante, que mon rêve seul est vrai et réel; les ombres que je vois sont claires comme des étoiles. O pavot de la poésie, balance-toi sans cesse autour de mon front!

LA MAUVE

— Die Malve —

De nouveau tu m'es apparue, pâle mauve, fleuris-tu déjà? Hélas! un souffle d'horreur m'a frappé, dont tout mon printemps s'est flétri. Il est vrai que tu es la rose de l'automne, l'enfant du soleil abaissé, la plante morne et sans parfum, dont les fleurs ne sont pas des fleurs.

Je te saluerais volontiers si tu ne fleurissais pas couleur de rose, si tu n'avais pas l'apparence trompeuse de la suave fleur qui naguère brillait et maintenant n'est plus. N'affecte pas de prolonger le printemps! A quoi bon simuler l'éclat! N'as-tu pas pour toi le deuil sombre et beau, n'as-tu pas pour toi une douce pâleur?

VOYAGER

— Reisen —

Vous voulez, mes amis, que je voyage, que j'aille remplir d'air ma poitrine? Vous me donnez l'envie de m'élancer hors des étroites ornières du labeur quotidien! Pourtant je viens de m'enfoncer plus profondément dans mon pays natal, et, m'y plongeant, je me sens plus libre, plus riche que vous ne pensez.

Je n'épuise jamais ces chemins, je ne me lasse jamais de cette vallée, et les sentiers que j'ai foulés depuis longtemps m'émeuvent chaque fois que j'y retourne. Souvent je me dis à moi-même que la route est bien solitaire, alors des ombres chères passent devant mes yeux, même dans le plein éclat du jour.

Lorsque le soleil s'est retiré, mon cœur ne connaît pas encore le repos; il s'élance à sa suite, depuis les cimes des montagnes jusqu'aux îles fabuleuses; puis, lorsque les étoiles paraissent, je me sens enlevé puissamment en haut, et toujours plus avant dans le lointain, je suis la route lumineuse des dieux.

Les rêves anciens et nouveaux de la jeunesse, et l'avenir et le passé, les espaces infinis du ciel sont prêts ici pour moi et me convient à toute heure. Aussi je veux voyager, mes amis; montrez-moi la route et le but! Car dans les confins paisibles de la patrie le cœur agite une course trop vagabonde.

CHANSONS DE VOYAGE

— Wanderlieder

—

I. — ADIEU

(Lebewohl)

Adieu, adieu, mon amour! Il me faut partir aujourd'hui même. Donne-moi un baiser, un baiser! Il me faut te quitter à jamais.

Une fleur, cueille-moi une fleur de l'arbre de ton jardin! Pas de fruit, pas de fruit pour moi! Je ne puis l'attendre.

II. — SÉPARATION ET FUITE

(Scheiden und Meiden)

Ainsi je dois te fuir, toi, la joie de ma vie! Tu m'embrasses, je te presse sur mon cœur, et nous nous séparons.

Ah! ma bien-aimée! est-ce fuir lorsqu'on se caresse et qu'on s'embrasse? Ah! ma bien-aimée! est-ce donc se séparer lorsqu'on s'étreint si fortement?

III. — AU LOIN

(In der Ferne)

Je veux me reposer ici sous les arbres; j'aime tant à entendre les oiseaux. Que votre chant émeut mon cœur! Que savez-vous de notre amour à cette grande distance?

Je veux me reposer ici sur le bord du ruisseau, où

croissent de petites fleurs embaumées. Qui vous a envoyées ici, fleurettes? Êtes-vous un tendre gage d'amour de ma bien-aimée au loin?

VI. — CHANT DU MATIN

(Morgenlied)

A peine pressent-on encore la lumière du soleil; les cloches du matin n'ont pas encore tinté dans la sombre vallée.

Quel silence règne dans les spacieuses forêts! Les petits oiseaux ne gazouillent qu'en rêvant; aucun chant n'a encore résonné.

Moi, je suis depuis longtemps sorti dans la campagne, et j'ai déjà composé cette chanson, et à haute voix je l'ai chantée.

V. — VOYAGE PENDANT LA NUIT

(Nachtreise)

Je m'avance dans le pays obscur; ni la lune ni les étoiles ne donnent de clarté; les vents glacés mugissent: j'ai souvent passé par cette route alors que du soleil souriait la lueur d'or, alors que murmuraient les doux zéphyrs.

Je chemine le long du sombre jardin; les arbres desséchés y bruissent; les feuilles flétries tombent : c'est ici que, dans la saison des roses, où tout s'adonne à l'amour, je me suis souvent promené avec mon amante[1].

[1] Notre poëte Segrais disait :

> O les discours charmants, ô les divines choses
> Que me disait Amire en la saison des roses.

Les rayons du soleil sont éteints, les roses sont toutes fanées; ma bien-aimée a été portée au tombeau. Je m'avance dans le pays obscur, par l'orage de l'hiver, sans nulle lueur, enveloppé dans mon manteau.

VI. — VOYAGE EN HIVER

(Winterreise)

Par ce vent glacé, toutes les rues sont désertes, les eaux se sont arrêtées; mais moi, je vais errant.

Le soleil luit bien tristement, il doit se coucher bientôt; l'amour est éteint, la joie ne peut durer.

Voilà où la forêt finit, je vais faire halte au village et me réchauffer les mains; mais mon cœur restera glacé.

VII. — DÉPART

(Abreise)

Me voie sorti de la ville où j'ai longtemps vécu; je poursuis bravement ma route, sans que nul m'accompagne.

On n'a point déchiré mon habit (c'eût été dommage pour lui) ni mordu ma joue dans un excès de chagrin.

Mon départ matinal n'a dérangé le sommeil de personne; tous pouvaient certes en agir de la sorte; de la part d'une seule cela me fait mal.

VIII. — HOSPITALITÉ

(Einkehr)

L'autre jour j'allai dîner chez un aubergiste bien aimable; il avait pour enseigne une pomme d'or suspendue à une longue branche.

C'était chez le bon Pommier que j'étais ainsi entré ; il m'a régalé de mets exquis et d'une boisson fraîche et écumeuse.

Dans sa verte maison venaient bien des convives légèrement ailés ; ils sautillaient gaiement, banquetaient et chantaient de leur mieux.

Je trouvai un lit pour un doux repos sur de moelleux tapis verts ; mon hôte lui-même me couvrit de son frais ombrage.

Et lorsque je lui demandai la carte, il agita son chef. Béni soit-il à jamais des racines au sommet !

IX. — RETOUR

(Heimkehr)

Oh ! ne te brise pas, petit pont, tu trembles fort ! Oh ! ne t'abîme pas, rocher, tu menaces ruine ! Oh ! monde, ne t'anéantis pas, ciel ne t'écroule pas, avant que je sois chez ma bien-aimée !

LE CHANT DU CHARPENTIER

— Zimmerspruch —

La maison nouvelle est debout, mais elle n'est ni couverte ni murée ; la pluie et le soleil peuvent encore y pénétrer par en haut et de toutes parts : or, invoquons le Maître du monde pour qu'il daigne, de la voûte du ciel, ne répandre sur cette maison ouverte que salut et bénédictions. Qu'en haut, dans les greniers, descende l'abondance ; dans la chambre, l'amour du travail et la



piété ; dans la cuisine, l'économie et la propreté ; dans l'étable, surtout la santé ; dans la cave, une vertu salutaire au vin ; qu'il veuille consacrer les fenêtres et les portes, pour que rien de fatal n'y puisse pénétrer, et que de braves petits enfants bientôt franchissent ce seuil nouveau. Maintenant, compagnons, couvrez et murez ! La bénédiction divine est dans la maison.

L'ÉPITHALAME EN RETARD

— Verspätetes Hochzeitlied —

La Muse fait parfois défaut au moment où l'on la demande ; elle erre dans les mondes lointains, elle ne s'arrête nulle part. Cette exaltée oublie souvent, en ses rêves, l'heure qui sonne ; que dis-je ? elle laisse échapper même un jour de noces.

C'est ainsi qu'elle apparaît trop tard pour votre fête, et vous prie à présent de son mieux de vouloir bien ne pas la repousser. L'éclat du plus suave bonheur brillera vraiment pour vous, si l'on peut maintenant et toujours vous chanter une chanson nuptiale.

CHANSON DU THÉ

— Theelied —

Vous, mes cordes, vibrez doucement, à peine effleurées par un doigt léger ! Vous dites la louange de la

chose la plus délicate, la plus tendre qu'il y ait sur la terre.

C'est dans les régions fabuleuses de l'Inde, où rit un éternel printemps, que tu accomplis ta floraison, ô Thé, plante fabuleuse toi-même.

Ce n'est qu'aux tendres lèvres des abeilles qu'il est permis de boire le miel dans tes calices ; les oiseaux aux couleurs merveilleuses peuvent seuls chanter ta gloire.

Lorsque les amants se réfugient, pour leurs mystères, sous tes ombrages embaumés, tu agites doucement tes rameaux et tu répands sur eux des fleurs.

Ainsi tu crois aux rives de ta patrie, nourri par la plus pure lumière du soleil ; et même ici, dans ce pays lointain, ta délicatesse nous est confirmée.

Car les aimables femmes seules te gardent avec un soin maternel ; on les voit pencher l'urne qui te contient, comme les nymphes l'onde sacrée.

Les hommes réussissent à peine à sentir ta puissance mystérieuse ; les tendres lèvres seulement des femmes pénètrent tes magiques vertus.

Moi-même, qui te chante, je n'ai pas encore ressenti tes merveilles ; c'est toutefois pour moi un devoir sacré de croire ce qu'affirme la bouche des femmes.

Mais, vous, mes cordes à peine effleurées, cessez avec douceur de vibrer ! Les femmes seules savent dignement célébrer ce que la terre produit de plus délicat.

CHANSON A BOIRE

— Trinklied —

Nous n'en sommes plus au premier verre, et nous aimons à penser à ceci et à cela, à ce qui bruit et à ce qui fermente.

Ainsi nous songeons à la forêt sauvage, où se déchaînent les tempêtes; nous entendons le cor de chasse qui résonne, les chevaux et les chiens qui frémissent, le cerf qui fuit au travers des eaux, les flots qui roulent avec fracas, le chasseur qui appelle et excite, les coups de feu qui éclatent.

Nous n'en sommes plus au premier verre, et nous aimons à penser à ceci et à cela, à ce qui bruit et à ce qui fermente.

Ainsi nous pensons à la mer en fureur; nous entendons ses ondes bouillonner, les tonnerres qui grondent au-dessus d'elles, les tourbillons qui y sifflent : ah! comme le navire ballotté chancelle, comme les mâts et les vergues volent en éclats, comme le coup de détresse résonne sombrement, comme les marins blasphèment et tremblent!

Nous n'en sommes plus au premier verre, et nous aimons à penser à ceci et à cela, à ce qui bruit et à ce qui fermente.

Ainsi nous pensons à la mêlée de la bataille, où les héros allemands combattent : les épées frémissent, les lances craquent, les vaillants coursiers hennissent écumants. Au roulement des tambours, au son des trom-

pettes, l'armée se précipite à l'attaque; sous la mitraille des canons, la muraille avec la tour s'écroule.

Nous n'en sommes plus au premier verre, et nous aimons à penser à ceci et à cela, à ce qui bruit et à ce qui fermente.

Ainsi nous pensons au jour du Jugement dernier; nous entendons les trompettes qui sonnent, les tombeaux que fait éclater le tonnerre, les étoiles qui tombent du ciel : le gouffre frémissant de l'enfer est béant et lance un océan de flammes, tandis qu'en haut, dans une région dorée, chantent les chœurs des Bienheureux.

Nous n'en sommes plus au premier verre, et nous aimons à penser à ceci et à cela, à ce qui bruit et à ce qui fermente.

Et après la forêt et la chasse sauvage, après l'ouragan et le tumulte des ondes, après la bataille des héros allemands, et après le jour du Jugemnt dernier, nous pensons à nous-mêmes aussi, à nos chansons bruyantes, à nos transports, à nos acclamations, au tintement de nos coupes heurtées.

Nous n'en sommes plus au premier verre, et nous aimons à penser à ceci et à cela, à ce qui bruit et à ce qui fermente.

CHANSON D'UN CHANTEUR ALLEMAND

— Lied eines deutschen Sängers —

J'ai chanté autrefois toutes sortes de chansons sur les pieuses traditions, sur l'amour, le vin et le printemps;

mais ces chants sont finis désormais ; tout cela me semble des bagatelles : du sein des légions armées a retenti le cri : Pour la Patrie !

On dit que jadis les Cattes s'attachaient des anneaux d'airain, et qu'ils ne s'en délivraient qu'après avoir tué quelque ennemi. Et moi, je m'enchaîne l'esprit, je cadenasse ma bouche, jusqu'à ce que j'aie servi ma patrie avec une épée.

Je ne suis pas né sans doute pour devenir un héros fameux ; la Chanson m'a été départie pour l'amusement et pour la gloire futile ; il est pourtant une chose que je voudrais conquérir en cette guerre sacrée : c'est le noble droit de chanter la victoire de la nation allemande.

A LA FILLE D'UN POËTE

— Auf das Kind eines Dichters —

Nous te saluons, enfant du poëte, au seuil de ta vie ! Les présents qu'il te faut à toi, ce sont des chansons et des mots prophétiques.

Cette époque est grande où tu t'épanouis, ce sont des jours sérieux et fertiles en miracles, où les tonnerres de la guerre sacrée roulent au-dessus de ton berceau d'enfant.

Mais toi, sommeille toujours sereine, et dans les poétiques rêves que t'a transmis ton père, ne vois qu'éclat des cieux, verdure des forêts, étoiles, arbres et fleurs !

En attendant, l'orage cessera de gronder, l'aspect troublé des jours sanglants se dissipera; et toi, alors, comme la Vierge, dans la pompe de ton printemps, tu annonceras le règne de l'amour.

Ce qui inspira naguère les chants paternels, seulement comme des pressentiments et des vœux ardents, tout cela, comme une abondante vie, descendra sur toi des plaines fortunées du ciel.

EN AVANT!

— Vorwärts! —

En avant! toujours, toujours en avant! La Russie a prononcé cette fière parole : En avant!

La Prusse entend la parole hautaine; elle l'entend avec plaisir, et elle la répète : En avant!

Lève-toi, puissante Autriche! En avant! rivalise avec les autres! En avant!

Debout, toi, vieille Saxe! Toujours en avant, la main dans la main! en avant!

Bavarois, Hessois, touchez dans la main! Souabes, Francs, en avant vers le Rhin! en avant!

En avant, Hollande, Pays-Bas! Haut l'épée d'une main libre, en avant!

Dieu vous soit en aide, Confédération suisse, Alsace, Lorraine, Bourgogne! en avant!

En avant, Espagne, Angleterre, tendez bientôt la main aux frères! en avant!

En avant toujours! toujours en avant! Bon vent, et bientôt au port! en avant!

En avant, c'est le nom d'un maréchal[1], en avant, tous, braves combattants! en avant!

LE MESSAGE DE LA VICTOIRE

— Die Siegesbotschaft —

Tout était morne, sombre et sévère; le mauvais bruit se glissait partout, il croassait, comme à l'heure du crépuscule crie l'oiseau noir de funeste augure.

Le mauvais bruit parcourait le pays avec l'insolence des vains fantômes; il montrait la désunion, la trahison, l'anéantissement de toute généreuse semence.

Les amis du malheur se réjouissaient déjà, ils riaient malignement, ils se moquaient : les bons s'arrêtaient, graves et en silence, et ils attendaient ce qui allait venir.

Alors un vol s'élève au-dessus du Rhin, il déchire le sombre crêpe des nuages : est-ce le vol des fiers aigles vers le soleil? est-ce une bande de criardes cigognes?

Un cri, un chant éclate dans la lueur d'or : Le Seigneur n'abandonne pas les siens, il ne rit pas de ce qui est sacré, Dieu est pour nous! Victoire!

[1] Surnom du feldmaréchal Blücher.

A LA PATRIE

— An das Vaterland —

C'est à toi que je voudrais consacrer ces chants, chère patrie allemande! car toutes mes pensées s'adressent à toi, patrie ressuscitée, patrie libre.

Mais le sang des héros a coulé pour toi, l'élite de la jeunesse est tombée : après des sacrifices aussi sublimes, quel intérêt ces chants pourraient-ils t'offrir?

LE TEMPS SÉRIEUX

— Ernst der Zeit —

Quand la première couronne de fleurs fut-elle tressée? Quand la première balle vola-t-elle au but? Dans quel âge a-t-on inventé la danse joyeuse? et quand le jeu léger du gage-touché?

Hélas! ce fut assurément dans des temps bien reculés, le nôtre n'aurait jamais imaginé ces divertissements,— notre temps, où l'on voit tantôt les nations se combattre au dehors, tantôt la querelle s'allumer au dedans.

LE NOUVEAU CONTE

— Das neue Märchen —

Je voudrais être encore dans le royaume doré des contes; mais l'esprit austère des mâles chansons vient aussitôt arrêter mes cordes.

Ma fée maintenant se nomme *Liberté*, mon chevalier s'appelle le *Droit*. Sus donc, mon chevalier, et combats hardiment l'engeance sauvage des Dragons!

PERSPECTIVE

— Aussicht —

La Poésie n'aura-t-elle toujours que de graves et de rudes accents? et le champ de la beauté sereine restera-t-il toujours inculte?

Lorsque les forêts auront été éclaircies, que les marais auront été desséchés, alors le regard pieusement ému se tournera vers l'astre pur du soleil.

AUX MÈRES

— An die Mütter —

O mères! vous que ravissent les traits de vos enfants chéris, et qui, par un doux pressentiment, y découvrez

bien des choses à venir, regardez-les un jour bien profondément, et tâchez de savoir avec assurance si les luttes et les blessures des pères seront fécondes pour les enfants?

AUX JEUNES FILLES

— An die Mädchen —

Vous me faites profondément pitié, ô mes pauvres jeunes filles! de tomber justement dans ces temps où l'on danse et s'amuse si peu.

Une jeunesse de fille est flétrie dans un temps bien court; hélas! deviez-vous fleurir en des jours si âpres et si troublés!

Vraiment, votre jeunesse me semble souvent à ce point vide de joies, qu'il ne vous reste d'autre avenir que le vrai, le pieux amour.

LA NOUVELLE MUSE

— Die neue Muse —

Lorsque j'étudiais le droit, contre le penchant de mon cœur, ne m'étant qu'à moitié défait de la chanson séduisante, je consacrais maint poëme encore au dieu porte-bandeau, aucun jamais à toi, aveugle déesse de la Justice!

Autres temps, autres muses! Or, dans cet âge sérieux, rien ne m'émeut tant le cœur, rien ne m'excite tant à

combattre en chansons que de te voir, Thémis, sur le trône de ta puissance, avec le glaive et la balance, appelant les nations à demander, et les rois à rendre compte.

LE BON ET VIEUX DROIT

— Das alte gute Recht —

Partout où le Wurtembergeois boit de bon et vieux vin, la première santé sera toujours : Au bon et vieux Droit !

Ce droit, qui étaye la maison de nos princes comme un fort pilier, et qui, dans tout le pays, protége aussi la cabane du pauvre.

Ce droit, qui nous donne des lois qu'aucune volonté arbitraire n'enfreint, qui aime les tribunaux ouverts et qui prononce des sentences justes.

Ce droit, qui édicte des subsides modérés, et qui sait sagement calculer; qui reste assis près de la caisse, et qui ménage notre sueur.

Ce droit, qui, comme un patron tutélaire, veille sur les biens sacrés de nos églises; qui allume et alimente fidèlement la science et le foyer des intelligences.

Ce droit, qui met des armes aux mains de chaque homme libre, pour qu'il puisse constamment défendre et le prince et le pays.

Ce droit, qui laisse ouverte à chacun l'émigration dans le monde entier, qui ne nous enchaîne que par l'amour au sol natal.

Ce droit, dont la gloire bien méritée s'est affermie



pendant des siècles, et que chacun chérit et respecte de tout son cœur à l'égal de la foi chrétienne.

Ce droit, qu'une période de malheur avait enseveli tout vivant, et qui vient de sortir du tombeau avec une nouvelle force de vie.

Puisse-t-il subsister toujours, toujours, même lorsque nous serons partis, pour nos fils et les enfants de nos fils, comme l'asile du plus pur bonheur!

Partout donc où le Wurtembergeois boit le bon et vieux vin, la première santé sera toujours : Au bon et vieux Droit!

WURTEMBERG

— Würtemberg —

Que te peut-il manquer, ô ma chère patrie? N'ouït-on pas au loin raconter ton état florissant?

On dit que tu es un jardin, que tu es un paradis : que peux-tu attendre de plus, si l'on te préconise bienheureux?

Un mot que l'on se transmet, que chaque homme de bien répète, c'est que si l'on voulait te ruiner, on n'y parviendrait pas.

Car tes campagnes fertiles en fruits ne s'épanchent-elles pas comme une mer? et le vin ne coule-t-il pas de ta ceinture de coteaux?

Dans chaque torrent, dans chaque étang le poisson ne foisonne-t-il pas? et les buissons de tes bois n'abondent-ils pas de gibier?

Des troupeaux à la riche toison ne paissent-ils pas

sur les flancs de tes Alpes? et ne nourris-tu pas des chevaux et du bétail en tous lieux?

N'entend-on pas vanter au loin le bois robuste de ta Forêt-Noire? N'as-tu pas du sel, du fer, et même un petit grain d'or?

Et tes femmes, ne sont-elles pas économes, pieuses et fidèles? Weinsberg ne fleurit-elle pas toujours dans tes cantons[1]?

Et tes hommes, ne sont-ils pas laborieux, probes, simples, connaissant les arts de la paix, et braves quand il faut combattre?

A toi, pays du blé et du vin, à toi, race généreuse, que te manque-t-il?—Tout en une chose : le bon et vieux droit.

DIALOGUE

— Gespräch —

« Tu t'en tiens donc toujours au vieux Droit? Quel homme opiniâtre tu fais!

— Du Vieux Droit je suis serviteur fidèle, parce qu'il est vraiment Bon!

[1] La ville de Weinsberg, à laquelle se rattache un héroïque et touchant souvenir. Weinsberg avait embrassé le parti des Guelfes dans les guerres du douzième siècle; tombée aux mains de l'empereur Conrad, elle n'avait pas à espérer de merci. Conrad, irrité de la longue résistance des assiégés, avait juré de les réduire tous en esclavage. Il consentit seulement à laisser sortir les femmes avec ce qu'elles avaient de plus précieux; les femmes sortirent, emportant leurs maris. Le château de Weinsberg, dont on voit encore les ruines, a reçu le nom de *Weibertreue* (fidélité des femmes).

— C'est en ne louant pas seulement ce qui est Bon, mais ce qui est Meilleur, que tu feras ton devoir!

— Du bon je vois la trace certaine; du meilleur, je ne la vois malheureusement pas.

— Mais si je puis te la montrer, écoute et te fie à moi.

— Je ne jure pas sur un seul, car je suis un aussi.

— Si un sage avis ne te touche pas, où prends-tu tes lumières?

— Je suis du parti du bon sens, qui parle par la bouche du peuple.

— Je vois que tu comprends peu de chose au progrès et à la force créatrice.

— J'aime l'esprit calme, qui travaille et crée peu à peu.

— Le vrai génie prend son essor et entraîne son siècle après lui.

— Ce qui ne germe pas du dedans a de bien faibles racines.

— Tu n'as point embrassé l'ensemble, compris le grand mal de l'Humanité.

— Tu as bonne intention, mais tu manques d'amour pour notre peuple. »

AUX REPRÉSENTANTS DE LA NATION

— An die Volksvertreter —

Continuez de travailler à la bonne œuvre avec prudence et vigueur à la fois ! Ne vous laissez ni éblouir par la louange ni émouvoir par le blâme !

Si vous êtes censurés par les présomptueux, qui ne prennent conseil que de leurs propres lumières, attachez-vous d'autant plus fortement au vrai, au simple et antique Droit !

Si les hommes froids et sans cœur se rient de vous, eux qui traitent l'enthousiasme de folie, brûlez d'autant plus ardemment et fidèlement du feu d'un noble zèle.

Répondez aux outrages de ceux qui ne croient jamais à un généreux effort pour ce qui est bon, en montrant dans une clarté encore plus vive le sentiment pur du Droit et de la Vérité !

Ce que vous avez fait pour nous loyalement, qu'on l'accueille avec reconnaissance ! Ce que vous construirez encore, qu'on l'attende avec confiance !

AU 18 OCTOBRE 1816

— Am 18. Oktober 1816 —

Si quelque Esprit descendait aujourd'hui sur la terre, chantre et héros à la fois, un de ceux qui sont tombés dans la guerre sainte sur le champ de la victoire, il

chanterait sur le sol allemand une chanson tranchante comme un coup d'épée, non telle que je vais en chanter une, mais pleine d'une force divine et semblable au tonnerre :

« On a parlé jadis d'une sonnerie de fête, on a parlé d'une mer de feu; mais ce que cette grande fête signifie, est-il encore un homme qui le sache? Il faut bien que les Esprits descendent, émus par une ferveur sacrée; qu'ils viennent montrer les cicatrices de leurs blessures, afin que vous y mettiez vos doigts.

« Vous, princes, c'est vous que j'interroge les premiers : avez-vous oublié ce jour de bataille où vous étiez agenouillés, rendant hommage à la puissance victorieuse? Si les peuples ont vengé votre déshonneur, s'ils ont prouvé leur fidélité, il vous appartient de ne pas différer, mais d'accomplir maintenant ce que vous avez promis.

« Vous, peuples, qui avez beaucoup souffert, avez vous aussi oublié cette chaude journée? La meilleure chose que vous y avez gagnée, d'où vient qu'elle ne peut pas prospérer? Vous avez écrasé les hordes étrangères, mais chez vous rien ne s'est éclairci, et vous n'êtes pas devenus libres, car vous n'avez pas assis le Droit.

« Vous, les sages! faut il qu'on vous rappelle, à vous qui faites semblant de tout savoir, comment les crédules, les hommes simples ont versé leur sang pour avoir le Droit clair? Pensez-vous que dans les flammes ardentes, le Temps, ce phénix, se renouvelle seulement pour couver les œufs que vous vous êtes hâtés de mettre dessous?

« Vous, conseillers des princes, et maréchaux de cour, à l'étoile terne sur vos froides poitrines, vous qui

peut-être même n'avez rien su jusqu'ici du combat autour des remparts de Leipzig, sachez-le! c'est aujourd'hui même que le Dieu grand a tenu de vastes assises... Mais vous n'entendez pas ce que je dis, vous ne croyez pas à la voix des Esprits.

« J'ai achevé ce que je devais chanter, et je quitte ce séjour pour remonter là-haut. Ce qui s'est offert à mes regards, je vais le redire au chœur des Bienheureux : je ne puis ni louer, ni condamner; ce spectacle est encore peu consolant; toutefois j'ai vu plus d'un œil s'enflammer et j'ai entendu battre plus d'un cœur. »

DROIT DOMESTIQUE

— Hausrecht —

Franchis ce seuil, sois le bienvenu dans ce pays! Dépose ton manteau, mets ton bâton à la muraille!

Prends place au haut bout de la table! Cet honneur est dû à l'hôte. Use de tout ce que j'ai, pour te remettre des fatigues de ta journée.

Si une vengeance injuste t'a chassé de ton pays, dispose de mon toit comme un ami cher.

Tout ce que je te demande, c'est que tu laisses intacts les sages coutumes des ancêtres, le Droit sacré du foyer domestique.

LE COEUR POUR NOTRE PEUPLE

— Das Herz für unser Volk —

S'édifier avec amour aux exploits de nos ancêtres, continuer de cultiver leurs semences, se fier aux anciens principes, renouveler d'après leur souvenir le bien-être du pays; s'attrister de notre déshonneur, se réjouir de notre gloire, s'oublier soi-même dans la joie et la douleur de tous, cela s'appelle, en propres termes, avoir un cœur pour notre peuple.

Détruire sans respect ce que nos ancêtres ont créé, et ériger ensuite un édifice d'égoïsme; calomnier froidement les hommes que nous nous sommes choisis, parce qu'ils ont refusé d'accepter le projet d'hier; ne mentionner les noms anciens que pour les railler, cela s'appelle, j'ose le dire, n'avoir pas de cœur pour notre peuple.

Maintenant que luit l'espoir d'une nouvelle lumière, et que l'Histoire de la nation tient ses crayons préparés : ô prince! pour les ancêtres duquel la poitrine des nôtres a battu, sous les étendards duquel la jeunesse a conquis de la gloire, maintenant, sans intermédiaire, penche-toi sur notre douleur! Oui, toi, avant tous les autres, montre un cœur pour notre peuple!

SOUHAIT DE NOUVEL AN (1817)

— Neujahrswunsch —

Quiconque est loyalement du parti de son peuple lui souhaite une année bénie! Que le chœur de tous les anges nous garde contre la mauvaise récolte, la gelée et la grêle! Et qu'avec le blé attendu avec inquiétude, qu'avec le vin depuis longtemps regretté, cette année puisse dans sa corne d'abondance nous apporter le bon vieux Droit!

On peut se perdre en vœux indiscrets, on est enclin à désirer trop; mais nos vœux ne sont pas exagérés, nous souhaitons ce qu'il faut souhaiter: car pour que l'homme corporel puisse vivre, il lui faut son pain quotidien; et, pour qu'il puisse croître spirituellement, il lui faut absolument sa liberté.

AUX ÉTATS

LE JOUR DE SAINT CHRISTOPHE (1817)

— Den Landständen —

Elle penche encore la grave balance, l'antique combat se ranime de nouveau; ce n'est que dès à présent que commencent les vrais jours, où le blé pur se séparera de la paille, le faux patriote d'avec le fidèle, le courageux d'avec le lâche, le demi-homme d'avec l'homme entier.

On reconnaîtra pour *Illustrissime* celui qu'illumine la lumière du Droit ; on nommera *Chevalier* celui qui n'oublie jamais sa parole de chevalier ; on révérera comme *Spirituel*[1] celui dans lequel se meut l'esprit libre ; comme on tiendra pour *citoyen* celui qui sait défendre sa cité.

Désormais, gardez, ô hommes, votre dignité d'homme ; levez-vous pour la décision virile, afin que vous ne soyez pas un fardeau pour la patrie, un objet de dérision pour l'étranger. On a déjà tant parlementé, on a toujours parlé, parlé sans cesse, on a écrit, on a poudré ; prononcez enfin votre dernier mot !

Si le but ne peut pas être atteint, retournez-vous-en parmi le peuple ! Vous aurez l'heureuse et fière satisfaction de n'avoir pas laissé empiéter sur le Droit. Attendez tranquillement et méditez : l'aube de la liberté se lève ; il y a un Dieu qui dirige les soleils, et leur course est irrésistible.

PRIÈRE D'UN WURTEMBERGEOIS

— Gebet eines Würtembergers —

Toi qui, de ton trône éternel, veilles sur les peuples, grands et petits, assurément tu contemples aussi le mien, tu vois sa souffrance et son abaissement.

La voix du peuple ne peut pas parvenir à notre roi,

[1] *Geistlich*, spirituel, immatériel, signifie aussi ecclésiastique : de là un jeu de mots qui consiste à rapprocher *Geistlich* et *freie Geist*, ecclésiastique et esprit libre.

ton serviteur; s'il l'avait entendue, comme il le désire, nous aurions depuis longtemps notre cher Droit.

Mais à toi chaque porte est ouverte, il n'y a pas de cloison contre toi, ta parole est le bruit du tonnerre : parle donc à l'oreille de notre Roi!

RAPPEL

— Nachruf —

Il n'est pas encore de prince si haut élevé, pas d'homme terrestre tellement privilégié que, lorsque le monde a soif de liberté, il puisse l'en abreuver à sa volonté; que lui seul tienne entre ses mains le trésor du Droit tout entier, et qu'il puisse en dispenser aux peuples beaucoup ou peu, selon son bon plaisir.

La grâce émane du Trône, mais le Droit est un bien commun; il réside dans chaque fils de la terre, il coule en nous comme le sang au cœur; et lorsque les hommes s'érigent en liberté et se touchent dans la main en signe d'accord, alors le Droit intérieur est né, et c'est le Contrat qui l'établit.

Le Contrat! c'est de lui qu'est venue chez nous l'institution des lois; c'est son lien sacré qui attache le peuple à la maison du prince. Un prince a beau naître dans un palais, être bercé dans un berceau royal, on ne lui prête pas serment comme souverain avant que le contrat ne soit scellé.

Cette vérité chérie a été combattue, et elle n'a pas été vaincue. Pour vous, les combattants, on n'a pas

tressé de couronne, telle que la donne la victoire heureuse. Non! comme un porte-étendard, blessé et sanglant, sauve sa bannière dans le combat, vous de même, profondément affligés, mais pleins de courage, vous regardez fièrement le Droit sauvé.

Ceci ne sera pas annoncé aux nations par un héraut, au son des timbales et des trompettes; toutefois ceci s'enracinera partout dans les contrées de l'Allemagne: que la Science ne peut enterrer le Droit ni la prospérité le remplacer; et que, chez le peuple loyal de Souabe, le *Droit* subsiste et le *Contrat!*

LES DIEUX DE L'ANTIQUITÉ

— Die Götter des Alterthums —

Vous changiez en fleurs les mortels, dieux de la Grèce, hélas! vous êtes devenus vous-mêmes les fleurs de la poésie moderne.

LE ROCHER DE TELL

— Tellsplatte —

Voici le rocher où Tell s'élança de la barque; regarde! un monument éternel s'élève ici en l'honneur du vaillant.

Ce n'est pas la chapelle où on lui chante des messes annuelles! Non! mais la figure de l'homme même; la vois-tu se dresser imposante?

Alors qu'il touche déjà d'un pied la terre sacrée, de l'autre il repousse au loin la barque errante. Sa figure, ni de pierre ni d'airain, n'est l'œuvre d'aucune main ;

Elle ne resplendit qu'aux yeux de l'esprit des hommes libres; et plus l'orage en fureur, plus la lame mugit, et plus la figure du héros se dresse géante.

LES RUINES

— Die Ruinen —

Sans doute, ô voyageur, il te convient de dormir dans les ruines du château, car il se peut qu'en rêve tu te les rebâtisses magnifiquement.

SÉPULTURE

— Begräbniß —

Après que le cercueil du juste eut été recouvert de la terre sacrée, le ciel y étendit gracieusement un voile argenté de neige.

LA MÈRE ET L'ENFANT

— Mutter und Kind —.

LA MÈRE.

Regarde le ciel, mon enfant! Là habite ton frère bienheureux : c'est parce qu'il ne m'avait jamais fait de peine que les anges l'y ont conduit.

L'ENFANT.

Pour qu'aucun ange ne puisse jamais m'enlever de ton sein chéri, dis-moi, maman, comment je pourrais bien te faire de la peine?

NUIT DE MARS

— Märznacht —

Écoute, comme l'orage et le torrent gonflé mugissent dans la nuit! Délicieuse sensation d'effroi! Tu t'approches donc, aimable printemps!

AU MOIS DE MAI

— Im Mai —

Comme les fleurs resplendissent, comme le feuillage s'enroule glorieux autour des arbres! Ciel, tu peux demeurer obscurci, la terre a son éclat à elle.

ÉCHANGE

— Tausch —

Au souffle du vent s'est envolée la fleur effeuillée, mais le papillon diapré s'est attaché au feuillage.

LA FLÈCHE DE L'AMOUR

— Amorspfeil —

Amour! ta puissante flèche m'a frappé mortellement, voici déjà que je m'éveille, parmi les Bienheureux, au séjour élysien.

INTERPRÉTATION D'UN RÊVE

— Traumdeutung —

Hier, je rêvai que je verrais ma belle à sa fenêtre; mais au jour qu'ai-je vu? — Les fleurs seulement de la gracieuse.

Or, aujourd'hui, j'ai rêvé que je verrais des fleurs à sa fenêtre : je suis donc assuré d'y voir la gracieuse elle-même.

LES ROSES

— Die Rosen —

Autrefois elle aimait à me donner des roses parfumées, une encore récemment a poussé pour moi du tombeau de la bien-aimée.

REPONSE

— Antwort —

La petite rose que tu m'as envoyée, cueillie par ta main chérie, à peine a vécu jusqu'aux teintes rouges du soir, le mal de l'absence a hâté sa mort; son âme maintenant enfermée dans ce petit lied s'envole d'ici et retourne vers toi.

LA DORMEUSE

— Die Schlummernde —

Lorsque le voile jaloux de tes cils s'abaisse, alors, dans le monde intérieur de ton être, un rêve lumineux doit commencer : ton œil rayonne en dedans.

A ELLE

— An Sie —

Tes yeux ne sont pas l'azur du ciel, tes lèvres ne sont pas les lèvres de la rose, ni ton sein ni tes bras ne sont des lis : Ah ! quel printemps serait-ce, si de tels lis, si de semblables roses fleurissaient dans la vallée et sur la colline, et si tout cela était éclairé par un ciel pur comme ton œil bleu !

PAROLES D'UN VIEILLARD

— Greisenworte —

Ne me dites plus : bon matin ! bon jour ! Dites désormais : bon soir ! bonne nuit ! car c'est le soir qui m'environne, et la nuit est proche ; oh ! que n'est-elle déjà ici !

Viens ici, mon enfant, ô toi, ma douce vie ! Non, viens, mon enfant, ô toi, ma douce mort ! car tout ce qui m'est amer, je le nomme vie, et tout ce qui m'est doux, je le nomme mort.

SUR LA MORT D'UN PASTEUR DE CAMPAGNE

— Auf den Tod eines Landgeistlichen —

Si les esprits des trépassés ont le pouvoir de retourner vers le séjour terrestre, tu ne reviens pas dans ces nuits éclairées par la lune, où veillent seuls le désir et la mélancolie. Non ! mais lorsqu'un beau jour descend, qu'aucun nuage ne paraît dans l'immensité de l'azur, que la moisson s'élève haute et dorée, richement parsemée de fleurs rouges et bleues, alors tu te promènes, comme autrefois, par la campagne, et tu salues chaque moissonneur d'un sourire bienveillant et doux.

ADIEUX

— Nachruf —

1

Toi, ma mère, tu as vu mes yeux boire la première lueur du jour terrestre ; et moi, sur ton visage pâlissant j'ai vu descendre le rayon du ciel.

2

Un tombeau est creusé pour toi, ma mère, dans un lieu calme que tu connais bien, où plane l'ombre fraîche du pays natal, et au seuil duquel ne manquent pas les fleurs.

Là tu reposes, intacte comme tu es morte, avec les traits de la paix et de la douleur, et il ne t'est point défendu d'y revivre encore : c'est le tombeau que j'ai fait pour toi dans mon cœur.

3

On a laissé s'évanouir et expirer le pieux cantique funèbre; mais dans mon cœur jamais ne se tait le doux hymne que tu m'inspires.

4

A peine la terre te recouvrit-elle qu'un ami survint, qui para de roses la calme demeure de ton sommeil.

A la tête il en mit deux doucement ardentes, deux sombres aux pieds, et la blanche, qui fleurit toujours, il la plaça sur ton cœur.

5

A mes pieds tombe une feuille, lassée de soleil, rassasiée de pluie : lorsque cette feuille était nouvelle et verdoyante, j'avais encore mes parents chers et fidèles.

Oh! qu'un feuillage est passager, enfant du printemps, proie de l'automne! — Cependant ce feuillage qui frémit à terre a duré plus que ces êtres tant aimés.

SUR UNE PIERRE SÉPULCRALE

— Auf einen Grabstein —

Tu vois sur cette pierre tumulaire une main enlacée à une main; c'est le symbole d'une union terrestre, qui fut étroite, mais de peu de durée ; cela indique un moment d'adieu, où ces mains se séparèrent avec douleur; c'est le signe du lien sacré de deux âmes et de la réunion qui les attend au ciel.

SUR UN ALBUM

— In einem Stammbuch —

Le temps, dans sa fuite, ne dépouille pas seulement les fleurs de la campagne et la parure de la forêt, de la jeunesse l'éclat et la force florissante; c'est sur le monde des idées qu'il exerce sa pire action. Ce qui fut noble et beau, généreux et divin, digne de tout effort, de tous les sacrifices, nous apparait un jour si décoloré, si

creux, si petit, si vain, que nous-mêmes nous nous annihilons. Et pourtant, heureux celui qui dans la cendre garde fidèlement l'étincelle, dont le cœur déçu ne se lasse point de s'enflammer de nouveau! c'est cette flamme qui, après tout, est le vrai; l'idéal dépasse son objet, l'apparence est plus réelle que la réalité. Dès qu'on a vu le vrai, on a vécu assez; — la vie ressemble au théâtre : là comme ici, lorsque l'illusion cesse, il faut que le rideau tombe.

SUR LA MORT PRÉMATURÉE DE WILHELM HAUFF

— Auf Wilhelm Hauff's frühes Hinscheiden —

A la vie jeune, fraîche, éclatante de couleurs, au printemps riche qui n'a point eu d'automne, offrons-lui, en sacrifice funèbre, la branche rompue et toute chargée de fleurs.

La patrie vient de resplendir à l'éclat de ce printemps.— Sur le roc escarpé, dont on a détruit le burg, a surgi un nouveau château de nuages, une construction magique; tandis que dans la caverne où la puissance silencieuse du gnome crée des formes mystérieuses, nous les avons vues, épanouies à la lumière du flambeau de la fantaisie, se produire en images héroïques; et chaque son enfoui dans les cavités et les abîmes a emprunté la parole vivante de l'homme.

C'est avec des courses de héros et des danses de fête, avec des masques de satyre et des guirlandes de fleurs, que l'antiquité dissimulait l'horreur du cercueil et re-

couvrait d'une pompe sereine des cendres refroidies : c'est ainsi que Lui, pour lequel coulent nos larmes, a paré son cercueil des images de la vie.

La cendre dort... mais l'esprit s'envole dans les régions de la vie, dont nous pressentons à peine la plénitude, où l'art aussi touche à son but céleste, et où toute image pâlit devant le type idéal.

DESTIN

— Schicksal —

Oui, Destin! je te comprends : mon bonheur n'est pas de ce monde, il ne fleurit que dans les rêves de la poésie. Tu m'envoies bien des afflictions, mais tu me donnes un chant pour chaque douleur.

EN VOYAGE

— Auf die Reise —

A minuit, sur la vaste mer où nul chemin n'est tracé, longtemps après que toutes lumières sont éteintes sur le navire, et quand aucune étoile ne brille dans les cieux, alors une petite lampe brûle encore sur le pont, une mèche, garantie contre l'impétuosité du vent, veille pour montrer au pilote l'aiguille qui lui indique sûrement sa route. Eh bien! si nous en avons soin, une lumière tranquille brûle dans notre sein, et nous guide à travers toutes les ténèbres.

SONNETS, OCTAVES

TESTAMENT

— Vermächtniß —

Un chanteur, au temps pieux de la chevalerie, un hardi combattant en la Terre sainte, gisant percé de flèches dans la poussière, put encore proférer ces mots à son serviteur :

« Renferme mon cœur, lorsqu'il aura cessé de battre, dans cette urne que du rivage natal j'ai apportée avec maint gage d'amour, et tu le porteras ainsi à ma dame ! »

Et moi de même, ma bien-aimée, qui n'ai chanté que toi, je perds, loin de toi, mon sang par une blessure d'amour ; déjà la pâleur de la mort couvre mes joues.

Lorsque la nuit du tombeau enveloppe ton chanteur, reçois le plus constant de tous les cœurs dans l'urne d'or de ce sonnet.

A PÉTRARQUE

— An Petrarka —

Si tout ce que tu as chanté de Laure est véritable, de son majestueux regard, de son divin maintien (et loin de nous l'idée de révoquer en doute ce dont s'est pénétré le plus intime de ton âme !) ;

Si elle était un rameau détaché du paradis, un ange entré dans la région terrestre des douleurs, un tendre étranger sur cette terre âpre, qui bientôt s'en est retourné dans sa patrie ;

Alors je crains que, même sur l'étoile d'or où, radieux, transfiguré, toi aussi, tu es maintenant parvenu, tu ne trouves jamais ta Laure désirée ;

Car elle se sera envolée plus haut, elle aura été reçue en des sphères plus augustes, et tu auras encore à chanter des plaintes amoureuses.

SUR L'ALBUM DE VARNHAGEN

— In Varnhagen's Stammbuch —

Lorsque Phébus aida le roi de Nisa à fortifier son château de tours et de remparts, il posa sa lyre aux cordes d'or sur une pierre de la muraille, qui en vibra doucement.

Le temps ne put tellement en ronger les créneaux que le marbre ne rendît encore, dans des temps reculés,

lorsqu'un doigt léger l'effleurait, un son doux et mélodieux.

Moi aussi, sur cette feuille de mémoire, que tu ne manqueras pas de toucher souvent, j'ai posé mon luth, et elle en a résonné.

Toutefois je doute qu'à cette place tu entendes jamais un son durable, car je ne suis ni Phébus, ni le fils de Phébus.

A KERNER

— An Kerner —

C'était dans les jours tristes de novembre ; j'étais allé dans un bois paisible de sapins, et, appuyé à l'un des arbres les plus élevés, je tenais ouvert le recueil de tes poésies.

Je me plongeais dans les pieuses traditions : tantôt j'étais agenouillé devant la pierre miraculeuse de Saint-Alban, tantôt je voyais Régiswinde enveloppée d'une lumière rosée, tantôt je voyais s'élever la cathédrale d'Hélicène.

Quelles aimables merveilles tes chants enfantaient ! Les collines brillaient aux rayons d'or de mai, et l'appel du printemps résonnait dans les cimes.

Mais ce printemps merveilleux s'évanouit bientôt, il n'osa pas descendre dans les vallées, il ne fit qu'effleurer dans son vol les sommets de la terre.

SUR LA MORT DE KARL GANGLOFF[1]

— Auf Karl Gangloff's Tod —

1

Dans ce temps si fertile en beaux trépas, en morts héroïques à la fleur des ans, ton sort ne fut pas de tomber au champ de la victoire et d'obtenir la couronne sacrée de feuillage de chêne.

Une fièvre lente causa ta mort, et au milieu des lamentations de tes parents on t'a porté de ta maison natale à une place teinte de fleurs et non de sang..

Mais non! la gloire de ce temps s'est emparée de toi aussi; elle t'a inspiré de créer une bataille d'Hermann, un monument idéal du temps héroïque de l'Allemagne.

Tu as dû, en t'éteignant, entendre les cris de la bataille, tu as été entouré par la foule des hommes, des chevaux, des armes. Ainsi tu es tombé dans la bataille d'Hermann.

2

Tu n'as aspiré qu'à ce qui est noble et digne, dédaignant ce qui est mesquin et grossier; ainsi tu as rendu avec des images énergiques l'épopée merveilleuse des *Nibelungen*.

Déjà tu t'étais pénétré de la grandeur de Hagen, déjà

[1] Karl Gangloff s'était annoncé comme un peintre de génie dans ses compositions inspirées des *Nibelungen*. Uhland nous apprend, dans une note qui précède ces trois sonnets, « qu'il mourut d'une maladie nerveuse à Merklingen, en Wurtemberg, le 16 mai 1814, âgé seulement de vingt-quatre ans. »

la vindicative Chriemhilt t'était apparue; mais ce qui t'émouvait le plus, c'était la douceur du noble Sigfrid et du jeune Giselher.

Tu as eu raison de pleurer sur Giselher, qui, à la fleur de son âge, périt dans la mêlée du combat; cette mort prématurée t'a toi-même atteint.

Peut-être trop ardemment t'épris-tu de ce chant, dont le charme redoutable et tragique t'a entraîné, toi aussi, au trépas.

5

Tu as, comme un présage, terminé ta vie d'artiste par cette peinture pieuse et sereine, où Abraham, entouré de ceux de sa race, salue le pays que l'Éternel lui a donné.

Là, appuyés sur leurs bâtons de voyage, environnés encore de rochers et de forêts, ils regardent, se déroulant à leurs yeux, la vaste contrée riche en blé et en vin.

Ainsi toi-même, âme envolée maintenant, tu as quitté l'âpre désert de la vie terrestre, et tu es parvenu au but joyeux de ton voyage;

Et à travers la sombre porte du tombeau, tu découvres déjà les champs bienheureux, la terre céleste promise aux âmes pieuses.

A L'INVISIBLE

— An den Unsichtbaren —

Toi, que nous cherchons dans des voies mystérieuses, que nos profondes méditations ne peuvent embrasser,

tu es, un jour, sorti de ta nuit sacrée, et, visible, tu as été à la rencontre de ton peuple.

Quelle suave félicité de pouvoir s'empreindre de ton image, de recueillir les paroles de ta bouche! O bienheureux ceux qui prirent part à ta sainte Cène! O bienheureux celui qui a pu s'appuyer sur ton sein!

Aussi ce ne fut pas un étrange désir qui fit que des pèlerins sans nombre quittèrent leur patrie et que des armées combattirent sur des rives lointaines,

Seulement pour pouvoir encore prier à ton tombeau, et baiser dans une pieuse ferveur la terre sainte que ton pied avait foulée.

LE SENTIMENT DE LA MORT

— Todesgefühl —

Qui saurait dire ce que ressentent les mourants? Mais je fus merveilleusement saisi cette nuit; mes membres me semblaient déjà au pouvoir de la mort, et je sentais au cœur les dernières pulsations de la vie.

Un découragement inaccoutumé s'emparait de mon esprit, de cet esprit qui s'était toujours cru si sûr de lui; tantôt il s'éteignait, tantôt il se rallumait, faible petite flamme agitée par les vents.

Eh quoi! est-ce que des rêves pénibles m'ont enchaîné? L'alouette chante, l'aurore se teint de pourpre, un nouveau désir m'emporte dans la vie active.

Eh quoi! serait-ce plutôt que l'ange de la mort a passé par ici? Ces fleurs qui s'épanouissaient toutes

fraîches hier soir, elles pendent là, flétries à leurs tiges!

L'AMOUR ÉTEINT

— Erstorbene Liebe —

C'était pour nous une seconde naissance; le brillant et divin matin de l'amour s'était levé pour nous. Comme elles étaient en feu, ma Laure, tes lèvres et tes joues! Ton œil brûlait, le flot de ton sein palpitait.

Comme elle bouillonnait en moi, la source de la vie nouvelle! Comme de hautes énergies me pénétraient sans cesse! Elles ne me laissaient pas désirer le sommeil, un rêve rapide et animé le remplaçait.

Oui, l'amour est une vie au-dessus de la vie ordinaire; tels en étaient les signes puissants en nous: maintenant en toi et en moi je les cherche en vain.

O Laure! je dois donc pleurer et sur toi et sur moi: tous deux sommes des preuves de l'amour éteint, nous sommes frappés de la mort qui est la vie privée d'amour.

VIE DE L'AME

— Geistesleben —

Séparé de toi, je suis comme dans la tombe; le murmure des brises printanières ne m'accueille plus; ni

le chant des alouettes, ni le baume des douces odeurs, ni le rayon du soleil matinal, ne me peuvent ranimer.

Quand les vivants sont livrés au sommeil, quand les morts sortent du sein des tombeaux, je plane alors en rêve sur les hauteurs et sur les abîmes, qui me tiennent si éloigné de toi.

Je puis traverser le jardin défendu, franchir les portes qui me furent autrefois fermées, et pénétrer jusqu'au sanctuaire paisible de la beauté.

T'effrayes-tu, tendre fleur, de l'haleine d'un esprit? C'est le souffle de l'amour qui t'environne. Adieu! je dois retourner au tombeau, les coqs ont chanté!

LE PRINTEMPS DÉSERT

— Oeder Frühling —

Je me souviens encore de ces rêves bénis de jeunesse, bien que je ne retrouve plus mes sentiments d'autrefois, alors qu'aux premiers beaux jours du printemps des germes impatients se pressaient dans mon sein.

Le pressentiment m'appelait aux espaces lointains, là où vibrait quelque voix du printemps; l'espérance voulait se hasarder vers la lumière, comme la fraîche verdure des arbres sort des bourgeons.

Mais à présent que j'ai possédé la plus haute jouissance, que je suis arraché à la plus étroite union, que je viens d'être chassé du plus riche paradis,

Que me font désormais et les prairies qui verdissent, et le chant du merle solitaire dans la forêt morte, et la pauvre violette, si doux qu'en soit le parfum?

LA PLACE CHÉRIE

— Die theure Stelle —

La place où, sur les chemins qui se croisent, j'ai rencontré la merveilleuse enfant, qui, passant devant moi, légère comme le vent, m'a dispensé les bénédictions d'un regard charmant;

Cette place, je voudrais la soigner avec amour, y graver des lettres dans l'écorce d'un arbre, m'y faire un précieux bouquet de ses fleurs, m'y reposer à l'ombre pour rêver.

Mais je fus tellement troublé de l'éclat de son regard, et je restai si aveuglé par cette apparition, que je chancelai longtemps comme un homme ivre.

Et maintenant, malgré tous les efforts de ma pensée, malgré toutes mes recherches dans la campagne, je ne puis plus retrouver cette place adorable.

LES DEUX VIERGES

— Die zwei Jungfrauen —

Là-haut sur la colline, je vis deux vierges également belles de visage et à la taille élancée; elles regardaient du côté du couchant, et se tenaient embrassées comme deux sœurs.

L'une avait son bras droit levé, et montrait les montagnes, les cours d'eau et les prairies; l'autre, pour

mieux voir, s'abritait de sa main gauche contre le soleil.

Il n'est pas étonnant qu'un désir se soit emparé de mon cœur, ce désir, ce souhait enflammé : oh! que ne suis-je à la place de l'une d'elles !

Mais comme je continuais à regarder ces deux amies, je pensai dans mon esprit apaisé : non, vraiment! ce serait mal de les séparer.

LA FORÊT

— Der Wald —

Tout ce que la fraîcheur de la verdure, la sérénité du crépuscule ont pu jamais procurer de charmes à mes sens et à mon âme, tout cela vient de m'environner, de m'envelopper comme l'atmosphère pleine de délices d'un bocage en mai.

Tout ce que le rêve ou la veille m'offrirent jamais de fleurs éclatantes, de bourgeons à peine déplissés, tout cela vient de pénétrer par les buissons, sous la forme d'une chasseresse légère, vraie fleur du bois.

Elle fuit, je la suis et l'implore, et mes bras l'ont presque saisie, lorsque... le rêve matinal tout à coup s'évanouit.

O malheur, qui ne m'a pas même laissé l'espoir! Non-seulement l'incomparable a disparu pour moi, mais le bois aussi, où je pourrais la chercher.

LE BOUQUET DE FLEURS

— Der Blumenstrauß —

Si mainte signification s'attache aux bouquets, aux fleurs; si l'amour s'allume dans les roses, si le vergiss-mein-nicht exprime ce qu'indique son nom, si le laurier veut dire la gloire, le cyprès le deuil;

Si, là où tous les autres signes se taisent, on trouve encore des sens délicats dans les couleurs; si l'orgueil et la jalousie se lient au jaune; si l'espoir se joue dans les rameaux verts;

J'ai eu raison de cueillir dans mon jardin des fleurs de toutes formes et de toutes couleurs, que je t'apporte réunies dans ce bouquet sans art;

Car à toi sont voués ma joie, mon espoir, ma peine, mon amour, ma fidélité, ma gloire, ma jalousie; à toi est consacrée ma vie, à toi ma mort.

PROPOSITION

— Vorschlag —

Le poëte a gardé l'image de celle qui s'est éloignée; il en tire souvent quelque consolation dans sa solitude, et même, lorsque les préoccupations de la vie l'enlacent, il sent sur sa poitrine l'image de la bien-aimée.

Les chants que le désir ardent lui a inspirés, la belle

les lit souvent le soir, et elle en a si vivement ressenti plus d'un trait, qu'ils sont écrits au fond de son cœur.

Une image chérie a beau produire des effets merveilleux, le chagrin a beau céder souvent aux chansons, pourtant la douleur de la séparation ne laisse pas de se faire sentir.

O destin ! intervertis un peu les rôles : ramène le poëte à sa belle; et laisse les chansons s'entretenir avec l'image!

SONNET FINAL

— Schlußsonett —

Comme le son de la cloche, alors qu'on ne l'ébranle plus, se prolonge encore pendant quelque temps; comme celui qui descend d'une colline en courant ne peut arrêter subitement sa course;

Comme d'un feu qui a cessé de brûler, quelquefois une petite flamme s'élève encore; comme une branche qui a cessé de fleurir pousse encore quelque fleur attardée;

Comme, après que le berger a de toute son âme entonné les louanges de sa bergère, un écho vide de sentiments en répète les accents;

En moi de même persiste la mélodie du sonnet, et quoique je n'aie plus de but ni d'idées, il me faut encore faire ce sonnet final.

A K. M.

— An K. M. —

Quand la nature veut élaborer et construire, elle aime à travailler dans les profondeurs silencieuses; il n'est permis qu'aux initiés de voir comment sa main sait former le printemps, comment, dans ses retraites inaccessibles, elle élève de bonne heure ses enfants à la concorde et à la confiance. Ce n'est que lorsqu'elle veut renverser et détruire qu'elle monte en ouragans et en tempêtes.

De même l'amour exerce aussi profondément et silencieusement son pouvoir merveilleux dans le domaine des esprits; il tire invisiblement ses cercles magiques dans le soir doré, dans la nuit étoilée; il éveille, par la mélodie des chants solennels, des chœurs sympathiques au fond des esprits; il sait, par le rayonnement silencieux des regards, joindre et unir à jamais les âmes.

Là, dans les ondes soulevées du torrent furieux, un jeune homme s'est jeté, plein d'un feu ardent; mais le même enthousiasme qui l'avait entraîné a dû le ramener au rivage. Quant à moi, j'ai vu la voûte du ciel et l'éclat de la terre reposer dans le lac paisible; alors je me suis affaissé, rempli d'un doux transport, je suis tombé, et désormais tombé pour toujours.

UN SOIR

— Ein Abend —

L'air est calme, comme si rien ne s'était passé; les cloches cessent de sonner, les chants se taisent. L'abondance de mes larmes me soulagea le cœur, après qu'elle eut été enterrée par des mains pieuses. Tant que sa pâle dépouille était dans la maison, je ne savais où me tourner pour la trouver, et elle me semblait, expatriée et plaintive, planer entre le ciel et la terre.

Le soleil couchant rayonnait, et j'étais assis au frais, et je plongeais mes regards dans la verdure lumineuse des prés : il me sembla bientôt voir jouer deux enfants en fleur, ainsi que nous avons fleuri jadis. Le soleil s'abaissa, les teintes grises descendirent, les nuages s'effacèrent, et la terre reposa dans l'ombre; alors je levai les yeux, et là, dans les champs de l'éther, resplendit la pourpre du soir et tout mon bonheur.

RETOUR AU PASSÉ

— Rückleben —

J'étais agenouillé près de son tombeau que j'embrassais avec force, et ma pensée plongeait dans le royaume de la mort. Ce n'était pas au ciel que s'adressaient mes regards; — l'image de notre réunion à venir était trop vague et trop lointaine. Ne trouvant que des sujets de

deuil en face de moi, je me réfugiai en vous, jours du passé; je relevai le cercueil de la nuit du tombeau et le reportai dans la riante vie.

Déjà s'entr'ouvraient ses pâles paupières, son regard se levait vers moi languissamment; bientôt après ses membres rajeunis s'animèrent, et, fleurissante, elle apparut au milieu de ses sœurs; les heures d'or de l'amour revinrent, même avec les transports du premier baiser... jusqu'à ce que sa vie et la mienne allèrent se perdre dans la lueur matinale de l'enfance bienheureuse.

CHANT ET GUERRE

— Gesang und Krieg —

1

L'horrible tempête du nord en ses ravages brise-t-elle aussi la fraîche couronne des chansons? La chanson est-elle devenue un jeu efféminé? N'est-il plus rien qui pèse désormais, sinon l'épée et la lance? La tribu des chanteurs doit-elle fuir en rougissant lorsque des troupes de guerriers s'avancent dans l'éclat des armes? Le harpiste n'est-il plus comme jadis le bienvenu au camp même des ennemis?

La poésie sera-t-elle chassée dans les forêts et les cavernes, jusqu'à ce qu'aucun combat ne trouble plus le repos des nations? jusqu'à ce qu'il soit éteint, ce feu volcanique qui se révolte sans cesse au sein de la terre? Si cela est, aucun chant n'a résonné jusqu'à ce jour, et nul ne résonnera plus dans l'avenir. Non! au-dessus des

combats éternels planent les chants de la poésie, comme au-dessus des nuages d'or la paix éternelle.

Toute chose mondaine a sa durée prescrite; mais la poésie vit à jamais dans l'âme, aussi éternelle dans la sublimité de la magnificence que dans les profondeurs de l'amour et dans le calme de la bonté; aussi éternelle dans la gravité sombre que dans la grâce et la fleur du badinage. Quoique les tonnerres roulent et que les ouragans ravagent, le soleil ne tremble point, et les étoiles scintillent.

Déjà les armées se préparent pour la destruction, tandis que le printemps s'apprête pour les jeux et la danse; les tambours résonnent, et les trompettes enrôlent les soldats, tandis que les tempêtes de l'hiver se taisent; la guerre va teindre de sang la terre, qui se pare de fleurs et de branches fleuries : si le printemps terrestre ose ainsi bourgeonner, que le printemps de la poésie ose s'épanouir de même!

2

La tribu des chanteurs ne doit point fuir en rougissant, lorsque les troupes des guerriers marchent dans l'éclat des armes; leurs chants ne sont pas encore devenus un jeu frivole, car ils vont parés aussi de la lance et de l'épée; quelque horrible que soit cet orage du nord, il souffle frais, il encourage à la danse des glaives. Si vous voulez, harpistes, traverser le camp ennemi, il vous est permis d'en conquérir l'accès — en combattant.

Si ces cris : Liberté! Patrie! retentissent de toutes parts, aucun chant ne résonne mieux aux oreilles des braves; c'est au combat, sous cette bannière sacrée, que le chanteur se sent régénéré et plein d'ardeur. Eschyle, dont le

chant retentit de la victoire, et Dante, n'ont-ils pas eu ce beau sort en partage? Cervantes, paralysé au combat, laissa tomber sa main droite et écrivit le *Don Quichotte* de sa main gauche.

Aussi les desservants de la poésie allemande ne se sont pas défaits de l'esprit guerrier; on les entend bien, ces joyeux batteurs de Télyn[1], et plusieurs ont conquis la couronne ensanglantée : toi, guerrier Léon, et toi, Chasseur noir, vous êtes tombés d'une mort chevaleresque; et toi, Fouqué, toi dont mon cœur est tout pénétré, tu t'exposas, tu combattis,—pourtant tu vis et tu chantes!

Le bruit des ouragans annonce le printemps, l'approche des armées fait trembler la terre, et, comme les fleuves débordent de leurs rives, partout on voit ondoyer les fils héroïques de l'Allemagne. Le chanteur les suit à travers toutes les horreurs, il fait retentir son chant aussi haut que l'ouragan et les flots. Bientôt fleurira le printemps, bientôt fleurira la paix d'or, avec de plus doux zéphyrs et des chansons plus mélodieuses.

CATHERINE[2]

— Katharina —

La Muse qui chante le droit et la liberté se promène solitaire, loin des palais, lorsque la danse et les accents

[1] Lyre des anciens bardes du Nord.

[2] La princesse célébrée ici par Uhland est Catherine Paulovna, fille de Paul Ier, empereur de Russie, et de Marie Fœdorovna de Wurtemberg. Quand elle épousa, en 1816, le fils du roi de Wurtemberg, elle revenait sur cette terre de Souabe qui avait

de la joie y résonnent. Elle ne prend point part aux fêtes des cours ; mais, aujourd'hui que le malheur fait entendre le crépitement de ses ailes, elle se mêle à la foule des hôtes funèbres, et, elle qui n'a pas célébré les vivants, elle peut louer les morts qui n'entendent plus.

La cité retentit du glas funèbre des cloches, la foule se montre en habits de deuil, pas un visage ne rit, pas un œil n'est sec ; il y a de l'émulation dans la douleur immense ; mais tout cela ne saurait empêcher la muse de distinguer le faux d'avec le vrai : la cloche sonne dès qu'on l'a mise en branle, et il est des larmes dont la source n'est pas bien profonde.

Ce riche cercueil, façonné par la main des artistes, avec les draperies de pourpre d'une princesse, avec cette couronne éblouissante de diamants, n'annonce-t-il pas une grande perte pour le pays? Mais la pourpre et les diamants ont beau briller, la muse jamais ne rend hommage à des hochets : l'éclat terrestre saurait-il aveugler des yeux qui se dirigent vers la lueur des étoiles éternelles ?

Elle contemple le ciel, elle regarde la terre, elle embrasse tous les âges de l'histoire : on y voit des reines se lever, puis disparaître ; la plupart s'évanouissent comme des rêves, sans que la bouche des chanteurs ait résonné pour elles; elles s'éteignent ainsi dans l'éclat de la gloire, tandis qu'à jamais vivants et florissants, les noms de nobles bourgeoises sont célébrés par eux.

Aussi cette muse austère peut-elle oser demander :

été la patrie de sa mère. Princesse royale d'abord, puis bientôt reine, elle a passé dans ce pays comme une apparition céleste. Elle mourut en 1819, laissant le souvenir des plus hautes comme des plus gracieuses vertus. *Ostendent terris hanc tantum fata.*

« Cet ornement d'or a-t-il, entouré une tête qui fut illustre et digne de le porter? Sous la splendeur de cette pourpre est-ce un cœur haut et royal qui a battu, un cœur rempli de saintes aspirations, doué d'une énergie forte pour agir en tous sens, éveiller, seconder dans la mesure de l'humaine grandeur? »

Voilà de quoi s'enquiert la muse, et au fond de son esprit connaissant d'avance la réponse vraie, elle exhale sa douleur, et amèrement elle en renferme plus encore en son sein ; et pour apporter aussi son offrande funèbre, pour se signaler dans ce moment de deuil, à côté de la couronne d'or massif elle place symboliquement une couronne pleine d'épis :

« Accepte-la, reine glorifiée, toi qui nous as quittés trop tôt! Je n'y ai employé ni or ni joyaux, et cette couronne n'est pas même faite de fleurs, car c'est dans des temps sévères que tu as accompli ta carrière : je l'ai tressée avec les fruits des champs, tels que tu en distribuas en temps de famine. Oui! semblable à la couronne de Cérès, j'ai tressé celle-ci; mère, nourrice du peuple, reçois mon hommage! »

Elle dit, et montre le ciel : alors s'ouvrent les portiques, et les nuages disparaissent, et le royaume céleste s'offre aux regards, et là-haut on aperçoit *Catherine* agenouillée; elle ne porte plus les emblèmes de la grandeur terrestre, elle a laissé au monde ce que le monde lui avait prêté; mais sur son front pur et serein un rayon descend de la plus haute source de lumière.

POÉSIES DRAMATIQUES

USAGE NORMAND[1]

— Normännischer Gebrauch —

Cabane de pêcheur dans une île sur la côte de la Normandie.

BALDER, marin. — RICHARD, pêcheur. — THORILDE.

BALDER.

Ceci à ta santé, mon hôte bien honoré! Vraiment, je sais gré à cette tempête enragée de m'avoir chassé dans la baie de ton île, car il y a longtemps qu'un repas cordial à un foyer paisible ne m'a récréé de la sorte.

RICHARD.

On n'en trouve pas de meilleur chez les pêcheurs; s'il t'a satisfait, c'est bien de l'honneur et de la joie pour moi! Je me réjouis surtout d'avoir un si noble visiteur, qui arrive du Nord, de la patrie d'où sont venus par mer nos ancêtres, dont on raconte et chante tant de choses. Mais je dois te dire, noble seigneur, que quiconque vient chez moi, si pauvre qu'il soit, est prié de donner quelque présent d'hôte.

[1] Dédié au baron de la Motte-Fouqué.

BALDER.

Mon vaisseau, qui est à l'ancre dans la baie, contient toute sorte de marchandises rares, que j'ai rapportées de la Méditerranée : pommes d'or, vins doux, oiseaux aux riches plumages, des armes aussi, œuvre des forgerons du Nord, telles qu'épées à deux tranchants, harnais, casques et boucliers.

RICHARD.

Ce n'est pas là ce que j'entends, tu me comprends mal : ici en Normandie, il est d'usage que celui qui reçoit un hôte à son foyer lui demande un conte ou une chanson et lui en dise quelque autre en échange; et comme je prise fort à mon âge avancé les nobles traditions et les chansons, je ne te fais pas grâce de cette dette.

BALDER.

Un conte est quelquefois doux comme le vin de Chypre, parfumé comme les fruits, bariolé comme les oiseaux, et mainte antique chanson héroïque résonne comme un bruit d'épées et de boucliers; ainsi mon erreur n'était pas bien grande. Quoique je ne sache pas raconter des choses magnifiques, je me conforme volontiers à ce louable usage : entends donc ce que récemment au clair de lune un compagnon de voyage racontait sur le pont du vaisseau.

RICHARD.

Encore un coup, mon hôte! et puis, commence!

BALDER.

Deux comtes du Nord avaient pendant longues années sillonné les mers, leurs pavillons réunis. Ils avaient sou-

tenu ensemble bien des orages terribles, maints rudes combats sur mer et sur les côtes, et ils avaient souvent reposé ensemble sur quelque rivage fleuri du Sud ou de l'Orient. Maintenant ils se reposaient chez eux dans leurs châteaux, plongés tous deux dans un deuil profond, chacun ayant récemment accompagné sa fidèle épouse au tombeau des ancêtres. Toutefois pour eux, à travers leur douleur sombre, germait l'espoir d'un bonheur: l'un avait déjà un fils florissant et alerte, l'autre élevait avec amour une gracieuse enfant. Pour couronner leur vieille alliance et en perpétuer la mémoire, ils résolurent d'unir un jour leurs chers enfants par des liens sacrés. Ils firent préparer deux anneaux d'or, qui, trop larges encore pour leurs tendres doigts, furent suspendus à leurs cous avec des rubans de couleur. Dans l'anneau du jeune comte était enchâssé un saphir, bleu comme les yeux de la petite fille; dans l'autre brûlait une pierre, rose comme le sang vermeil des joues du jeune garçon.

RICHARD.

Une pierre rosée dans l'anneau d'or fut, l'ai-je bien compris, l'ornement de la petite fille?

BALDER.

Comme tu le dis; mais cela importe peu. Déjà le jeune garçon croissait svelte et élancé; de bonne heure il fut initié au maniement des armes, et il faisait galoper son beau cheval. Il n'était pas destiné à naviguer sur les mers et à courir les aventures comme son père; il devait un jour protéger de son bras fort les puissants domaines, les châteaux élevés, l'héritage réuni de la famille des deux comtes. En attendant, la petite fiancée

du jeune chevalier reposait encore au berceau dans sa chambre bien abritée, soignée avec vigilance par des gardiennes fidèles. Celles-ci, un doux jour de printemps, portèrent l'enfant impatiente en bas, au soleil, sur le bord de la mer, et lui donnèrent pour jouer des fleurs et des coquillages. La mer, doucement agitée par un faible courant d'air, réfléchissait la claire image du soleil, et rejetait sa lueur tremblante sur la jeune verdure. Au rivage il y avait justement une nacelle; les femmes, l'ayant parée de joncs et de fleurs, y mirent leur cher nourrisson et l'y bercèrent sur l'eau. L'enfant riait, les femmes riaient aussi, et lorsqu'elles riaient le plus gaiement, la corde leur glisse des mains, et quand elles s'en aperçoivent, leurs bras ne peuvent plus atteindre du rivage le petit bateau. La mer, quoique calme et sans flots, emporte tout doucement, peu à peu, le frêle esquif. On entend encore l'enfant rire joyeusement, mais les femmes regardent avec désespoir, se tordant les mains et jetant des cris d'angoisse. Le jeune garçon, qui était venu pour voir sa petite amie, et qui faisait galoper son cheval fringant dans la prairie, le long de la côte, accourt et vole à ces cris; courageusement il pousse sa monture dans la mer et pense nager jusqu'au bateau orné de fleurs; mais à peine l'animal sent-il le froid des eaux qu'il se secoue, se retourne obstinément et revient avec son cavalier sur le rivage. Pendant ce temps, la nacelle avec l'enfant est poussée hors de la baie paisible, elle vogue en pleine mer, et un vent frais l'emporte hors de la vue.

RICHARD.

Pauvre enfant, puissent les saints anges planer autour de toi!

BALDER.

La nouvelle de cet affreux malheur parvient au père; aussitôt il fait sortir tous les vaisseaux, grands et petits, et le meilleur voilier le porte lui-même. Mais la mer est sans traces; le soir descend, les vents changent, l'orage se déchaîne dans la nuit. Après des mois de recherches, on ne rapporta que la nacelle vide, rompue, avec ses fleurs flétries...

RICHARD.

Mon digne hôte, qui te fait suspendre? Tu t'arrêtes, tu es tout haletant.

BALDER.

Je poursuis. Depuis ce désastre, le jeune garçon n'aimait plus comme auparavant à gouverner son cheval; il préférait s'exercer à nager, à plonger, à manier les rames; et lorsqu'il fut devenu un jeune homme robuste, il demanda à son père des vaisseaux. La terre ferme n'a rien qui le séduise, dans les châteaux pas de demoiselle qui l'attire; il semble être fiancé à la mer sauvage où disparut la petite fille avec l'anneau d'or. Il se plaît aussi à parer étrangement son vaisseau principal de banderoles de pourpre et d'images dorées, comme fait celui qui va chercher sa fiancée par mer.

RICHARD.

A peu près comme le tien là-bas dans la baie, n'est-ce pas, mon brave marin?

BALDER.

Si tu veux. Avec ce vaisseau de noces richement orné il a enduré maint orage terrible. Lorsqu'aux coups du tonnerre et au bruit de l'ouragan les flots dansent, c'est

sa danse de noces ! Il a combattu dans maint combat sanglant sur mer, et dans le Nord il est bien connu ; il y a été appelé d'un nom particulier : lorsque, brandissant son épée, il saute sur un vaisseau abordé, l'équipage s'écrie : Malheur à nous ! *Fiancé de la mer!* ne nous extermine pas ! — Tel est mon conte.

RICHARD.

Grand merci ! Cela a fortement remué mon vieux cœur. Mais il me semble qu'il y manque encore la conclusion : qui sait si cette enfant a été en effet submergée, si quelque vaisseau étranger n'a pas en passant recueilli à son bord la pauvre petite, abandonnant la nacelle brisée aux flots de la mer? Peut-être qu'alors la faible créature a été déposée dans quelque île comme la nôtre, où elle a été élevée avec soin par des mains pieuses, et où elle est maintenant éclose vierge charmante.

BALDER.

Tu sais habilement filer un conte : eh bien ! fais-nous entendre le tien, s'il te plaît.

RICHARD.

Autrefois j'ai su bien des histoires de nos vieux ducs et héros, surtout de Richard-sans-Peur, qui voyait aussi bien dans les ténèbres que dans le jour, qui traversait toutes les nuits la forêt déserte, et qui livra maint combat aux revenants. Mais à présent ma mémoire est affaiblie par la vieillesse, tout chancelle et se confond dans mon esprit; aussi me ferai-je remplacer par la jeune fille qui est là, silencieuse et à l'écart, tricotant des filets à la faible lueur de la lampe. Elle a retenu plus d'une bonne chanson, et elle a un vrai gosier de rossi-

gnol. — Thorilde ! tu ne dois pas avoir peur de ce noble hôte. Chante-nous les couplets de la petite fille et de l'anneau, que le vieux barde a rimés pour toi ! C'est un beau chant, et je sais que tu aimes à le dire.

Thorilde chante.

Sur le rivage de la mer est assise une jeune vierge délicate ; elle y pêche pendant des heures, et aucun poisson ne veut mordre.

A son doigt elle porte un anneau avec une pierre rouge ; elle le lie à l'hameçon et le jette dans la mer.

Alors de l'abime s'élève une main blanche comme l'ivoire, qui laisse paraître au doigt le petit anneau d'or.

Et hors des flots s'élève un chevalier jeune et beau, tout brillant d'écailles d'or qui se jouent au soleil.

La petite fille effrayée dit : « Non, chevalier, non ! Laisse-moi mon anneau d'or ; je ne t'ai point demandé. »

« — On ne pêche pas des poissons avec l'or et le diamant ; je ne rendrai jamais cet anneau, et tu dois être à moi. »

BALDER.

Qu'entends-je ? quel chant plein de pressentiments ! que vois-je ? quel visage céleste apparaît rougissant parmi ces boucles d'or et me fait souvenir de mon enfance ? Ah ! à sa main droite brille l'anneau d'or, la pierre rose ; c'est toi, ma fiancée perdue ! C'est moi qu'on nomme le *Fiancé de la mer ;* voici le saphir, bleu comme tes yeux, et là-bas le vaisseau de noces est prêt pour toi.

RICHARD.

Voilà ce que j'ai déjà pensé, noble héros ! Oui ! prends-la, prends ma chère pupille ; tiens-la toujours ferme

dans tes bras forts, c'est un cœur fidèle que tu presses contre ton sein. — Mais vois donc comme tu t'es trouvé pris aux filets que façonne ma diligente enfant!

CONRADIN

FRAGMENT

Côte de la mer près de Naples.

CONRADIN — FRÉDÉRIC DE BADE — TRUCHSESS DE WALDBURG, suivis de guerriers, descendent du vaisseau; — GALVANO LANCIA, maréchal de Sicile, avec son fils; — TARFE, chef sarrasin; — FRANGIPANE, gentilhomme romain, avec sa fille JULIA; — vierges avec des couronnes de fleurs et de la musique; noblesse de Pouille, Sarrasins, peuple, assemblés pour la fête de réception.

CONRADIN.

Terre de la Pouille, je te salue avec joie! O terre, qui chancelles encore sous le pied du débarqué, je t'embrasse avec ferveur, comme le fiancé sa fiancée! Pays de nos ancêtres, pays béni, comme tu te déroules florissant à mes yeux! Le ciel le plus pur s'arrondit au-dessus de toi, et la mer est le miroir de ta beauté!

GALVANO.

C'est lui! c'est lui! oui, c'est Conradin lui-même! Regarde ici, mon fils, Galotto, regarde, c'est lui, le jeune Souabe qu'on attend, et dans l'attente duquel je t'ai élevé. Regardez-le tous! oh! qui ne le reconnaît? Son front serein, le feu spirituel de ses yeux, les boucles d'or qui flottent autour de ses épaules: oui! c'est la race des Hohenstaufen. Il est l'unique descendant de cette dy-

nastie qu'aucune autre n'égale par la puissance de l'esprit, dont l'excellence n'a jamais cessé de fleurir, et où des pères pleins de gloire enfantent de glorieux fils. Faites-le venir, l'oppresseur de notre pays, ce sombre Anjou, placez-le à côté de celui-ci, et dites-moi où est le sang royal. (S'avançant vers Conradin.) Illustre jeune prince, sois mille fois le bienvenu! Les messagers que nous t'avons dernièrement envoyés ne nous ont rapporté qu'un vêtement de roi, pour assouvir notre désir ardent, jusqu'à ce que tu parusses toi-même. Ce vêtement, nous l'avons porté en triomphe, nous l'avons touché, nous l'avons baisé comme une chose sacrée. Et aujourd'hui, salut à ce jour où tu te montres toi-même. Laisse-moi maintenant saisir ta main, la baiser, la mouiller des larmes brûlantes de ma joie!

CONRADIN.

Qui es-tu? nomme-toi, vieillard vénérable que la joie semble rajeunir!

GALVANO.

Je fus un serviteur fidèle de tes ancêtres, Galvano Lancia, maréchal de Sicile. Oh! quels souvenirs, à ton aspect, reviennent assaillir mon esprit! Je me sens fondre d'attendrissement et de bonheur.

CONRADIN.

Galvano Lancia? ce héros renommé qui, pendant un demi-siècle, a servi ma famille dans la prospérité et les revers par ses conseils et ses actions, qui a combattu dans les batailles de Frédéric, de Conrad, de Manfred...

GALVANO.

Et qui aimera à verser son sang dans les tiennes

CONRADIN.

Quel autre bonheur pouvait m'échoir, plus conforme à mes vœux? Dès l'entrée de ma carrière, voici le vieillard riche d'expérience qui vient au-devant du jeune homme et lui tend sa main sûre! Guide-moi, tu sais les voies où nous marchons, nous les Staufen!

GALVANO.

Ce sont les voies du lion. — Cher prince! C'est peu de chose, ce que moi, vieillard, je pourrai faire pour toi; mais ceux qui sont ici assemblés, la fleur de la noblesse apulienne, n'attendent que ton signal pour te faire rentrer, à l'aide de leurs épées, dans ton droit royal.

TARFE.

Laisse-moi aussi, maître excellent, embrasser tes genoux, laisse-moi baiser la poussière de tes sandales! Toi, fils de la lumière! qu'Allah te bénisse! Tu es sorti de la mer, comme le jour doré, devant lequel s'enfuit l'horreur des ténèbres.

CONRADIN.

Relève-toi, et dis-moi qui tu es.

TARFE.

Ton plus humble serviteur, dont le nom n'est pas digne d'être prononcé devant toi. On m'a fait le chef des Sarrasins qui habitent la forteresse de Lucère. Ton grand aïeul, seigneur, Frédéric II, dont la gloire est écrite dans les étoiles, nous y a donné un asile assuré. Il aimait la sagesse de l'Orient, il parlait même la langue des Arabes, il ne dédaignait pas de porter notre cos-

tume, il nous fit construire des temples pour notre Dieu; il nous illumina tous, comme la lumière du soleil, comme Allah lui-même, le souverain de l'univers.

CONRADIN.

Je vous connais; Manfred se réfugia chez vous, lorsqu'il fut abandonné par les chrétiens; et vous l'avez porté sur vos mains avec allégresse.

TARFE.

Commande, seigneur; à travers quel combat, à quel assaut devons-nous te porter sur nos épaules? Mes archers que voilà brûlent depuis longtemps de tirer leurs flèches aux cœurs de tes ennemis.

FRANGIPANE.

La place, ô prince, où tu as daigné descendre sur la côte de la Pouille, je la tiens de Naples à titre de fief; je rends grâce au destin qui me procure l'honneur d'avoir un hôte si illustre. Mon nom est Jean Frangipane; je ne puis pas me flatter d'être connu de toi, mais il se peut que ma famille t'ait été nommée; nous sommes citoyens de Rome, et souvent, à l'aide de fortes tours que nous y avons construites, nous avons combattu pour la cause des Gibelins, soit contre le pouvoir du pape, soit contre l'arrogance de la noblesse Guelfe.

CONRADIN.

Pourrais-je ne pas me souvenir des Frangipane? Vraiment! je ne suis ni assez fort ni assez haut pour désavouer mes amis.

FRANGIPANE.

Puisse-t-il donc te plaire, illustre prince, de te reposer des fatigues du voyage dans ma demeure que voilà

derrière ce bosquet d'orangers! C'est pour te saluer et pour t'inviter que ma fille Julia est venue en hâte avec d'autres vierges de cette partie des côtes. — Approche, Julia, prends la parole toi-même.

JULIA.

Nous te saluons roi, illustre seigneur, et bientôt, nous l'espérons, dans la cathédrale, devant le peuple assemblé, tu recevras la consécration de roi. En attendant que la couronne d'or ceigne ta tête, permets que la main timide d'une jeune fille te couronne de fleurs comme roi de ce pays! Une couronne de fleurs est bien l'image de cette contrée riche en fleurs, où tu vas régner. (Elle le couronne.) Et ainsi, roi couronné, viens avec nous à la maison de mon père, où le chant, la musique, et la danse, sont prêts pour célébrer la fête de ton couronnement!

CONRADIN.

Cette guirlande, dont une main délicate m'a couronné, ne frémit autour de mes tempes que comme un rêve, comme un pressentiment de souveraineté future, qui veut encore être obtenue et conquise. Je n'ai pas le loisir d'assister à des fêtes, je ne puis m'arrêter dans la maison du plaisir; il me faut encore sans relâche poursuivre mon but. Dès que la victoire m'aura tressé sa guirlande, je reviendrai parmi vous goûter le charme de la danse et des chansons! Mes ancêtres ont toujours aimé et pratiqué la chanson dont on honore les nobles femmes, et l'empereur Henri a chanté : « A quoi me servirait la couronne, si je devais être privé de ma mie?» Moi-même, au sévère printemps de ma vie, je me suis es-

sayé aux accents de l'amour; lors donc que je reviendrai du champ de la victoire, qu'on me donne une lyre! ma première chanson sera, belle Julia, pour célébrer tes grâces. (Julia et les autres se retirent. Conradin et Frédéric de Bade restent seuls sur le devant de la scène.)

CONRADIN.

O Frédéric, toi, le compagnon de ma jeunesse, c'est dans ton sein que j'ai autrefois exhalé des plaintes amères sur mon destin; laisse-moi maintenant, plein de joie, épancher en toi mon cœur qui déborde, et aide-moi à porter mon bonheur! Où est le temps, Frédéric, où à Landshut, à la cour de mon oncle, je me traînais solitaire, déshérité, privé de mon père? Ma mère ne me regardait qu'avec des larmes; ceux que la faveur de mes ancêtres avait élevés passaient auprès de moi avec mépris. Les chanteurs qui voyagent de cour en cour chantaient la chute des Hohenstaufen, comme si c'était un conte des temps passés, et comme si je n'étais point parmi les vivants. Que ce temps est changé! comme le monde s'ouvre devant moi! comme il est plein de fleurs, de vie! Ici, la grâce de la jeunesse me sourit, et la gloire des exploits, et toutes les espérances, et tous les buts les plus éclatants; et cette tête qui se penchait sous le poids de la tristesse se relève sous la fraîche parure des fleurs.

FRÉDÉRIC.

C'est sur tes espérances, ô Conradin, que les miennes reposent; un même sort nous unit : ton spoliateur s'appelle Charles, le mien, Ottocar; ici, dans la Pouille, je vaincrai l'Autriche; comme je te prête

mon bras, tu me prêteras un jour le tien plus fort. Toutefois si l'aurore de ta bonne fortune, si la beauté du pays me charment moins que toi, si tu me vois souvent enseveli dans la tristesse, c'est que dans la patrie allemande, tu le sais, est restée ma jeune épouse, récemment unie à moi, et là où elle respire, là est pour moi le plus beau des pays.

CONRADIN.

De tout ce que l'avenir pourra m'apporter de plus magnifique, le meilleur sera de pouvoir un jour combler pleinement des témoignages de ma reconnaissance les amis qui m'auront soutenu dans l'infortune et assisté dans les combats.

TRUCHSESS, qui s'est approché pendant cet entretien.

Tu distribues des faveurs, tu brûles déjà du feu de la victoire, et moi, qui viens te dire adieu, je ne puis te celer les angoisses de mon cœur. Les ordres de ton oncle et de ta mère, toujours poursuivie par la crainte, m'envoient à Viterbe, pour tâcher d'apaiser la colère du Saint-Père, qui fulmine contre toi l'anathème. Mais comme en ce moment, à peine débarqué, je dois te laisser sous la sauvegarde des étrangers, mon esprit est en proie au découragement, et je ne puis m'en aller sans avoir fait entendre à ton cœur ivre de joie une parole d'avertissement.

CONRADIN.

Parle, cher Waldburg ! ta parole a toujours trouvé ouverte l'oreille de Conradin.

TRUCHSESS.

Fils de mes princes ! ce pays italien, qui t'aveugle par

son faux éclat, qu'est-il? un tombeau dissimulé! Couche-toi parmi ces fleurs, et la vipère venimeuse viendra te piquer au talon. Endors-toi dans la nuit tiède, au son voluptueux des luths, le scorpion et la perfide tarentule sortiront des murailles. Les rayons ardents du soleil couvent des maladies contagieuses et frappent le corps de lèpre et d'ulcères. Le sol même où tu veux poser le pied est trompeur, au-dessous fermente l'enfer, l'abîme se déchire et vomit des flammes; la terre tremble, et sur ta tête craque la voûte et s'écroule la tour. L'assassin t'épie à chaque coin; le regard brûlant des femmes dévore la moelle des héros; la coupe de l'amitié est empoisonnée, et l'hostie même est un poison.

CONRADIN.

Tu fais là une sombre peinture.

TRUCHSESS.

Soif funeste du pouvoir, des richesses et de la vaine gloire! Maudite avidité, qui nous pousse chez les étrangers, tandis que la patrie est ignominieusement délaissée! Combien de fois déjà l'armée des Allemands, hommes choisis, jeunes gens de toute beauté, orgueil du pays, joie de leurs parents, est descendue des Alpes pour se flétrir, comme l'herbe en été, dans les plaines de l'Italie! Où sont-ils tes ancêtres, mes princes? Ils ont dédaigné la patrie allemande pour venir sucer le venin de ces jardins d'Apulie. — Henri but le poison dans une eau limpide; Frédéric, s'il ne l'a pas bu dans la coupe, il l'a bu dans la trahison de son plus cher ami; ton père y a pris du poison pour médecine; ce qui le devait guérir l'a étouffé, et il a maudit l'heure

de sa naissance. Si toi, toi aussi... Non! non! je n'ose achever cette réflexion épouvantable.

CONRADIN.

Pourquoi me tracer ces images d'horreur?

TRUCHSESS.

Lorsque Henri, s'étant marié, à Milan, avec Constance, se trouvait à table en compagnie des grands d'Italie, des envoyés entrèrent dans la salle, arrivant du pays de Souabe. Ils lui donnèrent pour présent de noces un berceau d'argent, ouvrage à jour et richement décoré, une œuvre d'art des orfèvres de Gemund. Ce berceau devait lui rappeler que de lui-même et de sa maison l'Allemagne était le berceau. Pareillement je voudrais t'exhorter, Conradin, à ne te laisser pas séduire par les charmes de ce pays étranger, jusqu'à oublier ton berceau même. Oh! pense à cette colline qui, haute et effilée, s'élève, la plus belle de toutes les collines de la Souabe, et qui, sur son sommet royalement hardi, porte le vieux château patrimonial des Hohenstaufen! Rappelle-toi tout autour, éclairé par la douce lueur du soleil, un pays verdoyant, fertile, des vallées sinueuses, scintillantes de rivières, des pacages remplis de troupeaux, des collines boisées favorables à la chasse, et du fond du monastère voisin les sons de la cloche du soir; puis, au loin dans les bourgs et dans les villes, race bénie, ces hommes fidèles et honnêtes, et ces femmes modestes et pudiques, vraiment, comme l'a chanté Walter[1], semblable aux anges.

[1] Walter de Vogelweide, le plus brillant, le plus chevaleresque des Minnesingers du treizième siècle. Uhland lui a consacré une savante étude.

FRÉDÉRIC.

Semblable aux anges! oh! pourquoi réveilles-tu ce désir ardent qu'à peine je viens d'apaiser?

TRUCHSESS.

Que ne puis-je l'éveiller en lui! O Conradin, pourquoi as-tu abandonné les espérances qui germaient pour toi en Allemagne? Les rois rivaux qui se disputaient l'empire sont tous les deux étrangers aux Allemands; l'un était emprisonné en Angleterre, l'autre est au delà des Pyrénées: trois fois déjà le conseil des princes a parlé de toi. — Hohenstaufen vit encore pour nous. — Ta jeunesse seule semblait être encore trop faible pour saisir le gouvernail en un temps orageux. Mais tu n'attends pas, mais tu pars, séduit par les attraits d'un pays éloigné. La route où tu es entré est périlleuse; bien lourde, oh! bien lourde, pèse sur moi cette heure de l'adieu.

CONRADIN.

Tu m'as nommé, cher ami, ce château de famille, cette aire d'où les aigles se sont élancés: il ne m'appartient plus; le peu qui m'est échu de notre bien patrimonial a été vendu ou engagé pour équiper l'expédition de Pouille. Toutefois, si rien autre ne m'est resté de mon héritage, il me reste une chose encore: l'esprit héréditaire, qui s'élève, qui s'efforce, qui n'abandonne rien! Je garde les projets de mes ancêtres; la tâche des Hohenstaufen n'est point petite, il faut que j'y travaille de bonne heure, comme ceux qui m'ont précédé. Notre but n'est pas en un seul pays. Nos efforts peuvent se produire dans chaque lieu de la terre. Comme la Pouille m'a appelé la première, c'est dans la Pouille que j'ouvre

ma carrière, mais où elle finira, cela est caché dans le sein de l'avenir. Tu sais ce que nous dit la chanson : Roi et aigle qui planent bas, ne valent rien ! Ainsi, adieu ! Remplis ta mission ! Mais vous, faites flotter en avant les bannières[1] !

[1] Conradin, dernier représentant de la famille impériale de Souabe, expia sous la hache du bourreau, à Naples, en 1268, ainsi que son ami Frédéric d'Autriche, dernier rejeton de la maison de Bamberg, l'audace avec laquelle il revendiqua contre Charles d'Anjou la couronne de ses pères.

BALLADES ET ROMANCES

RÉSIGNATION

— Entsagung —

Qui s'en va par le jardin, dans la pâle lueur du soleil couchant? A-t-il quelque douce chose à attendre? La nuit lui sera-t-elle bienheureuse? Ah! c'est le guitariste; il s'affaisse au pied de la tour, d'où une lumière descend enfin, et il commence sur sa guitare :

« Écoute, ô vierge, de là-haut, un chant qui t'est consacré! et que doucement un rêve t'environne, du temps rosé de l'enfance. Venu avec le son de la cloche du soir, je m'en irai avant le jour, et ne verrai point dans l'éclat du soleil le château où je suis né.

« Je suis resté loin de la salle resplendissante où tu trônais, où, dans un riche festin, des seigneurs t'entouraient joyeusement. Ne connaissant que le plaisir, ils m'auraient demandé un chant de gaieté, non pas l'accent plaintif de l'amour; ils n'auraient pas respecté le droit de l'enfance.

« Fuis, crépuscule plein de troubles! Brillez de nouveau, arbres sombres, pour que je me repaisse de délices dans le royaume magique de mon enfance. Je vais m'en-

foncer dans le trèfle, jusqu'à ce que l'enfant au pas léger, la belle fée, vienne ici répandre des fleurs sur moi.

« Oui, le temps s'est envolé, mais le souvenir ne meurt jamais : il reste comme un arc-en-ciel au-dessus des nuages sombres. Mon doux chagrin demeure à l'écart, pour conserver le souvenir ; dis-moi seulement que ton cœur ressent encore la joie de l'enfance? »

Il se tut, le fils des chansons, assis au pied de la colline; quelque chose tombe de la fenêtre et luit dans l'herbe sombre. « — Accepte l'anneau, et pense à moi, pense à la joie de notre enfance! Accepte-le! un diamant y brille avec une larme. »

LA RELIGIEUSE

— Die Nonne —

Dans le jardin silencieux du couvent marchait une pâle vierge; la lune l'éclairait tristement; à ses cils tremblait le pleur d'un tendre amour.

« Oh ! c'est mieux pour moi qu'il soit mort, mon amant fidèle! Je puis l'aimer encore : il sera devenu un ange, et il est permis d'aimer les anges. »

Elle vint d'un pas timide devant l'image de Marie, et Marie, environnée d'éclat, abaissa sur la pure enfant un regard de mère.

Elle tomba à ses pieds, contemplant le ciel, calme comme lui, jusqu'au moment où ses paupières furent fermées par la mort; et son voile détaché flotta.

LA COURONNE

— Der Kranz —

Une jeune fille, dans la prairie lumineuse, cueillait des fleurs de toutes sortes, et une femme merveilleusement belle sortit du vert bocage.

Elle vint gracieusement vers la jeune fille, et lui mit une petite couronne dans les cheveux : « Elle ne fleurit pas encore, mais elle fleurira. Oh! porte-la toujours! »

Et lorsque la jeune fille devenue grande se promenait à la clarté de la lune et versait des larmes douces et tendres, alors la couronne poussa des boutons.

Et quand son jeune fiancé la pressa tendrement dans ses bras, alors de joyeuses fleurettes enlacèrent en brisant leur enveloppe.

Elle berça bientôt un doux enfant sur son sein maternel; alors sur le feuillage tressé se montrèrent de nombreux fruits d'or.

Et lorsque son amour descendit, hélas! dans la nuit et la poudre du tombeau, alors autour de sa chevelure éparse flotta un blême feuillage d'automne.

Bientôt elle reposa morte aussi, mais elle portait sa chère couronne : alors éclata un miracle, car on y vit autant de fleurs que de fruits.

LE BERGER

— Der Schäfer —

Le beau berger passait tout près du château du roi; sa fille l'aperçut des créneaux, et son désir fut grand.

Elle lui envoie ces douces paroles : « Oh ! je voudrais descendre vers toi ! Comme les brebis sont blanches ! comme les fleurettes sont vermeilles ! »

Le jeune berger lui répondit : « Oh ! que ne peux-tu descendre vers moi ! Comme tes joues sont vermeilles ! comme tes bras sont blancs ! »

Et comme désormais, dans un doux émoi, il passait chaque matin, il regardait jusqu'à ce qu'en haut parût son charmant amour.

Alors il disait gracieusement : « Salut à toi, fille du roi ! » Et il oyait d'elle la douce parole : « Je te remercie, mon berger ! »

L'hiver fuit, le printemps renait, les fleurettes richement s'épanouissent de toutes parts. Le berger passa encore devant le château, mais Elle n'y parut plus.

Il disait plaintivement : « Salut à toi, fille du roi ! » La voix d'un Esprit répondait : « Mon berger, adieu à toi ! »

LE CAVEAU DES ANCÊTRES

— Die Vätergruft —

Un jour, traversant la lande et montant vers l'antique chapelle, un vieillard aux armes luisantes pénétra dans le chœur sombre.

Les cercueils de ses ancêtres étaient rangés le long du portique, et des profondeurs un chant miraculeux l'accueillit.

« J'ai bien compris votre salut, Esprits des héros! vous voulez que je complète vos rangs. Grâce à Dieu! j'en suis digne. »

Il y avait dans une place fraîche un cercueil encore vide; il le prit pour son lit de repos, pour chevet il mit son bouclier.

Il joignit ses mains sur son épée et s'endormit profondément. Les voix des Esprits se turent, et il se fit un silence absolu.

LES HÉROS MOURANTS

— Die sterbenden Helden —

Les glaives des Danois poussent l'armée suédoise vers la mer sauvage; les chars résonnent au loin, l'acier scintille à la lueur de la lune. Là sont gisants, sur le champ des morts, le beau Sven, et Ulf, le héros à tête grise.

SVEN.

O mon père! faut-il que la Norne[1] m'enlève dans la force de la jeunesse! Ma mère n'arrangera plus désormais la parure de mes boucles; en vain ma dame, chantant du haut de la tour, s'efforcera de me voir de loin.

ULF[2].

Elles se lamenteront; dans l'horreur des nuits elles nous verront en rêve. Mais courage! bientôt la douleur amère brisera leurs cœurs fidèles; alors l'amante aux cheveux d'or te tendra la coupe en souriant, au banquet d'Odin.

SVEN.

J'ai commencé une chanson de fête qu'accompagne la harpe, sur les rois et les héros de l'antiquité, dans leurs amours et leurs combats. Maintenant la harpe pend abandonnée, et le vent seul en fait résonner lugubrement les cordes.

ULF.

La salle du Père tout-puissant resplendit haute et lumineuse aux rayons du soleil, les étoiles cheminent dessous, et les orages passent tout en bas : là, nous nous reposerons à la fête des ancêtres; alors tu chanteras et achèveras ta chanson.

[1] Les Nornes, au nombre de trois, dans la mythologie du Nord, étaient les déesses du temps et du destin.

[2] Sven et Ulf sont des noms qu'on retrouve fréquemment chez les peuples scandinaves. Sven, swein ou swayn, veut dire jeune homme; — Ulf, wulf ou hulf, veut dire secours, secourable.

SVEN.

O mon père! faut-il que la Norne m'enlève dans la force de la jeunesse! Aucune image de hauts exploits ne brille encore sur mon bouclier. Douze juges redoutables siègent sur leur trône, ils ne m'admettront pas à la fête des héros.

ULF.

Un bel exploit en vaut bien un grand nombre, ils y font attention; — c'est la mort des héros que tu endures pour la défense de ta patrie. Regarde ici! les ennemis fuient; regarde en haut! le ciel brille, et là tend notre course.

LE ROI AVEUGLE

— Der blinde König —

Pourquoi cette troupe de combattants du Nord se tient-elle sur le bord escarpé de la mer? Que veut là le Roi aveugle à la chevelure grise? Appuyé sur son bâton, en proie au désespoir, il pousse une telle clameur que là-bas, au delà du détroit, l'île en a retenti.

« Brigand, rends-moi ma fille; qu'elle sorte de ton antre de rochers! Les accords de sa harpe, son chant si doux étaient le bonheur de ma vieillesse! Tu l'as ravie au milieu des danses sur le rivage verdoyant; c'est pour toi une honte éternelle, et ma tête blanchie en est courbée. »

Il sort alors de sa caverne, le brigand athlétique et sauvage; il brandit son épée de géant et en frappe son

bouclier : « N'as-tu pas des gardes en grand nombre? Pourquoi donc m'ont-ils laissé faire? Tu es servi par tant de guerriers, et aucun ne vient combattre pour elle? »

Tous les guerriers sont muets encore, aucun ne sort des rangs; le Roi aveugle se retourne : « Suis-je donc tout seul ici? » Alors son jeune fils bouillant d'ardeur saisit la main de son père : « Permets-moi de le combattre! Je sens une grande puissance dans mon bras? »

« O mon fils! cet ennemi est fort comme un géant, aucun ne lui a encore résisté; et cependant, tu as la moelle noble, je le sens à l'étreinte de ta main. Prends le vieux glaive que voici! il est célébré par les Scaldes, et si tu succombes, les flots m'engloutiront, moi, pauvre vieillard! »

Écoutez, c'est l'écume, le frémissement d'un vaisseau traversant la mer. Le Roi aveugle est debout, il écoute, tous l'entourent en silence, jusqu'à ce que s'élèvent de l'autre côté un cliquetis de boucliers et d'épées, des cris de combat et de fureur, puis un retentissement sourd.

Alors le vieillard, dans une joie pleine d'anxiété, s'écrie : « Dites-moi ce que vous voyez! Mon épée, je la reconnais à sa bonne résonnance, elle a rendu un son bien tranchant. » — « Le brigand est tombé, il a sa récompense sanglante; sois béni, héros, fleur des héros, toi, vaillant fils du Roi! »

De nouveau règne le silence; le Roi est debout et il écoute : « Qu'est-ce que j'entends venir sur la mer? C'est le frémissement des rames. » — « Ils vont arriver, ton fils avec l'épée et le bouclier, et ta chère fille Gunilde, aux cheveux brillants comme l'or. »

« Qu'ils soient les bienvenus! s'écrie le vieillard

aveugle du haut du rocher, désormais ma vieillesse sera heureuse et mon tombeau honoré. Tu la mettras à mon côté, mon fils, cette épée de bonne résonnance. Gunilde, ma fille délivrée, tu me chanteras la chanson funèbre. »

LE CHANTEUR

— Der Sänger —

Le jeune chanteur confie sans cesse son âme aux échos; la sylphide prend plaisir à ces jeux folâtres. Ses chants brillent comme des fleurs autour de lui; ils l'accompagnent comme des frères à travers les forêts silencieuses.

Il prend part aux fêtes populaires; il chante dans les palais des rois, il est admiré de tous les convives, son chant anime le festin; les plus belles femmes le couronnent de fleurs éclatantes; il baisse alors ses yeux remplis de larmes, et ses joues sont en feu.

LA JOIE DE MARGUERITE

— Gretchens Freude —

« Que signifie ce bruit de trompettes? Qu'est-ce que ces cris annoncent? Je vais m'approcher de la fenêtre, car je pressens ce que cela peut être.

« Le voilà vraiment qui revient déjà de la fête du tour-

noi, le fils chevaleresque du roi, mon amant, mon fidèle amant.

« Comme son cheval se cabre et s'emporte ! Comme le cavalier s'y tient sans peur ! Vraiment, à le voir ainsi, on ne d'rait jamais qu'il sait jouer si doucement.

« Comme son heaume est éclatant d'or, c'est le prix des jeux de chevalerie ! Ah ! là-dessous brûlent les plus aimables des yeux, ses yeux bleus et brillants.

« Si une cuirasse d'airain enveloppe son corps, si le manteau de chevalier s'y agite avec fracas, au-dessous bat un cœur tendre qui rend amour pour amour.

« Sa main droite envoie un salut, les plumes de son heaume s'inclinent ; voilà que les dames lui font de belles révérences et que l'allégresse du peuple le remercie.

« Pourquoi cette allégresse et ces révérences ? Ce beau salut est pour moi. Grand merci, mon bien-aimé ! oh ! je suis si joyeuse ! Reçois, reçois le mien en échange.

« A présent il entre dans le château de son père, il se met à genoux devant lui, il déboucle son heaume d'or et il le présente au roi.

« Puis, le soir, vers la porte de son amante il dirige ses pas doux et légers, et il m'apporte de frais baisers et un amour toujours nouveau. »

LE CHATEAU AU BORD DE LA MER

— Das Schloß am Meere —

As-tu vu le château, le haut château près de la mer? Des nuages roses et dorés flottent au-dessus.

Il semble vouloir s'incliner sur les flots clairs comme un miroir; il semble s'élever et monter dans la pourpre des nuages du soir.

« Oui, je l'ai vu ce haut château près de la mer, mais avec la lune au-dessus, et des brouillards tout autour. »

Le vent et les flots de la mer y apportaient-ils leur doux murmure? As-tu entendu résonner sous ses portiques les instruments et les chants de fête?

« Les vents et les flots étaient dans un calme profond, et j'ai entendu sortir des portiques des lamentations qui m'ont fait verser des larmes. »

As-tu vu s'avancer le roi et son épouse? As-tu vu les rayons d'or de leurs couronnes, as-tu ouï le frôlement de leurs manteaux rouges?

N'est-ce pas qu'avec allégresse ils conduisaient une jeune et belle vierge, éblouissante comme un soleil, radieuse sous ses boucles d'or?

« J'ai vu en effet le roi et la reine, mais sans l'éclat de leurs couronnes, ils étaient en habits de deuil; la vierge, je ne l'ai point vue. »

LE FIDÈLE WALTHER

— Vom treuen Walther —

Le fidèle Walther passait à cheval près de la chapelle de Notre-Dame. Là était agenouillée sur le seuil une jeune fille dans un repentir profond. « Arrête-toi, arrête, mon cher Walther! Ne connais-tu plus le son de cette voix, que tu aimais tant à entendre? »

« — Qui vois-je ici? la fille perfide. Las! autrefois elle était mienne! Où as-tu laissé ton habit de soie, où ton or et tes bijoux? » — « Oh! pourquoi ai-je manqué à la fidélité! Mon paradis est perdu, je ne puis le retrouver qu'en toi. »

Il attira sur son cheval cette belle enfant, il en eut une tendre pitié; elle enlaça son corps étroitement de ses bras blancs et doux. « Hélas! cher Walther, mon cœur plein d'amour bat contre un fer froid et insensible, il ne bat point contre ton cœur. »

Ils arrivèrent au château de Walther; il était désert et silencieux; elle défit le heaume du chevalier : la fleur de sa beauté était flétrie. « Tes joues pâles, tes yeux ternis te servent de parure, amant fidèle! Tu ne m'as jamais semblé si charmant. »

La tendre enfant détache l'armure du maître qu'elle a affligé. « Que vois-je? hélas! un habit de deuil! Qui est mort de ceux que tu aimais? » — « Je porte le deuil de mon amante, que je ne retrouverai ni sur la terre ni au delà du tombeau. »

Elle tombe alors à ses pieds, en étendant ses bras

vers lui : « Me voici, la pauvre pénitente, j'implore ta miséricorde. Redonne-moi une nouvelle joie ! Laisse-moi près de ton cœur fidèle me guérir de toutes mes peines ! »

« —Lève-toi, lève-toi, pauvre enfant ! Je ne puis point te relever ; mes bras sont fermés, mon sein est privé de vie. Sois triste à jamais comme je le suis ! L'amour est passé, l'amour est mort, et il ne revient jamais. »

LE PÈLERIN

— Der Pilger —

Un pèlerin plein d'une ferveur sublime s'achemine vers la Ville bénie de Dieu, vers la ville du chant divin, que l'Esprit-Saint lui a promise.

« Toi, limpide rivière, dans ton miroir tu vas bientôt embrasser la Ville sainte ! Vous, collines de rochers qu'éclairent le soleil, vous la voyez déjà de loin !

« J'entends comme un son lointain de cloches, la pourpre du soir brûle à travers la forêt. Oh ! que n'ai-je des ailes pour planer sur les vallées et les rochers ! »

Cédant à l'ivresse de sa joie, à la fatigue de ses chères souffrances, il s'est couché parmi les fleurs, et il pense à sa Ville sainte.

« La distance est encore trop grande pour l'ardeur brûlante de mon désir ; venez à moi, doux rêves, et montrez-moi la vallée désirée ! »

Alors le ciel s'entr'ouvre et un ange lumineux regarde en bas : « Comment te refuserais-je la force, t'ayant donné l'aspiration sublime !

« Le désir ardent et les images du rêve conviennent aux âmes amollies, mais un effort vigoureux est plus noble, il réalise le rêve brillant. »

L'ange s'évanouit dans les senteurs du matin. Le pèlerin se relève plein de force, il franchit avec courage montagnes et vallées, et déjà il se trouve à la porte d'or.

Et voilà que, comme une mère étendant ses bras, la Ville sainte lui ouvre les battants de ses portes, et son chant divin salue son fils après son pénible pèlerinage.

LE DÉPART

— Abschied —

Qui monte la rue avec ce tapage et ces chants? Jeunes filles, ouvrez les fenêtres! Le jeune homme part pour l'étranger et on lui donne la conduite.

Vainement, ses compagnons, en signe d'allégresse agitent leurs chapeaux et marchent couverts de rubans et de nobles fleurs, cet usage n'amuse point le jeune homme, il est silencieux et pâle au milieu d'eux.

En vain les pots résonnent et le vin petille : « Vide ton verre et bois encore, mon cher frère! » — « Qu'avec le vin du départ s'enfuie, reprend-il, l'adieu qui brûle là dans mon cœur! »

Et dehors, à la dernière des maisons, une jeune fille regarde par la fenêtre, et elle voudrait cacher ses larmes derrière les violettes jaunes et les rosiers.

Et dehors, à la dernière des maisons, le jeune homme

lève les yeux et les baisse avec douleur, puis il met sa main sur son cœur.

« Cher frère, tu n'as pas de bouquet encore; vois toutes ces fleurs là-haut qui s'agitent et te font signe. Allons, toi, la plus belle de toutes, laisse tomber un bouquet! »

« — Mes frères! à quoi me servirait un bouquet? Je n'ai pas comme vous d'amante chérie; il se fanerait au soleil, et le vent en emporterait les feuilles. »

Et de plus en plus s'éloignent les chants et la musique. . Et la jeune fille écoute bien longtemps encore : « Hélas! il part, le jeune homme que j'ai aimé en silence.

« Je reste, hélas! avec mon amour, avec mes roses et mes violettes; et lui, auquel j'aimerais à tout donner, il est bien loin maintenant. »

LA MORT DU JEUNE GARÇON

— Des Knaben Tod —

« Ne descends pas dans la sombre forêt! Il y va de ta vie, jeune garçon! » — « Dieu est au ciel, il est ma lumière, il ne m'abandonnera pas dans la sombre forêt. »

Il y descend, le jeune garçon; à ses pieds mugit le torrent, sur sa tête siffle le noir feuillage, et le soleil se couche bientôt dans les nuages.

Il arrive près de la sinistre caverne des brigands. Une charmante jeune fille regarde dehors : « Hélas! tu es un bien jeune garçon, pourquoi descends-tu dans la vallée de la mort? »

Soudain une troupe d'assassins s'élance, la jeune fille se couvre le visage; ils le renversent, le tuent, le dépouillent et le laissent baigné dans son sang.

« Hélas! quelles ténèbres! ni soleil, ni étoile! Qui implorer! Êtes-vous si loin, mon Dieu? Oh! toi, vierge, à la face du ciel, reçois mon âme entre tes mains! »

LE RÊVE

— Der Traum —

Dans un beau jardin se promenaient deux amants, se tenant par la main, tous deux d'apparence pâle et maladive; ils s'assirent parmi les fleurs.

Ils se baisaient sur les joues, ils se baisaient sur la bouche, ils se tenaient étroitement embrassés, et ils devenaient vermeils et sains.

Deux clochettes tintèrent, le rêve s'évanouit soudain! Elle gisait dans la cellule d'un couvent, lui, dans le fond d'une tour.

LES TROIS DEMOISELLES

— Drei Fräulein —

1

Trois demoiselles regardaient du château en bas dans la vallée profonde. Leur père survint à cheval, il portait un habit d'acier « Seigneur père, sois le bien-

venu ! Qu'apportes-tu à tes enfants? nous avons toutes été bien sages. »

« — Mon enfant à la robe jaune, aujourd'hui j'ai pensé à toi. La parure te fait plaisir, tu aimes surtout l'éclat : la chaîne d'or que voici, je l'ai enlevée à un fier chevalier, et pour cela je lui ai donné la mort. »

La demoiselle aussitôt mit la chaîne autour de son cou. Elle descendit vers la place, où elle trouva le mort. « Tu es gisant sur le chemin comme un voleur, pourtant tu es un noble chevalier, et tu es mon amant chéri. »

Elle le porta dans ses bras à la maison de Dieu ; elle le plaça avec une tendre compassion dans le tombeau de ses pères. La chaîne qui brillait à son cou, elle la serra fortement, et elle tomba près de son bien-aimé.

2

Deux demoiselles regardaient du château en bas dans la vallée profonde. Leur père survint à cheval, il portait un habit d'acier. « Seigneur père, sois le bienvenu ! Qu'apportes-tu à tes enfants? nous avons été sages toutes deux. »

« — Mon enfant à la robe verte, aujourd'hui j'ai pensé à toi. La chasse te fait plaisir, le jour et même la nuit : cette lance au ruban d'or que voici, je l'ai enlevée au chasseur sauvage, et pour cela je lui ai donné la mort. »

Elle prit dans ses mains la lance que son père lui tendait, et, s'acheminant vers la forêt, pour cri de chasse elle appela le mort. Là, à l'ombre d'un tilleul, près de ses chiens fidèles, elle trouva son bien-aimé dormant d'un profond sommeil.

« Je viens vers ce tilleul, comme je l'ai promis à mon bien-aimé. » Et soudainement elle plongea la lance dans son sein. Ils reposèrent ensemble au frais, les oiseaux des bois chantèrent sur les branches, des feuilles vertes tombèrent sur eux.

3

Une demoiselle regardait du château en bas dans la vallée profonde. Son père survint à cheval, il portait un habit d'acier. « Seigneur père, sois le bienvenu ! Qu'apportes-tu à ton enfant? J'ai été bien tranquille et bien sage. »

« — Mon enfant à la robe blanche, j'ai bien pensé à toi. Les fleurs te font plaisir plus que l'éclat de l'or : la fleur que voici, brillante comme l'argent, je l'ai enlevée au jardinier téméraire, et pour cela je lui ai donné la mort. »

« — Quelle fut donc sa témérité? Pourquoi l'as-tu tué? Il cultivait et soignait ses fleurs, maintenant elles périront. » — « Il m'a refusé avec insolence la plus belle fleur de son jardin pour la réserver à sa bien-aimée. »

La jeune fille, avec la fleur placée dans son tendre sein, entra dans le jardin qui faisait toutes ses délices. Là s'élevait un tertre frais, entouré de blancs lis ; elle s'assit dessus.

« Oh ! puissé-je faire bientôt comme ont fait mes chères sœurs ! Mais la fleur ne cause pas de blessure, elle est si tendre et si douce. » Pâle et toute défaite, elle regarda sa fleur jusqu'à ce qu'elle se flétrit, jusqu'à ce qu'elle-même succomba.

LE CHEVALIER NOIR

— Der schwarze Ritter —

C'était la Pentecôte, la fête joyeuse que célèbrent la lande et la forêt. Le roi se leva de son siége et dit : « Faisons aussi sortir pour tous un riche printemps des salles de notre vieux château royal ! »

Les tambours et les trompettes résonnaient, et des bannières rouges se déployaient pour la fête. Le roi regardait du balcon ; dans les exercices à la lance, tous les chevaliers tombèrent sous les coups du vigoureux fils du roi.

Mais à la barrière de la lice se présente sur la fin un chevalier noir. « Seigneur, quel est votre nom et votre blason ? » — « Si je le disais, vous pourriez craindre et trembler ; je suis prince de puissants États. »

Lorsqu'il entra en lice, la voûte du ciel s'obscurcit et le château commença à tressaillir. Au premier coup de lance, le jeune homme tomba de cheval, et ne put qu'à peine se relever.

Flûtes et violons appellent à la danse, les flambeaux brillent dans les salles ; un grand fantôme s'avance : il vient avec politesse inviter la fille du roi, et il ouvre le bal avec elle.

Il danse dans un noir habit de fer, et sa danse fait frissonner d'effroi ; il s'enlace, glacé, autour de sa taille, et du sein de la jeune fille, de ses cheveux tombent à terre les belles fleurs flétries.

Ensuite, à la table richement servie se mirent dames

et chevaliers. Entre son fils et sa fille le vieux roi était assis avec le trouble dans l'âme, et il les regardait, silencieux et pensif.

Les deux enfants avaient l'air pâle; le convive leur présente la coupe: « — Que ce vin doré vous tienne en santé! » Les deux enfants burent et remercièrent courtoisement. « — Ce breuvage était glacé », dirent-ils.

Soudain sur la poitrine de leur père ils se renversent; leurs joues se décolorent entièrement, et de quelque côté que le père atterré regarde, il voit un de ses enfants s'éteindre.

« — Malheur à moi! Tu m'as ravi ces deux enfants aimables dans la grâce de la jeunesse: prends-moi aussi, je n'ai plus de joies! » Alors le furieux dit d'une voix caverneuse et sinistre: « —Vieillard, c'est au printemps que je cueille des roses! »

LE JARDIN DES ROSES

— Der Rosengarten —

Du beau jardin des roses je vais vous chanter le conte. Le matin s'y promenèrent des dames, le soir y combattirent des héros.

« Mon maître est le roi de ce pays; moi, je règne au jardin des roses; lui, a choisi la couronne d'or, moi, j'ai la couronne de fleurs.

« Écoutez donc, mes jeunes héros, vous, mes trois chers gardes! Laissez entrer toutes les tendres vierges, mais point de chevalier!

« Ils pourraient gâter mes roses, ce dont j'aurais

beaucoup de peine. » Ainsi parla la belle reine, lorsqu'elle partit le matin.

Les trois gardes alors se promenaient fidèlement devant la porte. — Les roses embaumaient l'air, et leur beauté resplendissait au dehors.

Trois tendres jeunes demoiselles se présentèrent avec politesse : « Vous, gardes, chers trois gardes, laissez-nous entrer dans le jardin! »

Après avoir cueilli des roses, toutes les demoiselles dirent : « D'où vient que ma main saigne? Une rose m'a-t-elle piquée? »

Les trois gardes cependant se promenaient fidèlement devant la porte. — Les roses embaumaient l'air, et leur beauté resplendissait au dehors.

Et trois chevaliers impudents se présentèrent à cheval : « Vous, gardes, insolents trois gardes, ouvrez la porte toute grande! »

« — Cette porte reste close, les glaives restent dehors; ces roses sont chères, chaque rose fait une blessure! »

Les chevaliers et les gardes combattirent, les chevaliers eurent la victoire, ils foulèrent aux pieds toutes les roses, et les gardes moururent avec les rosiers.

Et lorsque vint le soir, la reine arriva : « Si mes roses ont été dévastées, dit-elle, et les fidèles jeunes hommes tués,

« Je vais les ensevelir sous des feuilles de roses, et là où était le jardin des roses, sera désormais le jardin des lis.

« Qui est-ce qui me gardera fidèlement mes lis?— Le jour, le cher soleil; la nuit, la lune et les étoiles. »

LES MUSES DU TEMPS PASSÉ

1807

— Die Lieder der Vorzeit —

J'aimais, en mon jeune âge, à visiter les salles des vieux châteaux abandonnés, à parcourir les vieilles cités, à contempler les hautes cathédrales. Alors, guide silencieux, l'Esprit du monde passé se tenait près de moi, et il me fit pressentir de bonne heure ce que j'ai depuis rencontré dans les livres.

C'est que les vierges à jamais admirées, les Muses saintes, y ont autrefois demeuré, et qu'en la compagnie des nobles dames elles ont présidé à la fête du Chant. Puis vint la génération farouche des guerriers, qui porta l'incendie dans la maison joyeuse. Les sœurs, dans l'horreur des nuits, s'enfuirent en tremblant de tous côtés.

Plus d'une, durement emprisonnée, languit au fond d'un cachot obscur! Les accents de sa tendre bouche ne parvinrent à aucune oreille sensible. Hélas! celle-ci, malade et fatiguée, a erré sur les chemins déserts, et elle a succombé sous le poids du chagrin, mais chantant encore une fois avant de mourir.

C'est dans la chambre de quelque pauvre fille qu'une autre a trouvé asile; elle se mêle aux plaintes de l'amie, lorsque la lune parcourt en silence le ciel. Mainte autre martyre aussi se hasarde dans la foule grossière des marchés, et, pour gagner le cœur des hommes, elle chante doucement sur la harpe.

Courage! déjà tombent vos chaînes, et des messagers

vont à l'Orient et à l'Occident pour vous convier à la fête nouvelle, dans une cité sur les bords du Neckar. Vous, les joyeuses, venez célébrer la danse, et laissez flotter vos robes roses! Vous, les austères, marchez sous le voile des nonnes, tenant le lis blanc à la main!

LES TROIS CHANTS

— Die drei Lieder —

Le roi Sifrid était assis dans sa haute salle : « Qui de vous, harpistes, saura me chanter la plus belle chanson? » Et un jeune homme agile sortit de la foule, tenant sa harpe à la main et ayant l'épée au côté.

« Je sais trois chansons : la première est celle que tu as peut-être oubliée depuis longtemps : Mon frère, tu l'as traîtreusement assassiné! En refrain : Tu l'as traîtreusement assassiné!

« L'autre chanson est celle que j'ai faite dans une nuit sombre et orageuse : Il te faut combattre avec moi à la vie, à la mort! En refrain : Combattre à la vie, à la mort! »

Alors il déposa sa harpe sur la table, et tous deux tirèrent aussitôt leurs épées; ils s'escrimèrent longtemps avec un bruit sauvage, jusqu'à ce que le roi tomba dans la haute salle.

« Maintenant je chante la troisième, la plus belle chanson, et je ne me lasserai jamais de la chanter : Le roi Sifrid gît dans son sang rouge! En refrain : Gît dans son sang rouge! »

LA FILLE DE L'ORFÉVRE

— Des Goldschmieds Töchterlein —

Un orfévre se tenait dans sa boutique au milieu des perles et des diamants : « Le meilleur bijou pourtant que j'ai trouvé, c'est toi, mon Hélène, ma chère petite fille! »

Un brillant chevalier entra : « Bonjour, la jolie fille! Bonjour, mon cher orfévre! Fais-moi une petite couronne délicate pour mon aimable fiancée! »

Et lorsque la couronne fut faite et brilla d'un riche éclat, Hélène, tout en tristesse, quand elle fut bien seule, mit la couronne à son bras.

« Ah! qu'elle est heureuse la fiancée qui doit porter cette couronne! Ah! si ce beau chevalier me donnait seulement une couronne de roses, que je serais ravie! »

Peu de temps après le chevalier entra; il examina bien la couronne : « Oh! fais-moi, mon cher orfévre, un anneau avec un diamant pour ma charmante fiancée! »

Et lorsque l'anneau fut fait avec un diamant précieux, Hélène, tout en tristesse, quand elle fut bien seule, le mit à moitié à son doigt.

« Ah! qu'elle est heureuse la fiancée qui doit porter cet anneau! Ah! si ce beau chevalier me donnait seulement une boucle de sa chevelure, que je serais ravie! »

Peu de temps après le chevalier entra, il examina attentivement l'anneau : « Tu as très-finement travaillé, mon cher orfévre, les présents que je destine à ma douce fiancée!

« Mais pour savoir comment cela lui ira, approche-toi ici, la belle enfant, afin que j'essaye sur toi la parure de fiancée de ma bien-aimée ; elle est belle comme toi-même. »

C'était un dimanche matin : la jeune fille, ce jour-là, avait donc revêtu avec un soin particulier, pour se rendre à l'église, ses plus beaux ajustements.

Tout embrasée d'une aimable pudeur, elle se plaça devant le chevalier ; il lui mit la couronne d'or, il passa l'anneau à son doigt, puis il lui prit la main :

« Charmante Hélène, chère Hélène ! la plaisanterie va finir : c'est toi cette incomparable fiancée à laquelle je destinais la couronne d'or et l'anneau.

« Tu as grandi ici parmi l'or, les perles et les pierreries : ce devait être pour toi le présage du rang élevé où tu vas entrer avec moi. »

LA FILLE DE L'HOTESSE

— Der Wirthin Töchterlein —

Trois jeunes gens passèrent un jour le Rhin ; ils descendirent chez une hôtelière.

« Dame hôtesse ! avez-vous bonne bière et bon vin ? Mais où est votre jolie fille ? »

« Ma bière est fraîche et mon vin clair, ma fille repose dans son cercueil. »

Et lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, elle était là dans un cercueil noir.

Le premier releva le voile et la contempla avec un regard triste :

« Oh! si tu vivais encore, belle enfant! je t'aimerais dès aujourd'hui. »

Le second ramena le voile, se détourna et dit en pleurant :

« Hélas! pourquoi es-tu dans le cercueil! je t'aimais depuis si longtemps! »

Le troisième releva le voile aussitôt, et mit un baiser sur ses lèvres blêmes :

« Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore, et je t'aimerai pour l'éternité. »

LA FAUCHEUSE

— Die Mähderin —

« Bonjour, Marie! quoi! de si bonne heure à l'ouvrage! O la plus diligente des filles, l'amour ne te rend pas paresseuse. Vraiment! si dans trois jours tu m'as fauché ce pré, je ne saurais te refuser plus longtemps mon fils unique. »

Le fermier, gros richard, a dit; et Marie, comme elle sent son tendre cœur battre! Une nouvelle, une étrange vigueur anime son bras : comme elle brandit sa faux, comme elle étend à terre la fauchée!

Midi darde ses feux, les faucheurs, hors d'haleine, cherchent pour leurs lèvres la source, et l'ombre pour leur sommeil; dans la plaine embrasée les abeilles bourdonnantes travaillent encore; Marie ne se repose pas, elle rivalise de travail avec elles.

Le soleil s'abaisse, les sonneries du soir résonnent, les voisins ont beau crier : « Assez pour aujourd'hui,

Marie! » En vain les faucheurs, les bergers, les troupeaux, se retirent, Marie aiguise sa faux pour un nouveau labeur.

Déjà tombe la rosée, déjà brillent les étoiles et la lune; les foins embaument, le rossignol chante dans le lointain; Marie ne demande pas de repos, elle ne demande pas à l'entendre; sans répit elle fait grincer sa faux et la lance avec vigueur.

Ainsi du soir jusqu'au matin et du matin jusqu'au soir; elle se nourrit de son amour, elle se rafraîchit de son doux espoir; pour la troisième fois se lève le soleil, et voilà qu'elle a fini : alors on voit Marie debout répandre des larmes de joie.

« Bonjour, Marie! que vois-je! ô les diligentes mains! Le pré est tout fauché! Je te récompenserai du plus riche prix. — Mais le mariage!... — Tu as pris au sérieux une plaisanterie; les cœurs aimants, on le voit, sont crédules et insensés. »

Il dit et continue sa route, mais le cœur de la pauvre Marie se glace, ses genoux tremblent et se brisent, sa voix est perdue, tout sentiment l'abandonne; on trouva ainsi la faucheuse dans le pré.

Elle vit encore des années, muette et semblable à une morte; quelques gouttes de miel, c'est sa seule nourriture... Oh! creusez-lui sa tombe au gazon le plus fleuri! Une aussi tendre faucheuse, il n'y en eut jamais.

LES CHANTS DES MOURANTS

— Sterbeklänge —

—

I. — LA SÉRÉNADE

(Das Ständchen)

« Quels sons pleins de douceur me tirent de mon sommeil? Maman, voyez ce que cela peut être à cette heure avancée? »

« Je n'entends rien, je ne vois rien. Oh! continue ton calme sommeil! Il n'est plus à présent de sérénades pour toi, ma pauvre enfant malade! »

« Ce n'est pas une musique terrestre, pour me rendre si joyeuse; ce sont des anges qui m'appellent en chantant; ma tendre mère, bonsoir! »

II. — L'ORGUE

(Die Orgel)

« Une fois encore jouez-moi de l'orgue, mon respectable et cher voisin! Tâchez que sa pieuse mélodie puisse calmer mon cœur! »

La malade l'a demandé, le voisin joue, et jamais il n'a joué si délicieusement, si purement, non, jamais! Il ne reconnaît plus sa manière habituelle.

C'est un chant étranger, bienheureux, qui se déroule en tremblant sous ses doigts. Il s'arrête saisi d'un sentiment d'horreur... L'âme de son amie s'était envolée.

III. — LA GRIVE

(Die Droſſel)

« Je veux bien ne point aller au jardin; je consens à rester couché tout l'été, pourvu que j'entende la grive joyeuse qui a chanté dans le buisson. »

On prend la grive pour l'enfant, on l'enferme dans une cage; mais elle ne veut plus chanter, et laisse toujours pendre sa petite tête.

L'enfant, une dernière fois, la considère et la supplie du regard, et voilà que la grive chante un chant joyeux, et voilà que les yeux de l'enfant brillent, puis s'éteignent.

L'ÉTOILE CONDUCTRICE

— Der Leitſtern —

Lui qui naguère partit pour l'Orient avec une cargaison légère, sur un vaisseau étranger, il dirige aujourd'hui son propre navire chargé d'or vers les rives de sa patrie.

L'étoile vers laquelle il a constamment tenu ses regards tournés est celle de l'amour, et elle le guide heureusement des pays lointains vers la patrie de sa chère fiancée.

Il n'a pas encore trouvé son but, quoiqu'il ait franchi la porte de la ville; comment savoir tout d'abord où est sa fiancée dans le labyrinthe de la grande cité?

Comment son regard la découvrirait-il? La vue est partout arrêtée par les bâtiments. Comment distinguer,

au milieu du vacarme des marchés, le son de sa voix?

Une fenêtre vient de se fermer; c'est peut-être elle qui a regardé dehors? Ce voile qui a disparu si précipitamment, ne cache-t-il pas sa chère fiancée?

Déjà s'épaississent les ombres du soir; cependant il continue d'errer par les rues; ses pieds commencent à se fatiguer, mais son cœur agité le pousse en avant.

Pourquoi s'arrête-t-il soudain, frappé d'étonnement? Écoutez! quel est ce clavecin, quelle est cette voix? Ce n'est pas en vain qu'il a vu au-dessus de cette maison briller l'étoile de l'amour à laquelle il s'est confié.

LE RETOUR DU CHANTEUR

— Des Sängers Wiederkehr —

Le voilà gisant dans le cercueil, le chanteur dont les lèvres blêmes n'ont plus de chansons; mêlé à ses blonds cheveux, le laurier couronne un front d'où la pensée est absente.

On place près de lui d'élégants rouleaux, les dernières poésies qu'il a chantées; cette lyre qui résonnait si mélodieuse repose dans ses bras, mais ne vibre plus.

Ainsi il dort le profond sommeil; son chant retentit encore à l'oreille de chacun, mais chacun est plongé dans un chagrin amer, parce qu'il n'est plus ce poëte ravissant.

Bien des mois, bien des années passent, des cyprès croissent autour de son tombeau; ceux qui ont si amèrement déploré sa mort sont eux-mêmes tous trépassés.

Mais, comme le printemps renait avec une force et

une activité nouvelles, ainsi le poëte, rajeuni, transfiguré, s'avance maintenant dans un âge nouveau.

Il est réuni aux vivants; le souffle du tombeau n'a laissé nulle trace; le passé même, qui a pleuré sa mort, ne vit plus que dans ses chants.

LA BARQUE

— Das Schifflein —

Une barque glisse doucement et trace sur les flots un sillage léger; ceux qui la montent sont silencieux; ils ne se connaissent point entre eux.

Quel objet ce brun chasseur vient-il de tirer de sa gibecière? C'est un cor; il résonne mélodieusement, et le rivage en retentit.

Celui-ci dévisse le bout et le manche de sa canne, et il mêle les accents de la flûte aux sons graves du cor.

Cette enfant, qui se tenait si timide, comme si la parole lui manquait, unit maintenant son chant aux sons du cor et de la flûte.

Les rameurs, eux aussi, se meuvent en cadence; la barque vole, bercée par la mélodie.

Elle heurte brusquement au rivage, et l'on se dissémine dans le pays. Oh! quand nous retrouverons-nous, mes frères, dans une même barque!

LE PASSAGE DU CHANTEUR

— Sängers Vorüberziehn —

Je dormais sur un coteau fleuri, tout près du bord du sentier; alors le rêve me prêta des ailes pour m'envoler dans le pays doré de la fable.

En m'éveillant, les yeux égarés, comme si j'étais tombé des nues, je fus tout étonné de voir encore le chanteur qui s'en allait avec sa lyre.

Il disparaît derrière les arbres, mais j'entends encore le son qui s'éloigne: serait-ce lui qui fit naître ces rêves merveilleux qui chantaient en mon âme?

LE RÊVE

— Traum —

Je rêvais dernièrement que j'étais sur une colline escarpée; c'était près du bord de la mer, d'où ma vue embrassait le pays et la vaste étendue des eaux.

Là-bas, tout près de la côte, se balançait un brillant navire orné de banderoles aux couleurs variées, dont le maître, debout sur le rivage, semblait trouver le temps bien long.

Alors des montagnes éloignées survient une théorie joyeuse : on aurait dit des anges couronnés de fleurs qui s'approchaient de la mer.

A la tête du cortége folâtrait une troupe de gais en-

fants; les autres agitaient des coupes, faisaient de la musique, chantaient, sautaient, dansaient, jouaient.

Ils s'adressèrent au marin : « Veux-tu bien nous emmener? nous sommes les Jeux et les Plaisirs, nous voulons partir de la terre, loin, bien loin de la terre. »

Il fit entrer dans le navire tous les Plaisirs et tous les Jeux, et il leur dit : « Mes très-chers, aucun de vous n'est-il resté en arrière sur les montagnes et dans les vallées? »

Ils s'écrièrent : « Nous y sommes tous! mets à la voile, nous sommes pressés! » Ils partirent avec une fraîche brise, et je vis ainsi disparaître au loin la joie et le bonheur de la terre.

LE BON CAMARADE

— Der gute Kamerad —

J'avais un bon camarade, un meilleur, tu ne le trouverais pas. Le tambour battait la charge, il marchait à mon côté du même pas, du même élan.

Une balle vient en sifflant dans les airs, est-ce pour moi, est ce pour toi? C'est lui qu'elle a renversé, il git à mes pieds comme une partie de moi-même.

Il veut encore me tendre la main au moment où je charge mon fusil : — Je ne puis te tendre la main, demeure dans la vie éternelle, mon camarade bien-aimé!

LA COURONNE DE ROSES

— Der Rosenkranz —

Dans les beaux jours de mai, dans l'éclat des fleurs de la prairie, de nobles et jeunes chevaliers combattent et rivalisent pour la précieuse couronne de roses. Ils dédaignent de cueillir d'une main légère des fleurs dans la campagne; ils veulent, comme d'intrépides combattants, les recevoir de la main de la vierge.

Dans un berceau elle est assise, la vierge mystérieuse, et chacun admire sa beauté, qui, dans la plénitude de la jeunesse, commence à peine à s'épanouir. Des rameaux chargés de roses l'entourent et ombragent sa tête; des branches de vigne en fleur enlacent son corps de leur feuillage.

Mais voyez! un chevalier bardé de fer s'avance monté sur un cheval épuisé; il tient sa lance baissée ainsi qu'un combattant fatigué; sa tête penche comme alourdie par le sommeil; ses joues sont hâves, sa chevelure grise. Sa main laisse flotter la bride. Tout à coup il se redresse, effrayé, comme s'il sortait d'un rêve pénible.

« Je vous salue au sein de ces prairies, belles jeunes dames, et vous, nobles seigneurs! Que ma vue ne vous cause nul effroi; j'aime à voir vos jeux; je donnerais volontiers ma vie pour pouvoir rompre une lance avec vous, mais mon bras est tremblant et mes genoux chancellent.

« Je connais ces amusements, j'ai vieilli dans les exercices de la lance et de l'épée; la cotte de mailles couvre

mon corps comme une peau d'écailles recouvre le corps du dragon. Combats et blessures sur terre, flots et orages sur mer, j'ai tout enduré sans jamais trouver le repos, si ce n'est pendant une année, dans une tour obscure.

« Hélas! mes jours et mes nuits sont perdus! L'amour ne m'a jamais rendu heureux, jamais la douce main d'une femme ne pressa cette rude main; car loin encore de la vallée de la terre était cette vierge parée de fleurs, qui se lève aujourd'hui pour la première fois à mes regards comme une étoile nouvelle.

« Hélas! si je pouvais me rajeunir, je voudrais apprendre à toucher un luth, je voudrais chanter des chansons d'amour, et briguer la faveur de cette belle. Dans les jours gracieux de mai, dans l'éclat des fleurs de la prairie, j'aimerais à combattre et à rivaliser pour obtenir la précieuse couronne de roses!

« Hélas! je suis né trop tôt! L'âge d'or ne fait que commencer. La colère et l'envie ont disparu, et le printemps se renouvelle sans cesse. Tandis qu'Elle, dans son berceau de roses, sera la souveraine du royaume, moi, je vais m'enfoncer dans la poussière et dans la nuit; la pierre du tombeau retombe déjà sur moi. »

Le vieillard, ayant ainsi parlé, ferme à jamais ses lèvres blêmes; ses yeux s'éteignent; il va tomber de son cheval, mais les jeunes seigneurs s'empressent de le coucher sur le gazon: las! nul baume ne saurait le guérir, nulle voix ne saurait l'éveiller.

Alors la vierge descend de son radieux berceau de fleurs; elle s'incline avec tristesse vers le vieillard, et place la couronne de roses sur sa tête: « Sois le roi de la fête de Mai! Personne n'a fait autant que toi; et

quoique cet honneur tardif ne te serve de rien, je donne la couronne de fleurs au héros qui n'est plus. »

LA JEUNE SIEGLINDE

— Jungfrau Sieglinde —

La jeune princesse Sieglinde voulut se lever de bon matin pour aller avec le cortége de sa cour à la cathédrale de Notre-Dame. Elle s'y rendit couverte d'or et de soie, parée de fleurs et de bijoux, et un grand deuil en advint.

Il y avait trois tilleuls non loin de la porte de l'église; là était assis le noble seigneur Heime, et il murmurait en lui-même : « Fi! de l'or et des bijoux! si je possédais seulement une des fleurs de ta couronne, ô belle dame! »

Ainsi parlait tout bas le jeune homme, et comme le vent se jouait, la plus belle des roses s'échappe de la couronne de fleurs. Le seigneur Heime se baisse pour saisir cette rose dont il voulait se parer.

Alors un vieux chevalier du cortége de Sieglinde se montra offensé de cette action; il s'avance plein de courroux : « Faut-il t'apprendre les usages de la cour? Oserais-tu demander même une feuille de cette couronne d'honneur? »

Malheur à jamais au jardin qui produisit de telles roses! malheur à jamais aux tilleuls près desquels s'éleva une semblable querelle! Quel affreux cliquetis d'épées! Enfin, sous les coups furieux du chevalier, le jeune homme tomba mort.

Sieglinde se penche à terre, reprend la rose, et la remet à sa couronne, puis s'avance vers l'église. Elle marchait couverte d'or et de soie, parée de fleurs et de bijoux ; qui pouvait causer sa peine?

Devant l'image de la sainte Vierge elle dépose sa couronne : « Accepte-la, toi, pure et douce Marie! pas une fleur n'en est détachée; je vais renoncer au monde, porter le saint voile, et pleurer sur les trépassés. »

LE VAINQUEUR

— Der Sieger —

Pour voir le tournoi cent dames se tenaient assises; elles n'étaient que le feuillage dont ma princesse était la rose. Vers elle je portai hardiment ma vue, comme l'aigle regarde en face le soleil. Oh! comme le feu de mes joues semblait vouloir consumer ma visière! Comme les battements précipités de mon cœur semblaient devoir briser ma cuirasse! Le calme éclat de ses regards allumait en moi d'impétueuses flammes, le souffle si doux de sa parole excitait en moi le tumulte de l'orage : elle, ce jour si serein de mai, devenait en mon sein la tempête. Je m'élançai soudain d'un élan irrésistible, et, victorieux, je foudroyai tout.

LE CHEVALIER DE NUIT

— Der nächtliche Ritter —

Dans la nuit silencieuse et sombre, sous le balcon il se plaça, puis, d'une voix angélique qu'accompagnait la guitare, il chanta des lieder d'amour.

Il se battit ensuite avec tant de vaillance contre d'importuns rivaux, que des étincelles jaillirent et que les murailles résonnèrent.

Il s'acquitta enfin si bien des devoirs et de l'hommage qu'on rend aux nobles dames, que mon cœur s'enflamma d'amour pour ce cher inconnu.

Et, lorsque de grand matin, tremblante, je regardai en bas du balcon, je ne vis rien de lui, que son sang versé pour moi.

LE CHEVALIER DE CASTILLE

— Der Kastilische Ritter —

1

Toi, le plus brave des chevaliers de Castille, lorsque les montagnes au loin résonnent, je crois entendre le bruit de tes coups : mais c'est le roulement du tonnerre.

Lorsque derrière ces collines flamboie la pourpre de l'aurore, je pense que tu vas paraître : mais c'est le soleil qui se lève.

2

Si une route a été frayée depuis longtemps par les pèlerins, troubadours et écuyers; si un château s'est élevé, superbe, sur le bord de la route ;

Si le regard de mainte noble dame s'est abaissé de ces créneaux : c'est que le plus beau, le plus brave des chevaliers avait coutume de passer par cet endroit.

Malheur désormais ! Ce qui fut si longtemps appréhendé s'est accompli. Hélas! ils vont s'éteindre, ces yeux qui ont contemplé une si haute noblesse.

Malheur ! elles tomberont, ces murailles, qui ne résonnent plus des pas de son destrier. Hélas ! ce sentier qu'il a quitté s'effacera sous les hautes herbes.

3

Jamais les regards amoureux des belles n'ont pu le blesser; jamais les coups d'épée et de lance n'ont été capables de le vaincre.

Lorsque seul il se promenait sur les montagnes, le tonnerre est tombé des nuages, et ainsi il n'a succombé que sous la foudre des cieux.

4

Les nuages noirs disparaissent, et le soleil de nouveau darde ses rayons d'or; les tonnerres au loin cessent de gronder, et les oiseaux chantent en chœur.

Les fleurs et les arbres se relèvent, rafraîchis par l'orage; les voyageurs, qui s'étaient mis à l'abri, reprennent promptement leur route.

Seulement le plus haut chêne de la forêt n'élève plus

sa cime fière ; seulement le plus brave combattant de Castille gît à terre au pied d'un chêne.

5

Toutes les dames languissent et espèrent revoir le plus beau des chevaliers; les Maures tremblent d'effroi, redoutant l'approche du plus hardi combattant.

Vous, nobles dames, vous n'auriez plus d'espoir, Maures, vous n'auriez plus d'effroi, si vous saviez que dans les montagnes la tempête l'a depuis longtemps foudroyé.

LE CHEVALIER SAINT-GEORGES

— Sanct-Georgs Ritter —

1

Le son éclatant des trompettes retentit devant Saint-Etienne de Gormaz, où Ferdinand de Castille, le vaillant comte, tient son camp.

Almanzor, le roi des Maures, s'approche suivi d'une armée nombreuse, qu'il amène de Cordoue, pour prendre cette ville d'assaut.

Déjà la troupe des chevaliers de Castille se tient à cheval prête au combat, et le vaillant comte Ferdinand parcourt les rangs avec des regards avides.

« Pascal Vivas! Pascal Vivas! gloire de la chevalerie de Castille! tous les chevaliers sont armés, toi seul fais défaut parmi eux!

« Toi, jadis le premier à cheval, toujours le premier au combat, n'entends-tu pas ma voix aujourd'hui? n'entends-tu pas le signal de la bataille?

« Manqueras-tu à l'armée des chrétiens, aujourd'hui, dans cette chaude journée? laisseras-tu ta couronne d'honneur se faner, l'éclat de ta renommée se ternir? »

Pascal Vivas ne peut l'entendre ; il est loin dans la forêt, là où la chapelle de Saint-Georges s'élève sur une verte colline.

A la porte se tient son cheval, sa lance et sa cuirasse y sont appuyées, et le chevalier prie à genoux devant le saint autel.

Tout plongé dans sa dévotion, il est insensible au bruit de la bataille, qui ne retentit que sourdement, comme le mugissement du vent, par les montagnes boisées.

Il n'entend point le hennissement de son cheval ni le bruit de ses armes. Mais son patron veille, saint Georges, le fidèle, veille sur lui :

Il descend du nuage, il revêt les armes du chevalier, il monte son cheval et vole dans la bataille.

Nul ne s'élance impétueux comme le saint héros, vraie foudre du ciel ! il s'empare de la bannière d'Almanzor, et l'armée des Maures prend la fuite.

Pascal Vivas a achevé ses dévotions devant l'autel ; il sort de la chapelle de Saint-Georges, et il trouve son cheval et son armure.

Tout songeur il gagne le camp ; il ne comprend pas pourquoi les trompettes le saluent, pourquoi ces acclamations de triomphe :

« Pascal Vivas ! Pascal Vivas ! gloire de la chevalerie de Castille ! honneur à toi, héroïque vainqueur, qui as pris la bannière d'Almanzor !

« Comme tes armes sont sanglantes ! comme elles portent les traces de tes coups ! comme ton cheval

est couvert de blessures reçues intrépidement dans la mêlée ! »

C'est vainement que Pascal Vivas s'oppose à leur allégresse, à leurs acclamations ; il incline sa tête avec humilité, et montre en silence le ciel.

2

Un soir, dans ses jardins se promenait la comtesse Julie. Fatiman, neveu d'Almanzor, y surprit la jeune beauté.

Avec sa proie charmante, il fuit nuit et jour à travers les forêts ; dix fidèles cavaliers maures l'accompagnent armés.

Au matin du troisième jour, ils arrivent dans la forêt où la chapelle de Saint-Georges s'élève sur une verte colline.

Du plus loin la comtesse dirige ses regards vers l'image du saint, qui, colossal et taillé en pierre, resplendit au-dessus de la porte.

Comme il enfonce sa sainte lance dans la gueule du dragon, tandis que la princesse, garrottée à un rocher, attend avec angoisse !

La comtesse Julie, tout en pleurs et se tordant les mains, s'écrie : « Saint Georges ! saint guerrier ! sauve-moi du pouvoir du dragon ! »

Mais qui descend de la chapelle, monté sur un cheval blanc ? Les boucles d'or du cavalier voltigent au vent, et l'on voit flotter son manteau rouge.

Sa lance avec vigueur brandie frappe Fatiman le ravisseur, qui se couche aussitôt à terre, comme autrefois s'est couché le dragon.

Et les dix cavaliers maures, saisis d'une terreur



panique, jettent boucliers et lances, et s'enfuient par les montagnes et les vallées.

A ses genoux, comme aveuglée, se tient la comtesse Julie : « Saint Georges, saint guerrier ! sois mille fois béni ! »

Lorsqu'elle leva de nouveau les yeux, le saint n'était plus là ; et une tradition mystérieuse s'est transmise que c'était Pascal Vivas.

LE BRIGAND

— Der Räuber —

Un beau jour de printemps, le brigand sortit de la forêt. En bas, dans le sentier creux, passait alors une svelte jeune fille.

« Oh ! dit le farouche enfant de la forêt, quand même, au lieu de muguet de mai, tu porterais dans ta corbeille les ornements d'un roi, tu pourrais t'en aller librement. »

Longtemps il suit du regard l'aimable voyageuse ; elle s'achemine à travers les prairies vers les hameaux paisibles,

Jusqu'à ce que les fleurs des jardins dérobent sa forme charmante. Alors le brigand s'en retourne dans le sombre bois de sapins[1].

---

[1] Ces strophes ont été traduites en vers charmants par M. Sainte-Beuve. Voyez dans les *Poésies complètes* de l'illustre écrivain le cycle intitulé *Notes et sonnets*.

L'AMOUR DES CHANTEURS

— Sängerliebe —

Depuis que le Dieu puissant des chansons a succombé aux souffrances de l'amour, depuis que le laurier qui ombragea ses tempes est le symbole de l'amour malheureux;

Faut-il s'étonner que le même feuillage couronne le front des chanteurs de la terre? que dans le ciel de l'amour luise rarement une étoile propice?

Qu'ils aient le regard sérieux et sombre? que leurs cordes vibrent tristement? qu'ils chantent rarement la joie, et souvent la douleur et les soupirs?

Laissez-moi donc vous représenter l'amour des chanteurs, sombre et lamentable, avec de sérieux tableaux de l'âge de l'amour, du temps de la chanson d'amour!

1

RUDELLO

Ce fut dans les vallées de la Provence que naquit la chanson amoureuse, cette enfant du printemps et de l'amour, ses gracieux, ses inséparables compagnons.

L'éclat des fleurs, la mélodie de la voix, elle les tient du printemps; le cœur ardent et la langueur profonde lui viennent de l'amour.

Vallées bénies de la Provence, vous fûtes toujours riches en fleurs; mais la plus riche de vos fleurs, c'est l'éclat de vos chants d'amour.

Ces beaux et braves chevaliers, quel cortége brillant de chanteurs! ces dames bien heureuses, de quel culte elles ont été l'objet!

Le noble nom de Rudello fut en grand honneur parmi les troubadours, et la dame par lui chantée fut bien louée et bien enviée.

Mais personne ne put découvrir comment se nommait, comment vivait celle qui planait si majestueuse et surnaturelle dans les chants de Rudello;

Car ce n'était que dans le mystère des nuits qu'elle visitait doucement le poëte, sans jamais effleurer la terre, sans laisser de trace, flottante comme un rêve.

Lorsqu'il essayait de la presser entre ses bras, elle disparaissait dans les nuages, et alors ses soupirs et ses larmes devenaient des chants mélodieux.

Dans ce temps-là, les maitres de navires, les pèlerins, et les chevaliers, revenant de la croisade, rapportaient que la comtesse de Tripoli était la plus belle de toutes les femmes.

Et chaque fois que Rudello entendait ces récits, son cœur battait avec violence, et il se sentait entrainé vers le rivage, où se tenaient des vaisseaux prêts à partir.

Mer incertaine et remuée sans cesse, mer sans fond et sans limites, c'est sur ton désert mouvant que se berce bien l'égarement du désir!

Poussé loin de Tripoli, errait le navire qui portait le chanteur, et Rudello ne put supporter longtemps l'orage du dehors et l'orage de son cœur.

Il tombe gravement malade, mais il regarde toujours vers l'Orient, et voit enfin sur le dernier rivage s'élever un palais dans l'éclat du matin.

Et le ciel prenant pitié des prières du chantre malade, le vaisseau guidé par un vent favorable entre dans le port de Tripoli.

Dès que la belle comtesse apprend qu'un hôte si illustre est arrivé, et que pour elle seule il a traversé l'immensité des mers ;

Aussitôt, suivie de ses femmes, elle descend avec empressement sur le rivage, au moment où Rudello, d'un pied chancelant, vient d'y aborder.

Déjà elle lui tend la main, mais il lui semble que la terre se dérobe sous lui, il tombe dans les bras de son guide, exhalant son âme dans les airs.

La dame honora son troubadour par des funérailles pompeuses, et un monument de porphyre consacra sa triste destinée.

Elle fit écrire en lettres d'or toutes ses poésies, et mettre à ces feuilles chéries une riche couverture.

Elle les lit pendant de longues heures, hélas! et souvent avec des larmes brûlantes, jusqu'à ce qu'un désir ineffable s'empare d'elle aussi.

Fuyant alors l'éclat joyeux de la cour, désertant le cercle de ses amis, entre les murs d'un couvent elle cherche la paix pour son âme troublée.

2

DURAND

Vers le haut château de Balbi, Durand s'achemine avec sa harpe ; le cœur rempli de douces chansons, il s'approche du but joyeux de son voyage.

Car en ces lieux, une gracieuse damoiselle, lorsque vibreront ses cordes mélodieuses, écoutera en rougis-

sant tendrement, les yeux baissés, et retenant son souffle.

A l'ombre des tilleuls de la cour, il prélude déjà, puis il chante d'une voix claire la plus tendre de ses chansons.

Au balcon et aux fenêtres il voit des fleurs le saluer, mais ses yeux ne sauraient voir la maîtresse de ses chansons.

Et quelqu'un passe près de lui, qui l'aborde tristement : « Ne troublez pas le repos des morts, la damoiselle Blanche n'est plus. »

Alors Durand, le jeune chanteur, ne peut répondre un seul mot, il sent ses yeux se fermer pour jamais, hélas! son cœur est déjà brisé.

En face, dans la chapelle du château, brûlent des cierges sans nombre devant le tombeau orné gracieusement de fleurs où repose la damoiselle trépassée.

Et là, tout le monde est saisi d'effroi, de stupeur, et d'un tremblement de joie, car on voit Blanche se dresser de sa couche mortuaire.

Du profond sommeil léthargique où elle était plongée elle ressuscite florissante, et dans son habit funèbre elle s'avance, comme si c'était sa parure de fiancée.

Ne sachant encore ce qui lui est arrivé, et comme environnée de rêves, elle demande avec la tendresse du désir : « N'est-ce pas Durand qui vient de chanter? »

Oui, Durand en effet a chanté, mais plus jamais il ne chantera; il a ressuscité la morte, mais lui, personne ne le ressuscitera.

Déjà au séjour des bienheureux il s'éveille, et avec ardeur il cherche sa douce amie qu'il croit l'y avoir précédée.

Il voit l'immensité lumineuse des cieux se dérouler avec magnificence; il appelle ardemment : Blanche! Blanche! à travers ce séjour des béatitudes, hélas! désert pour lui.

5

LE CHATELAIN DE COUCY

Avec quelle promptitude le châtelain de Coucy comprima de sa main les battements de son cœur, lorsque, pour la première fois, il vit la dame de Fayel!

A partir de ce moment, ce premier mouvement de son cœur anima toutes ses chansons, anima toutes ses mélodies.

Mais ces douces plaintes poétiques ne sauraient guère lui servir; il ne peut jamais espérer que son cœur batte un jour contre le sien.

Alors même que son goût délicat est flatté par une belle chanson, toujours sévère et silencieuse, elle marche à côté de son époux orgueilleux.

Alors le châtelain se décide à couvrir d'acier sa poitrine, et, en y attachant la croix, il espère apaiser les mouvements de son cœur.

Après avoir en Terre Sainte combattu dans mainte chaude journée, une flèche, traversant la croix et la cuirasse, l'atteint profondément au cœur.

« M'entends-tu, mon fidèle écuyer? lorsque ce cœur aura cessé de battre, tu le porteras outre mer à la dame de Fayel! »

Dans une terre bénite, dans un lieu frais, son noble corps est enterré; mais le cœur, ce cœur fatigué, ne doit pas reposer encore.

Déjà, embaumé avec soin, il est déposé dans une urne d'or, et le serviteur s'embarque l'emportant précieusement.

L'orage gronde, les flots se soulèvent, la foudre sillonne l'air et brise les mâts; tous les cœurs palpitent d'angoisse, — un seul toutefois ne tremble point.

Le soleil darde de nouveau ses rayons dorés, et la côte de France brille dans le lointain; tous les cœurs palpitent de joie, — un seul demeure insensible.

Déjà dans la forêt de Fayel le porteur de l'urne presse ses pas; tout à coup un cor résonne joyeusement, et en même temps éclatent les cris bruyants des chasseurs.

Un cerf s'élance des buissons, sa poitrine est percée d'une flèche, il se dresse, puis retombe, et gît étendu aux pieds de l'écuyer.

Aussitôt le chevalier de Fayel, qui a percé le cœur de l'animal, arrive au galop avec son cortége de chasse, et l'écuyer se trouve environné de toutes parts.

Les serviteurs du chevalier veulent se saisir du vase étincelant d'or, mais l'écuyer recule et dit, le couvrant de sa main droite :

« Ceci est le cœur d'un chanteur, le cœur d'un pieux combattant, le cœur du châtelain de Coucy, laissez ce cœur en paix !

« En mourant il m'a recommandé : — Lorsque ce cœur aura cessé de battre, tu le porteras outre mer à la dame de Fayel. »

« — Je connais bien cette dame ! » reprend le chevalier chasseur, et il arrache brusquement l'urne d'or des mains du porteur consterné.

Il la met sous son manteau, et s'en va, rempli d'une

sombre haine, tenant le cœur glacé contre le sien brûlant et dévoré de vengeance.

Arrivé à son château, il presse les cuisiniers d'apprêter le cerf tué, et d'assaisonner un cœur précieux.

Bientôt, richement garni de fleurs, on le sert sur un plat d'or, lorsque le chevalier de Fayel se met à table avec sa dame.

Il le présente gracieusement à la belle, et dit avec une raillerie galante : « De tout ce que je prends à la chasse, toujours le cœur est pour vous. »

A peine la dame en eut-elle goûté, qu'elle versa des larmes en telle abondance qu'elle semblait se fondre dans leur torrent brûlant.

Mais le chevalier de Fayel lui dit avec un ricanement sauvage : « On a raison de dire que les cœurs des pigeons rendent mélancolique;

« Combien mieux encore, bien-aimée dame, celui que je vous sers! C'est le cœur du châtelain de Coucy, qui a roucoulé de si tendres chansons. »

Quand le chevalier eut dit cela et mainte autre dureté, la dame se leva et d'une voix solennelle :

« — Vous avez eu grand tort : j'ai été à vous sans jamais faillir, mais manger d'un tel cœur peut bien changer les pensées.

« Bien des choses se représentent à mon âme des lais qu'il a chantés; celui qui, vivant, me fut étranger, mort, me tient captive.

« Oui, je suis vouée à la mort, tout repas m'est interdit désormais, nul morceau ne saurait me plaire après m'être nourrie de ce cœur.

« Mais à vous, je vous souhaite à votre fin une sentence

indulgente du Juge éternel. » — Voilà ce qu'on a fait avec le cœur d'un poëte.

4

DOM MASSIAS

Dom Massias de Galice, surnommé l'Amoureux, renfermé dans la tour d'Arjonille, pleurait la perte de sa bien-aimée.

C'est un comte riche et puissant qu'on vient de lui donner pour époux, et le fidèle chanteur est banni et emprisonné.

Il chantait sa peine près des barreaux de son cachot, et sa voix arrêtait les passants; parfois même il laissait tomber de sa fenêtre des feuilles précieuses remplies de chansons.

Soit que les passants les eussent chantées au loin, soit que les vents les y eussent portées, la bien-aimée connut enfin les plaintes de son fidèle chanteur.

Son époux, qui l'épiait jalousement, en prit de l'ombrage : « — Dois-je trembler devant ce chanteur alors même qu'il est emprisonné? »

Un jour il monte à cheval, bien armé comme pour un assaut, et galope vers la frontière de Grenade jusqu'à la tour d'Arjonille.

Dom Massias l'Amoureux, dans ce moment, debout près des barreaux, chantait son brûlant amour et s'accompagnait tendrement de sa mandoline.

Le comte, se levant sur ses étriers, jette sa lance avec fureur : Dom Massias transpercé succombe, comme un cygne, en chantant.

Le meurtrier retourne en Galice, assuré de sa vic-

toire. Vaine illusion! Le chanteur n'est plus, mais ses chants sont vivants;

Ils vont par tous les États de l'Espagne, ailés, mélodieux : pour tous ce sont des Philomèles, pour lui seul des Harpies.

Ils l'ont souvent chassé subitement d'un repas joyeux, souvent il est péniblement tiré de son sommeil à minuit.

Dans les jardins, dans les rues, il entend partout des mandolines, et, comme des voix d'Esprits, les chants d'amour de Massias.

5

DANTE

Est-ce par une porte de la ville de Florence, ou par quelque porte du ciel, qu'un matin radieux de printemps, sortit cette foule solennelle?

Des enfants, gracieux comme des anges, richement parés de couronnes de fleurs, marchaient dans la vallée des roses vers la fête de la danse joyeuse.

Placé sous un laurier, Dante, qui avait alors neuf ans, reconnut tout d'abord un ange dans la plus aimable des jeunes filles.

N'ont-ils pas frémi, les rameaux du laurier, agités par les haleines printanières? N'a-t-elle pas résonné aussi, la jeune âme de Dante, pénétrée par le souffle de l'amour?

Oui! c'est bien depuis ce moment qu'en lui coula la source de poésie : de bonne heure il a chanté l'amour dans ses sonnets et ses chansons.

Lorsque, éclose vierge gracieuse, elle lui apparut de

nouveau, sa poésie aussi ressemblait déjà à un arbre qui laisse pleuvoir des fleurs.

— Par la porte de la ville de Florence sortit, un jour encore, une foule nombreuse; elle marchait lentement, en deuil, et psalmodiait une hymne funèbre.

Sous le drap noir, orné de la croix blanche, on emportait Béatrice, que la mort a sitôt cueillie.

Dante était seul dans sa chambre, silencieux dans le crépuscule ; il entend le son lointain des cloches, et il masque son visage;

Le noble chanteur descend dans les ombres profondes de la forêt : son chant résonne alors ainsi qu'un glas funèbre.

Comme il marchait en gémissant dans l'endroit le plus sauvage, un messager[1] vint le trouver de la part de la belle trépassée.

Sa main fidèle le conduit par les cavernes profondes de l'enfer, où sa douleur terrestre se tait à l'aspect des damnés.

Bientôt, par des sentiers ténébreux, il monte vers la lumière bienheureuse, et à la porte du paradis son amie vient à sa rencontre.

Tous deux planent de hauteur en hauteur à travers les splendeurs et les joies du ciel : Béatrice contemplait sans en être aveuglée le soleil des soleils;

Lui, tournait ses regards vers le visage de son amie, qui, transfiguré, lui transmettait le reflet de la lumière éternelle.

Il a décrit tout cela dans un poëme divin, en traits

[1] C'est Virgile que Béatrice envoie ainsi vers Dante.

de feu aussi durables que ceux de la foudre sur les rochers.

Oui! c'est à bon droit que ce poëte est révéré comme divin, Dante, dont l'amour terrestre s'est transfiguré en céleste amour.

PLAINTES D'AMOUR

— Liebesklagen —

1

L'ÉTUDIANT

Un jour, aux environs de Salamanque, j'étais le matin dans un jardin, et au doux chant des rossignols, je lisais Homère avec attention :

« Comment en de brillants habits Hélène parut à son balcon, et se montra si pleine de majesté au sénat de Troie.

Comment chacun d'eux disait distinctement dans sa barbe grise : — Jamais on n'a vu pareille beauté, elle est vraiment de la race des Dieux! »

Or, pendant qu'ainsi j'étais plongé dans ma lecture, je ne sais ce qui m'arriva : le vent anima le feuillage, et tout étonné je regardai autour de moi.

Sur un balcon voisin, quelle merveille aperçois-je! Là, en de brillants habits, comme Hélène, se tenait une femme.

Et auprès d'elle était un barbon, aux manières si étrangement gracieuses, que j'aurais juré que c'était un membre du puissant sénat troyen.

Je me sentis soudain devenir Grec, et depuis cet instant j'assiégeai une nouvelle Troie dans la forteresse de ce pavillon.

Pour parler sans métaphore, pendant mainte semaine de l'été, j'y vins tous les soirs chanter sur la lyre,

Et exprimer de mille manières les tourments de mon amour. — Enfin à travers la jalousie se fit entendre une douce réponse...

Ce tendre jeu dura la moitié d'une année, grâce à la surdité dont était affligé le tuteur.

Bien que l'insomnie ou le soupçon le chassassent souvent de sa couche, il n'entendait pas nos voix, douces comme l'harmonie des sphères.

Mais une fois, pendant une nuit froide, sans étoile, obscure comme un tombeau, mon signal accoutumé n'obtint point de réponse.

Seule la vieille édentée s'éveilla à ma voix; seule la vieille Écho répéta mes plaintes amoureuses.

Ma belle avait disparu : vides étaient la chambre et le salon, vide le jardin paré de fleurs, désertes, désolées la colline et la vallée d'alentour.

Hélas! je ne savais rien de son rang ni de sa patrie, parce qu'elle avait promis, juré de ne révéler ni l'un ni l'autre.

Je résolus donc de me mettre à sa recherche, de porter en tous lieux mes pas incertains; je laissai là Homère, et je devins moi-même un nouvel Ulysse.

Avec ma lyre pour compagne, devant chaque balcon, sous chaque jalousie, je vais interrogeant par mes accents discrets.

A la ville comme aux champs, je redis ces couplets

qu'en la vallée de Salamanque je chantais tous les soirs pour appeler ma chérie;

Mais la réponse tant désirée ne se fait jamais entendre; hélas! seule la vieille fille, Écho, pour mon tourment, me suit partout.

2

LE CHASSEUR

Un jour, dans la forêt, caché derrière un chêne, je guettais, et, tenant mon fusil à la main, je me penchais de temps en temps.

Je perçois un bruit léger, et mon chien couchant aboie; incontinent j'arme mon fusil, et je le mets en joue :

Je ne vis alors ni chevreuil ni lièvre, mais un gibier d'une espèce plus belle, une fille sortit des buissons, jeune et fraîche, douce et tendre.

Je fus si soudainement dominé par un étrange pouvoir, que peu s'en fallut que par une explosion d'amour je ne fisse feu sur la belle.

Or je suis toujours les traces de ce noble gibier, et devant son gîte je me tiens chaque soir à l'affût.

Pour m'exprimer sans image, devant le balcon de la charmante, je suis assidu tous les soirs, et j'y regarde dans un triste silence.

Mais ces plaintes muettes ne tarderont pas à l'ennuyer; elle veut des chansons, de douces mélodies, les accords de la flûte ou de la lyre.

Hélas! en cet art de pipée, pauvre chasseur, je ne me connais pas; je ne sais imiter que le cri du coucou, ou le simple chant de la caille.

BERTRAM DE BORN

— Bertran de Born —

Là-haut, sur le roc escarpé, fument les ruines d'Hautefort, et le seigneur du château, chargé de chaînes, se tient devant la tente du roi : « C'est donc toi, qui par ton épée et par tes chants as porté la révolte en tous lieux? qui as soulevé les enfants contre l'autorité de leur père?

« Le voilà donc celui qui se vantait par une fanfaronnade téméraire de n'avoir jamais besoin que de la moitié de son esprit? Or, comme la moitié ne te sauve pas, rappelle ton esprit tout entier, pour relever ton château, et pour briser tes chaînes! »

« — Comme tu le dis, mon maître et mon roi, devant toi est Bertram de Born, qui par une chanson[1] sut enflammer le Périgord et le Ventadour, qui a toujours offusqué la vue du souverain puissant, et à la voix duquel les enfants d'un roi ont bravé le courroux de leur père.

« Quand ta fille, fiancée à un duc, goûtait en tes salons l'ivresse de la fête, un messager vint vers elle, et, dans un chant que je lui avais appris, lui reprocha si amèrement l'oubli du poëte dont elle avait accueilli l'amour, qu'elle trempa de ses larmes son éclatante parure de fiancée.

[1] Bertram de Born, guerrier et poëte, le premier des chantres provençaux du douzième siècle, avait été le frère d'armes de Richard Cœur de Lion. C'est le roi d'Angleterre Henri II qui s'adresse ici à l'ancien compagnon de son fils; à celui qui avait encouragé ses révoltes et partagé son sort.

« Ton fils le plus brave quitta l'ombre soporifique de l'olivier, lorsque je fis vibrer à son oreille des chants enflammés de combat. Son cheval bientôt fut sellé, et je portais sa bannière, quand une flèche mortelle le frappa sous les murs de Montfort.

« Je le reçus tout sanglant dans mes bras, et ce qui causait sa plus vive souffrance, à cette heure suprême, ce n'était pas de sentir l'acier froid et aigu dans sa chair, mais la pensée qu'il mourait sous le poids de ta malédiction; il voulait te tendre la main à travers les mers, les montagnes et les vallées; mais, ne pouvant atteindre la tienne, il a une dernière fois pressé ma main.

« Alors, de même que mon châtèau là-haut sur ce roc, mes forces ont été anéanties, il ne m'en est rien resté; impuissant désormais à chanter et à combattre. Oh! tu m'as pu facilement garrotter, depuis que mon esprit m'a abandonné; — ce n'est que pour un chant de deuil que je parvins à le ressaisir encore. »

Alors le roi baissant son front : « Tu as su entraîner mon fils, séduire le cœur de ma fille, tu viens aussi de toucher le mien. Toi, l'ami de mon fils mort, accepte la main que j'aurais dû lui tendre pour son pardon! — Qu'on lui ôte ses chaînes! — Va, j'ai senti un souffle de ton esprit. »

LE PÈLERIN

— Der Waller —

Sur la côte rocheuse de la Galice s'élève un saint asile de miséricorde, où la Mère immaculée de Dieu

dispense les grâces de sa bénédiction. Là brille une étoile d'or pour l'homme égaré au désert; là s'ouvre un port paisible pour le naufragé sur les flots.

Lorsque s'ébranle la cloche du soir, toute la contrée d'alentour en répète les sons: dans les villes, dans les montiers toutes les cloches s'éveillent; et les ondes de la mer se taisent, qui tout à l'heure se heurtaient en tumulte; et le marin s'agenouille auprès du gouvernail, pour réciter à voix basse son *Ave*.

Le jour où l'on célèbre l'assomption de la Vierge dans le ciel, — alors que le fils qu'elle porta dans son sein se révéla à elle dans sa divinité, — ce jour-là, en son sanctuaire, elle accomplit de nombreux miracles, et l'on sent sa présence réelle là où les autres jours elle ne réside qu'en image.

Des bannières aux couleurs variées flottent en son honneur à travers les champs; chaque navire, chaque barque la salué en arborant d'éclatantes banderoles; des pèlerins en habits de fête gravissent le sentier de rochers, et la montagne escarpée apparaît comme une échelle menant au ciel.

Mais après les pèlerins au front serein, d'autres s'avancent, les pieds nus dans la poussière, vêtus de cilices de crin et les cheveux couverts de cendre; ce sont ceux qui sont privés de la communion des pieux chrétiens, et qui n'ont que la permission de s'agenouiller devant la porte de l'église.

Et après eux tous, en vient un tout haletant, le regard inquiet et désolé, les cheveux en désordre, la barbe longue et inculte; il porte autour de ses reins un anneau de fer rouillé; des chaînes à ses bras et à ses pieds font résonner chacun de ses pas.

Parce qu'il a autrefois, dans la colère, donné la mort à son frère, il a fait forger avec son épée cet anneau qui l'entoure. Loin de son foyer, loin de sa cour, il chemine, il chemine sans cesse, jusqu'à ce qu'un miracle du ciel fasse tomber le poids de ses chaînes.

Il marche les pieds nus ; mais eût-il eu des sandales de fer, il les aurait depuis longtemps usées ; nulle part il n'a trouvé de repos ; il n'a pas encore rencontré un saint qui veuille faire un miracle en sa faveur ; il va donc visitant toutes les images miraculeuses, mais aucune ne lui rend la paix.

Quand il eut gravi les rochers et se fut agenouillé à la porte, la cloche du soir tintait déjà, et la foule priait en silence. Son pied n'osa franchir les portiques, où se montre de la Vierge l'image aux resplendissantes couleurs, dans l'éclat du soleil qui s'abaisse vers la mer.

Quel embrasement se répand sur les nuages, sur les flots, sur les champs ! Le ciel d'or est-il resté ouvert lorsque la Vierge y est montée? Est-ce la trace lumineuse de son pied qui teint encore les nuées de rose? Est-ce que l'immaculée elle-même regarde la terre du haut de ses parvis d'azur ?

Tous les pélerins s'en retournent consolés : un seul ne bouge pas, il se tient toujours sur le seuil avec son visage pâle ; le corps et les membres sont encore embarrassés de chaînes pesantes, mais l'âme est déjà libre, elle plane dans un océan de lumière.

LE PONT DE LA BIDASSOA

— Die Bidassoabrücke —

Sur le pont de la Bidassoa est un saint vénérable; il bénit à droite les montagnes espagnoles, il bénit à gauche les campagnes françaises : il faut bien à cet endroit une douce consolation du ciel, là où plus d'un quitte sa patrie pour n'y plus jamais rentrer.

Sur le pont de la Bidassoa se jouent des visions magiques; là où se montrent des roses pour celui-ci, celui-là ne découvre qu'un sable aride; là où l'un voit des ombres, l'autre voit la lumière d'or : sombre est pour tous l'exil, brillante pour chacun est la patrie.

La Bidassoa frémit paisible au son des clochettes des troupeaux, tandis que dans les montagnes les coups de feu se succèdent tout le jour; et le soir, une troupe descend vers le rivage, fugitive, l'étendard déchiré, laissant des traces sanglantes sur son passage.

Sur le pont de la Bidassoa ils déposent leurs fusils, ils pansent leurs nouvelles blessures, ils comptent ceux qui sont présents, et ils attendent longtemps ceux qui manquent; mais leur troupe ne s'augmente pas; encore une fois le tambour bat, et un vieux guerrier dit :

« Repliez donc cet étendard qui a été la bannière de la liberté! Ce n'est pas la première fois que notre troupe franchit cette frontière, ni la première fois qu'elle va chercher un asile au loin; mais elle ne s'exile pas sans honneur, et une étoile favorable la conduit.

Celui qui, plus que nul autre, porte les cicatrices de blessures reçues dans maint combat pour la liberté, aujourd'hui que coule le sang de chacun, toi, Mina!

tu es sans blessure; notre sauveur est intact, le salut de l'Espagne est sauvegardé ; passons donc la frontière avec l'espoir que nous reviendrons un jour ! »

Mina se relève de la pierre où, fatigué et silencieux, il était assis; il regarde encore une fois les montagnes, où le soleil va se coucher; sa main a beau presser sa poitrine, elle ne peut arrêter son sang qui s'épanche : sur le pont de la Bidassoa les vieilles blessures se sont rouvertes.

L'ANNEAU

— Der Ring —

Un chevalier traversait les champs un matin, et, tout soucieux, songeait à la plus belle des femmes.

« Mon cher annelet d'or, toi, le gage d'amour de ma belle, dis-moi sincèrement ce que vaut sa fidélité? »

Et comme il voulait le considérer, l'anneau saute de son doigt, rebondit, roule, et s'arrête sur la lisière de la prairie.

Le chevalier court après et cherche de ses mains empressées ; mais il est ébloui par mille fleurs d'or et par les herbes couvertes de rosée.

Un faucon, perché sur un tilleul, l'avait tout d'abord aperçu ; il s'élance de la cime de l'arbre et saisit l'anneau parmi les herbes.

Déployant ses ailes puissantes, il s'élève dans les airs, et là, ses frères veulent lui enlever sa proie brillante.

Mais aucun d'eux tous ne l'eut, l'anneau tomba, et le chevalier le vit choir dans un lac profond.

Les poissons sautent à la hâte pour s'emparer du joujou d'or; l'anneau s'enfonce de plus en plus et disparait de la vue.

« — O annelet! dans la prairie, les herbes et les fleurs se jouent de toi! O annelet! dans les airs, les oiseaux se disputent ta conquête!

« O annelet! au fond des eaux, les poissons t'attrapent à leur aise! O mon annelet! est-ce là l'oracle de la fidélité de mon amour? »

LES TROIS CHATEAUX

— Die drei Schlösser —

Il est en mon pays trois châteaux, que je contemple sans cesse avec amour; et moi, chanteur en titre, promeneur infatigable par les champs et les forêts, comment ne dirais-je rien de ces trois châteaux, dont l'aspect est l'ornement de la contrée?

Le premier peut à peine s'appeler un château : il ne se révèle plus que par quelques ruines disparaissant sur le penchant de la forêt; le nom en est depuis longtemps oublié, car depuis que les tours ne se dressent plus dans les airs, les promeneurs ont cessé de s'en enquérir. Mais si tu n'as point peur des branches qui, dans l'épaisseur du bois, cinglent le visage; là où retentissent les coups de la hache, où ne résonne que le cor solitaire du chasseur, là tu pourras apprendre des

merveilles au sujet de ces murailles écroulées; et même, si, à la clarté de la lune, tu t'assieds sur les pierres éparses, son histoire ne tardera pas à s'offrir aux méditations de ton âme.

Le deuxième de mes trois amis semble être un château, mais ce n'en est pas un : tu le vois, campé fièrement au soleil, regarder en bas du sommet de la montagne, faire parade de tours et de créneaux, s'entourer d'un fossé profond, montrer partout des images de héros, et deux lions de marbre à la porte; mais au dedans il est désert et silencieux, dans la cour croît une herbe abondante, dans le fossé l'eau ne coule plus, dans la maison il n'y a ni escaliers ni appartements; les pampres du lierre rampent tout autour, et les oiseaux de passage pénètrent par les fenêtres. Là siégèrent jadis sur un trône des seigneurs, le front ceint d'une couronne d'or; de là partirent autrefois des héros dont l'histoire fait mention. — Ces seigneurs reposent dans la crypte des sépultures, ces héros sont tombés dans les combats. Et tout bruit cessant d'animer ce château, la foudre y est tombée du ciel; le riche trésor a péri dans les flammes, escaliers et chambres se sont effondrés; à l'intérieur, le manoir a été dévasté, mais au dehors il est demeuré entier. Dès que la race des nobles maîtres eut péri, leur maison devint déserte aussi; mais comme les histoires gardent les noms des souverains et des héros, de même on voit les tours et les murailles durer avec leurs images de preux; et maint siècle encore verra avec admiration ce haut monument, ce château resplendir sur la croupe de la montagne dans l'éclat du soleil.

Mais au milieu, entre les deux autres, s'élève un

château de plaisance, le troisième, non pas hardiment campé sur le sommet de la montagne, mais situé sur une colline à la molle inclinaison; non pas au sein des ombres de la forêt, mais parmi de jeunes arbres en fleurs; ses murailles sont blanches, ses tuiles rouges, et ses fenêtres miroitent comme des soleils. Il est trop petit pour l'histoire, trop moderne pour les traditions et les poésies; mais moi, chanteur en titre, promeneur infatigable par les champs et les bois, je prends soin que plus longtemps ce petit château ne manque d'être mentionné. Chaque matin et chaque soir, j'en fais le tour avec ma lyre, et si alors Clélie, la gentille châtelaine, s'approche de la fenêtre et me salue avec grâce, en mon sein germe l'espérance qu'une nouvelle où l'histoire s'enlacera à la poésie, qu'une telle légende naîtra bientôt des amours de Clélie et du chanteur.

L'AUBÉPINE DU COMTE EBERHARD

— Graf Eberhards Weißdorn —

Le comte Eberhard à la longue barbe, du pays de Wurtemberg, se rendit en pieux pélerinage aux rives de la Palestine.

Là, comme un jour il chevauchait à travers un bois plein de fraîcheur, il cueillit un brin d'épine au vert feuillage.

Il le plaça avec soin sur son heaume de fer, et le porta dans la bataille et sur les flots de la mer.

Et quand il fut chez lui de retour, il planta le scion

dans la terre, et le doux printemps éveilla bientôt mainte pousse nouvelle.

Le comte, homme loyal et bon, le visitait chaque année, et réjouissait son cœur à considérer ses progrès.

Le seigneur est vieux maintenant, le scion est devenu un arbre, et sous son ombrage s'assied souvent le vieillard dans une rêverie profonde.

Et l'arbre au dôme large et touffu lui rappelle par ses murmures et son temps passé, et les pays lointains.

L'ORME D'HIRSAU

— Die Ulme zu Hirsau —

A Hirsau, au milieu des ruines, se balance un orme au vert feuillage, dont la couronne s'élève haut au-dessus du fronton.

Il plonge avant ses racines dans l'enceinte d'un vieux cloître, et son dôme vert, qui remplace le toit, s'arrondit dans le bleu du ciel.

Le peu d'espace des murailles, en le privant d'air et de soleil, l'a fait pousser toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il parvint à la lumière.

Quatre pans de murs sont debout, comme destinés uniquement à protéger sa crue hardie, qui s'élance vers les nuages.

Lorsque dans la verte vallée solitairement je me promenais, c'était à l'orme majestueux que s'attachait ma rêverie.

Quand j'écoutais le silence profond des ruines muettes, sa cime mouvante bruissait dans les airs.

Souvent je l'ai vu flamboyer aux premiers rayons de l'aurore; je l'ai vu aussi resplendir, lorsque la vallée s'emplissait déjà d'ombre.

A Wittemberg[1], dans un cloître aussi, croissait un bouquet d'arbres, qui, à travers la toiture, élançait ses branches gigantesques.

O éclat du jour ! tu pénètres dans toute profondeur; O esprit du monde ! Tu t'élances dans l'air et dans la lumière.

LA TRADITION DU MÜNSTER

— Münstersage —

Sur la tour grise du Münster, on lit bien des noms, grands et petits, creusés dans la pierre tolérante.

Un étudiant, un jour, gravit ses spirales aériennes, et, après avoir fouillé du regard tous les coins du tableau, il se mit à ciseler son nom.

Sous ses coups aussitôt jaillirent de vives étincelles ; puis la tour trembla de la base jusqu'au sommet.

Alors tressaillirent dans son tombeau les cendres d'Erwin, le maître architecte, la cage du clocher vibra, et maint feuillage de pierre frémit.

Le grand édifice palpita, comme si, par un miracle, il allait enfanter ce qui n'est pas achevé !

[1] On sait que Wittemberg est célèbre par les souvenirs de Luther.

Ce nom ainsi gravé demeura connu d'un petit nombre; toutefois il est resté, et depuis longtemps il est en honneur.

Eh! qui peut encore s'étonner que la tour ait tremblé à ce nom, — ce nom qui depuis un demi-siècle retentit dans le monde de l'art[1]?

LE CHEVREUIL

— Das Reh —

Un chasseur, de bon matin, poursuivait un chevreuil à travers les bois et les prairies, lorsqu'il aperçoit au-dessus de la haie d'un jardin une rose fillette qui le regarde.

Qu'est-il donc survenu tout à coup au bon cheval? Se serait-il blessé au pied? Qu'est-il donc arrivé de si grave au chasseur? Il ne crie plus, il ne court plus.

Le chevreuil fuit toujours plein d'effroi par les monts et les vallées. — Arrête-toi donc! étrange animal, va! Le chasseur t'a depuis longtemps oublié.

LA CHASSE DE WINCHESTER

— Die Jagd von Winchester —

Le roi Guillaume eut un rêve accablant; il s'élance

[1] Sur la plate-forme du Münster de Strasbourg on voit, parmi bien d'autres, le nom de Gœthe, qui l'y a ciselé lorsqu'il était étudiant.

de sa couche, veut chasser dans la forêt de Winchester, et convoque tous ses courtisans.

Lorsqu'ils furent à l'entrée de la forêt, le roi s'arrêta un moment pour donner une bonne flèche à tous ceux qui voulaient chasser et tirer le gibier.

Le roi était près d'un grand chêne, quand un cerf passe en bondissant; le roi tend précipitamment son arc, mais la corde se rompt.

Le seigneur Titan compte mieux faire, il lâche la corde de son arc, et il perce le cœur du roi avec la flèche qu'il lui a donnée.

Le seigneur Titan prend la fuite à travers la forêt, il fuit sur terre et sur mer, il fuit comme un gibier poursuivi, il ne prend de repos nulle part.

Le prince Henri parcourut la forêt en tous sens; il rencontra bien des chevreuils et des lièvres : « J'aimerais à percer, disait-il, un gibier plus noble de cette flèche que m'a donnée la main du roi. »

Déjà s'avance vers lui avec solennité le cortége des hauts et puissants lords; ils lui annoncent la mort du monarque, et ils lui offrent la couronne.

« Dans cette chasse funeste, vous eûtes une riche proie, leur dit-il, puissants seigneurs! vous avez chassé le noble léopard. »

HARALD

— Harald —

A la tête de son armée chevauchait Harald, le

héros plein de bravoure. Ils allaient, à la lueur de la lune, à travers une forêt sauvage.

Ils portaient maint étendard conquis dans les combats, qui flottait haut dans les airs ; ils chantaient maint chant de victoire, que répétaient les échos des montagnes.

— Qu'est-ce qui frémit et guette dans les buissons? Qu'est-ce qui se balance sur les arbres? Qu'est-ce qui descend des nuages, et qui sort de l'écume du torrent?

Qui répand des fleurs de tous côtés? Qui chante si délicieusement? Qui danse parmi les rangs des guerriers? Qui s'élance sur les chevaux?

Qui murmure si harmonieusement, et donne ces doux baisers? Qui tient si voluptueusement embrassés les cavaliers? Qui leur enlève leurs épées, les attire à bas de leurs chevaux, et ne leur laisse ni repos ni trêve?

C'est la troupe légère des sylphes; toute résistance est vaine. Tous les guerriers sont déjà partis, partis pour le pays des Fées.

Lui seul, le meilleur, est demeuré, Harald, le héros plein de bravoure. De la tête jusques aux pieds il est revêtu d'un impénétrable acier.

Tous ses guerriers lui sont enlevés; voilà leurs épées et leurs boucliers; les chevaux, privés de leurs maîtres, se répandent en désordre dans la forêt.

Dans un désespoir profond, il s'en alla, Harald, le héros superbe; tout seul, à la lueur de la lune, il traversa l'immense forêt.

Au pied d'un rocher coule une source limpide : il saute lestement de cheval, et débouclant son heaume, il s'abreuve à cette source fraîche.

Mais dès qu'il a étanché sa soif, son bras s'engourdit, puis sa jambe; il lui faut s'asseoir sur le rocher : là il s'assoupit, il s'endort.

Assis sur cette même pierre, il y dort depuis bien des siècles, la tête penchée sur sa poitrine, avec sa barbe et sa chevelure grises.

Quand la foudre sillonne les airs, au roulement du tonnerre, quand l'orage mugit dans la forêt, il étend en rêvant sa main vers son épée, Harald, l'antique héros.

LES SYLPHIDES

— Die Elfen —

PREMIÈRE SYLPHIDE

Approchez, mes sœurs aériennes! Voici une charmante enfant de la terre! Hâtez-vous, de peur qu'elle ne se sauve, ces friponnes sont agiles.

TOUTES

Viens, jeune fille, à la danse des Elfes, viens danser à la lueur de la lune et des étoiles.

DEUXIÈME SYLPHIDE

Vraiment! tu es une camarade bien légère, tu ne pèses pas cinquante livres; tu as le pied menu et alerte, danse en rond avec nous!

TROISIÈME SYLPHIDE

Tu sais bien t'élancer dans l'air pendant que l'on compte trois; de temps en temps frappe légèrement du pied pour qu'on ne perde pas la mesure.

TOUTES

Ne te fâche pas, légère enfant, danse bravement à la lueur de la lune!

QUATRIÈME SYLPHIDE

Mignonne! sais-tu rire? — Aimes-tu à pleurer à la lueur de la lune? — Pleure plutôt! et tu fondras vite, et tu seras bientôt une sylphide légère.

CINQUIÈME SYLPHIDE

Dis! est-on content aussi de ton travail? N'as-tu répugnance pour aucune sorte de labeur? Ta couche de fiancée, est-elle déjà tissée? Files-tu déjà pour ta chemise mortuaire?

SIXIÈME SYLPHIDE

Sais-tu les grands principes pour préparer et le beurre et la graisse? Sens tu bien dans le bout de tes doigts ce qu'il faut de poivre, ce qu'il faut de sel?

TOUTES

Laisse-nous te questionner, mignonne! Tu n'as pas à nous répondre.

SEPTIÈME SYLPHIDE

N'as-tu rien sur ta conscience, comme tant de pau-

vres enfants, au sujet de doux baisers secrets, qui sont autant de grands péchés?

HUITIÈME SYLPHIDE

Ou bien es-tu déjà une petite fiancée, as-tu un fiancé fidèle qui ose te mener à la promenade l'après-midi, d'une heure à deux?

NEUVIÈME SYLPHIDE

Pórtes-tu à ton doigt un lourd anneau d'or, enrichi d'une pierre précieuse? C'est signe d'un vrai amour, signe de fidélité, lorsqu'il serre bien fort le doigt.

DIXIÈME SYLPHIDE

Mignonne! es-tu toujours fâchée? As-tu le sang si vif? Il faut te déshabituer de la colère : elle ne vaut rien en ménage.

TOUTES

Mignonne! allons à la danse des sylphes! allons danser à la lueur de la lune et des étoiles!

MERLIN LE SAUVAGE

— Merlin der Wilde —

A KARL MAYER

Tu m'adresses, ami, des lieder tout pleins des fraîches sensations de la forêt, tu aimerais à ressusciter

mon âme à la poésie. Tu me montres la colline ombragée, le lac et sa ceinture de roseaux; tu peins, au sortir de la forêt, se baignant, le chevreuil timide.

Bien que je passe des heures entières, penché sur un vieux livre, ne sois pas en peine cependant; j'y cherche des fleurs desséchées depuis longtemps. Entre ses lignes serpente un sentier vert qui aboutit aux champs, pour disparaître dans la solitude de la forêt.

Là est assis Merlin le Sauvage, près du lac, sur la pierre couverte de mousse, et il contemple son image dans le sombre miroir de l'onde. Il voit combien il a vieilli dans la foule troublée du monde; ici, au désert, il aspire des forces nouvelles et s'en pénètre.

La verdure, épanchant sur lui sa rosée, a renforcé sa vue, pour mieux regarder dans le passé, pour mieux lire dans l'avenir. La forêt, dans les heures de la nuit, en frémissant à ses oreilles, lui permet de percevoir avec subtilité l'esprit du monde.

Les animaux des bois, qui près de lui demeurent, familiers avec l'hôte paisible, s'enfuient soudain remplis d'épouvante, car ils ont entendu le son du cor. Bientôt la troupe bruyante des chasseurs l'entraîne lui-même du fond de sa retraite au château du roi, qui depuis longtemps le fait chercher.

« — Béni soit ce jour qui t'amène chez moi, toi qui, caché pour tous, chantes la sagesse aux animaux des bois! Nous aimerions à expérimenter ce que vaut la science que l'ombre de la forêt t'enseigne depuis bien des années.

Ce n'est pas sur le cours des étoiles que je te questionnerai d'abord; je voudrais, par une petite épreuve, m'assurer de ton mérite. Dans cette matinée, tu m'ar-

rives à point pour résoudre sans peine la difficulté qui m'embarrasse l'esprit.

Là-bas, sous l'ombre de ces tilleuls, j'entendis, cette nuit, causer et chuchoter, comme si des amants eussent veillé. Pour reconnaître leurs voix j'ai écouté du haut du rempart; mais quand je pensais les distinguer, le rossignol s'est mis à chanter.

Je te demande donc, ô maître, de me dire qui se trouvait sous ces tilleuls? Puisque tes Génies te révèlent les choses qui sont secrètes, puisque la voix des oiseaux te les chante, et que les feuilles te les murmurent, parle sans réserve et ne me cache rien de ce que tu vois. »

Le roi est entouré des personnages de sa cour, sa fille, rose fleurissante, vient lui donner le bonjour: Merlin, après avoir promené son regard assuré sur chacun des assistants, tire d'entre les boucles de la chevelure de la vierge une tendre feuille de tilleul.

« — Permets-moi de te présenter cette feuille : Lis, seigneur, ce qu'elle te dit! Que celui qui n'est pas satisfait d'un indice semblable, dise si jamais, dans les appartements des rois, il a vu tomber des feuilles? Là où tombent les feuilles du tilleul, le tilleul n'est pas loin.

Tu viens, seigneur, d'éprouver en ce jour mon savoir par une bagatelle; puisses-tu daigner reconnaître qu'on le vante à bon droit! et crois que si une simple feuille m'a servi à résoudre sans difficulté ton problème, la forêt pleine de feuillage en résout beaucoup d'autres plus grands.

Le roi demeure silencieux, tandis que sa fille est en proie aux feux de la honte. Le superbe devin s'en retourne cependant aux lieux d'où il est venu. Un cerf qu'il connaît bien l'attend devant le pont-levis; il lui

fait signe, et se dirige vers la forêt à travers les champs et les cours d'eau.

Longtemps après que Merlin fut enseveli sous la mousse, le son de sa voix retentissait au plus épais de la forêt ; bien qu'en cet endroit règne depuis longtemps le silence, je ne doute pas toutefois que dans tes lieder, ami, ne parle encore Merlin le Sauvage.

LA STATUE DE BACCHUS

— Die Bildsäule des Bacchus —

Un jour, Callisthène, jeune Athénien, après une nuit passée dans la débauche, sa couronne de lierre flétrie et les cheveux en désordre, rentra tout chancelant chez lui, à l'aube naissante, pâle lui-même et blafard comme elle. Or, comme il se rendait à sa chambre à coucher, et que son valet l'éclairait en passant par la galerie, le plein éclat des torches fit ressortir du divin Bacchus l'image divine, créée par la main savante de l'artiste : elle respirait la force de la jeunesse ; parmi les boucles ondoyantes de sa chevelure, on découvrait les épaules polies, finement voûtées, et sous l'ombre des pampres et des fruits gonflés de jus, richement entrelacés, rayonnait en sa fleur la beauté de son visage. Callisthène, interdit, recule devant la majesté et l'éclat de cette apparition. Il lui semble que le dieu, pour le punir, vient avec son thyrse de lui toucher le front, que sa bouche vivante lui adresse

ces paroles indignées : « Quel es-tu, revenant, fantôme chancelant? Ombre de l'Érèbe, être sans vigueur, aux sens engourdis! Tu as profané mon lierre sacré, c'est un crime de te dire prêtre de ma divinité ; retire-toi de devant moi! je ne te connais point. Je suis la plénitude de la nature créatrice, qui se révèle surtout dans le généreux sang de la vigne luxuriante et divine. Si votre débauche réclame un dieu, n'allez pas le chercher aux coteaux que dore le soleil, non, cherchez-le en bas, dans les ténèbres de l'enfer! » Le dieu se tait, la torche s'est éteinte, le jeune homme se glisse honteux chez lui; il arrache de sa tête la couronne fanée, et dans le for intime de son âme il fait secrètement un vœu sacré et solennel.

LE PRESSOIR DES ESPRITS

— Die Geisterkelter —

A Weinsberg, cette ville renommée, qui tire son nom du vin qu'elle produit, où résonnent des chants brillants et nouveaux, et dont le château s'appelle *Fidélité des femmes* (avec des femmes, du vin et des chansons, Luther lui-même se désennuierait; il ne manquerait pas non plus d'y trouver place pour le diable et pour son encrier, car tous les Esprits s'y donnent rendez-vous), écoutez ! voici ce qui s'est passé l'autre jour :

Le veilleur, qui garde la cité, faisait sa ronde dans

cette nuit où une année descend dans le tombeau, tandis qu'une autre prend naissance. Déjà l'horloge marque l'heure des revenants, et le veilleur est sur le point de projeter son cri : lorsque, entre l'annonce et l'heure qui va sonner, à la limite de l'année et du jour, il entend un craquement, un frémissement; la maison en face se fend et s'ouvre, le mur disparaît, et dans l'espace profond se dresse fièrement l'arbre d'un pressoir, autour duquel des Esprits sont en branle et tournent, en poussant des cris, jeunes et vieux, dans un ardent délire; des tuyaux purpurins s'épanche le moût, généreux sang de la vigne; le branle fait rage, c'est une roue bruyante de moulin dont le vin impétueux précipite les ailerons. Le veilleur, ne sachant que devenir à ce spectacle, se détourne et regarde vers les coteaux : et ceux-ci, dominant la ville pleine de ténèbres, resplendissent comme en plein midi; le soleil d'automne inonde d'une poussière d'or le luxuriant feuillage des vignes, et sous les pampres brille la troupe des vendangeuses aux mille couleurs; des monceaux de grappes s'élèvent au-dessus des têtes des porteurs qui marchent dans les sillons; on distingue à peine les fouleurs, tant la noble écume rejaillit autour d'eux. On entend des éclats de rires et des chansons, la batte qui résonne, l'explosion des pistolets. Puis, comme le soleil termine sa carrière, il s'élève des gerbes de feu, qui allument sur la face obscurcie du firmament de larges et lumineuses étoiles. — En ce moment, le pesant marteau se meut gravement et frappe douze coups à la vieille tour de l'église. La joie se tait, tout éclat s'éteint, le pressoir s'est évanoui, et ce n'est plus que dans quelque chambre silencieuse que brûlent encore les restes d'une petite lampe. Le veilleur toutefois

annonce la jeune année par un chant antique, où se mêle pourtant, comme miel vierge, mainte rime nouvelle aux vieux mots. Il proclame joyeusement et préconise ce que la nuit miraculeuse lui a révélé : car lorsque le pressoir des Esprits travaille, cela promet un automne abondant.

Soudain il se sent frapper doucement sur l'épaule : ce n'est pas un revenant de minuit, mais un compagnon de coupe, incrédule à sa prophétie; celui-ci l'aborde en hochant la tête : « Le moût de ton pressoir provenait, lui dit-il, de l'ancienne, et non de la nouvelle année. »

LE CHEVALIER RECHBERGER

— Junker Rechberger —

Rechberger était un jeune seigneur audacieux, la terreur des marchands et des voyageurs. Dans une église abandonnée, une certaine nuit il séjourna.

Et lorsque minuit fut sonné, il partit pour surprendre sa proie; car il avait appris qu'une troupe de marchands passerait par là de bon matin.

Il n'était qu'à une faible distance qu'il dit : « Palefrenier, retourne, j'ai oublié mes gants sur le tombeau où j'étais assis. »

Le palefrenier revient tout pâle et dit : « Vos gants, que le diable vous les rapporte; un Esprit était assis sur le tombeau; mes cheveux s'en dressent encore d'effroi.

« Il a mis vos gants, les a considérés avec des regards flamboyants, il les a frottés en tous sens ; mes membres tremblent encore. »

Le jeune seigneur revient à la hâte sur ses pas ; il combat vaillamment l'Esprit, et après l'avoir vaincu, il reprend ses gants.

Alors l'Esprit dit avec une convoitise farouche : « — Si tu ne veux pas m'abandonner tes gants, prête-moi-les du moins pour une année, prête-moi cette paire de gants souples et beaux. »

« — Pour une année je consens à te les prêter, afin d'éprouver la bonne foi du diable ; ils ne se déchireront pas, je pense, pour couvrir tes maigres griffes. »

Rechberger partit fièrement au galop, et parcourut la forêt avec son serviteur. Le coq chanta dans le lointain, et ils entendirent des pas de chevaux.

Le cœur du jeune seigneur battit violemment ; un cortége sombre défila de cavaliers masqués ; le jeune Rechberger se rangea de côté.

Et après eux il en venait encore un, qui menait un petit cheval non monté, garni de sa selle et de sa housse, et orné d'un caparaçon noir.

Rechberger, s'approchant, demanda : « — Dis-moi qui sont ces cavaliers? Dis-moi, écuyer, mon cher, à qui appartient ce petit cheval-ci? »

« — Il est au plus fidèle serviteur de mon maître, qui s'appelle Rechberger, nom bien connu ici et au loin ; avant un an il sera tué, ce cheval alors le portera. »

Le noir inconnu disparut avec les autres, et le jeune seigneur dit à son valet : « — Malheur à moi ! j'abandonne mon cheval, c'en est fait de moi.

« Si mon cheval n'est pas trop fougueux pour toi, si

mon épée et mon écu ne sont pas trop lourds, prends-les, ils t'appartiennent, et sers-t-en pour le service de Dieu ! »

Rechberger entra dans un couvent : « — Seigneur abbé, je suis trop humble pour devenir moine, mais je voudrais, animé d'un profond repentir, servir votre couvent comme frère-lai.

« —Comme tu as été cavalier, tes éperons l'indiquent, tu peux soigner les chevaux que renferme l'écurie du couvent. »

Le jour où cette même année finissait, l'abbé acheta un cheval noir non encore dompté ; Rechberger dut lui mettre le frein, mais l'animal s'emporta et se cabra.

Il atteignit au cœur le jeune seigneur, qui tomba mort du coup ; puis il s'enfuit dans la forêt, sans qu'on pût le retrouver.

A minuit, près de la tombe du jeune seigneur, descendit un palefrenier noir ; il mit la bride à un coursier noir, à la selle duquel étaient suspendus des gants.

Rechberger sortit de son tombeau, prit les gants au pommeau de la selle, monta sur le coursier, — la pierre de son tombeau lui servit de marchepied.

Cette ballade a été composée pour les jeunes seigneurs, afin qu'ils aient soin de leurs gants, et qu'ils s'abstiennent dorénavant de courir les chemins la nuit.

LE COMTE DE GRUYÈRES[1]

— Der Graf von Greiers —

Le jeune comte de Gruyères, par une belle matinée, contemplait de son château les montagnes lointaines; il voyait les cimes des rochers dans une lueur d'or, et au milieu, dans un demi-jour, la plus verte vallée des Alpes.

« O Alpes! vertes Alpes! que je me sens attiré vers vous! Bienheureux ceux qui vous habitent, pâtres et bergères! Je vous ai souvent regardés sans en ressentir ni joie ni peine; mais aujourd'hui un ardent désir m'oppresse le cœur. »

Le son des chalumeaux se rapproche de plus en plus et parvient à son oreille; bergers et bergères se dirigent vers le château; et devant, sur le gazon, commencent les koraules; les robes blanches brillent, les guirlandes, les rubans bariolés flottent dans les airs.

La plus jeune des bergères, svelte comme un scion de mai, prend le comte par la main et l'attire dans

[1] Griers ou Greyerz, en français Gruyères, est une des plus fertiles vallées de la Suisse, dans le canton de Fribourg. Le château, dont on voit encore les ruines imposantes, fut la résidence jusqu'au milieu du seizième siècle des comtes de Gruyères, vassaux du comte de Savoie. — Le vrai nom des danses ou rondes de la Gruyère est coraoules ou koraules, que les Grecs auraient laissées dans ce pays, et c'est par ce mot que nous avons traduit le Ringeltanz dont se sert Uhland, proprement danse en rond. Les fêtes et les danses sont nombreuses chez les bons Fribourgeois; il en est une qui dure trois jours sous le nom de Dédicace des danses : c'est probablement à celle-là que le poëte fait allusion.

la danse, et la danse l'enlace dans ses tournoyants méandres : « Hé! jeune comte de Gruyères, te voilà prisonnier! »

Ils l'entraînent en chantant et en dansant; ils vont par les villages, et les rangs s'y grossissent ; ils dansent sur les prairies, ils dansent dans la forêt, et jusque sur les plateaux alpestres résonnent leurs accents joyeux.

La seconde matinée se lève, et bientôt la troisième va luire : qu'est devenu le comte de Gruyères? est-il donc à jamais perdu? Le soleil ardent achève sa course, il tonne dans les montagnes, les tempêtes s'élèvent.

Les nuages crèvent, les ruisseaux se changent en torrents, et, à la clarté rapide de la foudre perçant la nuit, apparait dans un tourbillon un homme qui nage et se débat, jusqu'à ce que, saisissant une branche, il s'élance sur la rive.

« C'est moi! entraîné hors de vos montagnes, dans les tournoiements de la danse, j'ai été surpris par la tempête ; vous vous êtes tous réfugiés dans vos cabanes et vos rochers, moi seul, je suis devenu la proie de l'orage.

« Adieu, vertes Alpes, adieu, troupe joyeuse! adieu, ces trois jours bénis, où je fus un berger! Oh ! je ne suis pas né pour un tel paradis, et le ciel en courroux m'en chasse par ses foudres.

« Toi, fraîche rose des Alpes, ne touche plus désormais ma main, je sens que l'onde glacée n'éteint point cette flamme ! Toi, danse enchanteresse, ne m'attire plus désormais ! reçois-moi dans tes murailles, toi, déserte maison des comtes ! »

LE COMTE EBERSTEIN

— Graf Eberstein —

A Spire, dans les salles de l'empereur, aux accords de la musique, à l'éclat des torches et des flambeaux, on se livre à la danse. Le comte Eberstein est le cavalier de la ravissante fille de l'empereur.

Et comme il l'entraîne dans un joyeux essor, elle ne peut s'empêcher de lui dire tout bas : « Comte Eberstein, soyez sur vos gardes! cette nuit, votre château sera en danger. »

Oui-da ! pense le comte; c'est donc pour cela, que Sa Grâce impériale m'a invité à la danse ! Il court à son cheval, laisse sa suite, et se hâte d'arriver à son château menacé.

Autour de la forteresse d'Eberstein fourmillent des guerriers sans nombre, ils se glissent dans le brouillard avec des crochets et des échelles. Le comte Eberstein les reçoit de son mieux, du haut du rempart il les précipite en bas dans les fossés.

Et lorsque l'empereur vint dans la matinée, pensant que la forteresse était déjà prise, sur les remparts, il voit danser le comte et tous ses hommes d'armes au son de la musique.

« Monseigneur l'empereur, pour prendre désormais des forteresses, s'il vous en faut, vous réussirez mieux à l'aide de la danse. Votre aimable fille danse si bien, que c'est à elle que ma forteresse s'ouvrira: »

Dans le château du comte, aux accords de la musi-

que, à l'éclat des torches et des flambeaux, on se livre à la danse ; le comte Eberstein est le cavalier de la ravissante fille de l'empereur.

Et comme il entraine sa fiancée dans son essor, il ne peut s'empêcher de lui dire tout bas : « Jeune vierge, ma belle princesse, soyez sur vos gardes ! cette nuit, un château sera en danger. »

ANECDOTE SOUABE

— Schwäbische Kunde —

Lorsque Barberousse, l'empereur fameux, se rendit à la croisade en Terre-Sainte, il lui fallut avec l'armée pieuse passer par des montagnes incultes et désertes. Là régna une grande misère, beaucoup de rochers et bien peu de pain, et maint cavalier allemand se passa de boire.

Les chevaux avaient l'estomac si faible que l'homme dut presque porter sa monture. Or un seigneur originaire de Souabe, de haute stature, à la main de fer, eut son cheval si malade et si débile qu'il ne faisait que le traîner par la bride ; mais il ne l'aurait jamais abandonné, eût-il dû lui en coûter la vie à lui-même.

Aussi demeura-t-il bientôt en arrière, à une grande distance du gros de l'armée. Alors survinrent au galop cinquante cavaliers turcs, qui lui barrèrent le passage ; ils commencèrent à tirer sur lui et à le presser de leurs lances. Le Souabe intrépide n'en a nulle peur, il continue de marcher pas à pas.

Il reçoit leurs flèches sur son bouclier, et se contentant de regarder autour de lui, il s'en moque, jusqu'à ce qu'un Turc, que cela ennuyait, brandit sur sa tête son sabre recourbé. Le sang de notre Allemand s'échauffe alors; il atteint si bien le cheval du Turc qu'il lui abat d'un seul coup les deux jambes de devant.

La bête étant tombée, il prend son épée avec vigueur, la dirige sur la tête du cavalier, et le pourfend jusqu'au pommeau de la selle, il coupe même la selle en deux, et fait pénétrer le fer avant dans l'échine du cheval: on voit à droite et à gauche tomber à bas la moitié d'un Turc.

Les autres, saisis d'une froide panique, s'enfuient de toutes parts, et chacun croit lui-même sentir sa tête et tout son corps pourfendus. Dans ce moment arriva une troupe de chrétiens qui étaient aussi restés en arrière. Ces hommes eurent le loisir de bien examiner la besogne de notre héros.

Par eux la nouvelle en parvint à l'empereur, qui manda le Souabe près de sa personne, et lui dit : « Apprends-moi, mon brave chevalier, qui t'a enseigné de tels coups? » Le héros ne médita pas longtemps : « Ces coups sont en usage chez nous, on les connait dans tout l'Empire, on les nomme simplement les coups de Souabe. »

LA VENGEANCE

— Die Rache —

Le serviteur a tué son noble maître, le serviteur veut être chevalier à son tour. Il l'a assassiné dans la sombre forêt, et il a jeté le cadavre dans le Rhin profond.

Il a revêtu le harnais d'acier poli, et il a audacieusement monté le destrier du maître. Mais comme il veut galoper sur le pont, le cheval résiste et se cabre.

Et comme il le pique de ses éperons d'or, le cheval le lance avec furie dans le torrent. Il nage, il lutte des pieds et des bras, mais le harnais pesant le retient au fond.

L'ÉPÉE

— Das Schwert —

Un jeune seigneur se rendit chez le forgeron à qui il avait commandé une bonne épée. Mais comme il la manie et la brandit dans les airs, il la trouve de beaucoup trop pesante.

Le vieux forgeron, passant sa main sur sa barbe : « Cette épée n'est ni trop lourde ni trop légère ; votre bras est trop faible, je pense, mais demain cela sera corrigé. »

« Non pas, aujourd'hui même ! j'en atteste la che-

valerie ! par ma force, non par celle du feu. » Le jeune seigneur a dit, et la vigueur lui vient, et il brandit l'épée haut dans les airs.

L'ÉPÉE DE SIEGFRIED

— Siegfrieds Schwert —

Siegfried était un jeune garçon plein d'audace ; il quitta le burg paternel.

Il ne voulait pas demeurer oisif chez son père, il voulait courir à travers le monde entier.

Il rencontra maint noble chevalier, portant solide bouclier et large épée.

Siegfried ne portait qu'un bâton, et il s'en affligeait amèrement.

Et comme il entrait dans une épaisse forêt, il arriva bientôt à une forge.

Là il vit quantité de fer et d'acier, et un joyeux brasier d'où s'élançaient des flammes.

« — Maître, mon cher maître ! reçois-moi comme ton compagnon !

« Et enseigne-moi exactement comme on forge les bonnes épées ! »

Siegfried brandit le marteau avec tant de vigueur qu'il enfonça l'enclume dans la terre.

Il forge si bien que la forêt en retentit au loin, et que tout le fer vole en morceaux.

Et de la dernière barre de fer il fit une épée bien large et bien longue.

« — Voilà que j'ai forgé une bonne épée, dit-il ; à présent je vaux autant que les autres chevaliers ;

« A présent donc j'irai comme les héros, exterminant géants et dragons, par les forêts et les campagnes. »

LE PETIT ROLAND

— Klein Roland —

La dame Berthe, assise dans l'antre d'un rocher, déplorait son destin amer. Le petit Roland jouait au dehors, sa plainte n'était pas bien grande.

« O roi Charles, mon illustre frère ! pourquoi faut-il que je t'aie fui ! Pour l'amour j'ai abandonné l'éclat et l'honneur, aujourd'hui tu es courroucé contre moi.

« O Milon, mon tendre époux ! ô toi, que les flots m'ont ravi ! j'ai tout quitté pour l'amour, maintenant l'amour m'abandonne.

« Mon Roland, mon cher enfant ! désormais tout mon honneur et mon amour ! mon Roland, approche-toi ! Je n'ai d'espérance qu'en toi.

« Mon Roland, va, descends à la ville demander des provisions, et si quelqu'un te fait quelque don, souhaite-lui que Dieu l'en récompense ! »

Le roi Charles était à table dans la salle dorée des chevaliers. Les valets s'empressaient, portant des plats et des hanaps.

Les accords des flûtes, des harpes et des chansons réjouissaient le cœur des convives ; mais cette musique sonore n'arrivait pas jusqu'à la solitude de Berthe.

Et dehors, dans l'enceinte de la cour, bien des mendiants étaient assis, qui se repaissaient plus de la nourriture que des accords des instruments.

Le roi regardait cette foule à travers la porte ouverte. — Un beau garçon fend la presse et sort des rangs.

Son habit est merveilleux, il est fait de quatre couleurs ; mais il ne s'arrête pas avec les mendiants, il porte ses regards vers la salle.

Le petit Roland entre dans la salle, comme si c'était sa maison ; il prend un plat au milieu de la table, et l'emporte sans dire mot.

Le roi pense : « Que vois-je là? c'est une manière étrange. » Mais comme il laisse faire, les autres s'abstiennent de même.

Quelques instants se passent, et le petit Roland revient dans la salle. Il s'approche précipitamment du roi et saisit son hanap d'or,

« — Hé, hé ! arrête, petit effronté ! » crie le roi bien haut. Le petit Roland, sans quitter le hanap, lève les yeux vers le roi.

Celui-ci d'abord eut l'air sombre, mais il se mit aussitôt à sourire : « Tu entres dans cette salle dorée, comme dans la verte forêt.

« Tu t'empares d'un plat de la table du roi, comme on cueille des pommes à l'arbre ; tu viens, comme au puits, chercher l'écume de mon vin rouge. »

« — La paysanne puise à la source fraiche, elle cueille des pommes à l'arbre : pour ma mère il faut

gibier et poisson, pour elle il faut le vin rouge et écumant. »

« — Ta mère est-elle si noble dame, comme tu t'en vantes, mon enfant? A-t-elle donc un splendide château et de brillants serviteurs?

« Dis-moi qui est son écuyer tranchant? Dis qui est son échanson? » « — Ma main droite, voilà son écuyer tranchant; ma main gauche, voilà son échanson. »

« — Dis donc qui sont ses gardes fidèles? » « — Mes yeux bleus sont ses gardiens assidus. » « — Dis qui est son chanteur? » « — Ma bouche aux lèvres rouges. »

« — Vraiment! cette dame est bien servie. Mais sa livrée est singulière; semblable à l'arc-en-ciel, elle est de plusieurs nuances. »

« — J'ai vaincu huit jeunes garçons de chaque quartier de la ville, et pour rançon ils m'ont remis du drap de quatre couleurs pour m'en faire un habit. »

« — Cette dame a, je le vois, le meilleur serviteur du monde. C'est peut-être la reine des mendiants qui tient table ouverte.

« Une si noble dame ne doit pas être loin de ma cour. Allons, trois dames! allons, trois seigneurs! Faites-la entrer ici! »

Le petit Roland, emportant le hanap, sort rapidement de la salle splendide. — Sur un signe du roi, trois dames et trois chevaliers le suivent.

Peu de temps s'est écoulé, le roi regardait dans le lointain, et voilà que les dames et les courtisans reviennent en grande hâte.

Le roi s'écrie soudain: « Ciel! vois-je bien clair? J'ai raillé en pleine salle ma propre famille.

« Ciel ! ma sœur Berthe, pâle, en robe grise de pèlerine ! Ciel ! dans mon somptueux palais, elle vient, le bâton du mendiant à la main ! »

La dame Berthe tombe à ses pieds, vrai spectre de femme. Alors fermente tout à coup une haine envieillie, il regarde Berthe d'un air sombre.

La dame Berthe baisse promptement les yeux, et n'ose prononcer une parole : le petit Roland lève ses regards brillants, et salue son oncle tout haut.

Alors le roi, d'un ton adouci : « Relève-toi, ma sœur ! à cause de ton cher fils que voici, il te sera pardonné. »

La dame Berthe se relève pleine de joie : « Mon frère bien-aimé, eh bien ! mon fils Roland te récompensera de la grâce que tu me fais.

« Il deviendra, semblable à son roi, un noble modèle de héros ; il portera sur son écu et sur sa bannière les couleurs de bien des royaumes.

« Il étendra sa main hardie vers la table de maint monarque ; et de sa patrie gémissante il sera le salut et la gloire. »

ROLAND PORTE-BOUCLIER

— Roland Schildträger —

Un jour, le roi Charles était à table, entouré de princes, à Aix-la-Chapelle ; on servait gibier et poisson, le vin était versé à flots. Dans la salle on voyait briller l'éclat de monceaux de vaisselle en or poli, on voyait scintiller bien des diamants rouges et verts.

Alors le puissant héros Charles dit : « A quoi sert tout ce vain éclat, lorsque le plus précieux bijou de ce monde nous manque toujours? Ce bijou, brillant comme le soleil, un géant le porte à son bouclier, dans les profondeurs des Ardennes. »

Le comte Richard, l'archevêque Turpin, le sire Haimon, Naïm de Bavière, Milon d'Anglante, et le comte Garin, ne voulurent plus demeurer oisifs; il demandèrent leurs harnais d'acier, firent seller leurs chevaux, afin d'aller combattre le géant.

Le jeune Roland, fils de Milon, dit : « Cher père, écoutez-moi, je vous en prie! Quoique vous me croyiez trop faible pour combattre les géants, je ne suis pourtant plus trop petit pour vous suivre, et porter votre lance et votre bon bouclier. »

Les six compagnons chevauchèrent bientôt ensemble vers les Ardennes; mais lorsqu'ils entrèrent dans la forêt, ils préférèrent se séparer. Roland suivait son père en croupe, charmé de porter la lance et le bouclier du héros.

Le jour et à la clarté de la lune, ces hardis guerriers parcoururent la forêt, mais il ne trouvèrent le géant ni dans le creux des rochers ni dans les fourrés. A l'heure de midi du quatrième jour, le duc Milon s'endormit, couché à l'ombre d'un vieux chêne.

Alors Roland aperçut dans le lointain des éclairs et des flammes, dont l'éclat épouvantait les cerfs et les chevreuils de la forêt; il vit qu'ils partaient d'un bouclier que tenait un géant d'un aspect formidable, qui descendait de la montagne.

Roland pensa en lui-même : Quel sujet y a-t-il de m'effrayer? Pourquoi éveillerais-je mon père dans le

meilleur de son sommeil? Voici son excellent cheval, sa lance, son bouclier, son épée, voici Roland debout, Roland son fils.

Roland attache à son côté la forte épée du seigneur Milon, saisit la lance de sa main droite et prend à la hâte le bouclier; puis, montant sur le cheval de Milon, il part sans bruit à travers les sapins, afin de ne pas éveiller son père.

Lorsqu'il fut près d'un rocher escarpé, le géant lui dit en riant : « Que veut ce petit homme monté sur ce grand cheval? L'épée a deux fois sa taille, sa lance l'entraîne de sa monture, et son bouclier va l'étouffer. »

Le jeune Roland dit : « Tiens-toi prêt à combattre; tu vas te repentir de tes railleries. Plus ma rondache est longue et large, mieux elle saura me protéger; un petit homme et un grand cheval, un bras court et une longue épée, se prêteront un mutuel secours. »

Le géant, de la distance où il se trouvait, porta un coup de sa longue gaule, que le jeune Roland esquiva en faisant tourner prestement son cheval de côté. Il brandit sa lance sur le géant, mais le bouclier enchanté la fit rebondir vers Roland.

Le jeune Roland saisit vivement l'épée de ses deux mains; le géant veut prendre la sienne, mais il n'est pas assez prompt, et Roland d'un coup fort et rapide lui coupe la main gauche sous le bouclier, et la main roula par terre avec le bouclier.

Le géant perd tout courage dès que son bouclier lui est enlevé; il est au désespoir d'être privé du bijou dont il tient sa vigueur. Il court sur-le-champ après le bou-

clier, mais Roland l'atteint au genou, de sorte qu'il est renversé à terre.

Roland le saisit par les cheveux, et lui tranche la tête; un grand torrent de sang coule en bas dans la profonde vallée. Alors Roland détache avec effort le bijou du bouclier du géant, et il en admire le vif éclat.

Après l'avoir caché précieusement sous son habit, il se dirige vers une source, à laquelle il lave le sang et la poussière dont ses vêtements et ses armes sont couverts; ensuite il retourne à l'endroit où se trouve son père, qui sommeillait encore au pied du chêne.

Il s'étend à côté de son père, vaincu lui-même par le sommeil, jusqu'à ce que la fraîcheur du soir réveille en sursaut le sire Milon : « Éveille-toi, debout, mon fils Roland! Prends vite en main le bouclier et la lance pour que nous cherchions les traces du géant! »

Ils montèrent à cheval, et parcoururent en grande hâte des régions incultes; Roland suivait son père en croupe, portant sa lance et son bouclier. Bientôt ils arrivèrent à la place où Roland venait de combattre, et ils trouvèrent le géant baignant dans son sang.

Roland eut peine à en croire ses yeux, car on ne voyait plus ni la main gauche, ni la tête qu'il lui avait coupées, ni l'épée, ni la lance du géant, non plus son bouclier et son harnais : il ne restait que le tronc et les membres sanglants.

Milon considéra ce tronc énorme : « Quel corps est-ce donc là? On voit par ce débris rompu combien le chêne fut puissant... C'est le géant! que cherché-je encore? J'ai perdu en dormant la victoire et l'honneur, je ne m'en consolerai jamais. »

A Aix la-Chapelle, le roi Charles était devant son châ-

teau, en proie au souci : « — Mes guerriers se portent-ils bien? Ils tardent fort à revenir. Mais si je vois clair, foi de roi! le duc Haimon arrive à cheval avec la tête du géant au bout de sa lance. »

Le duc Haimon s'approche tout troublé, avec sa lance baissée; il met la tête souillée de sang devant les pieds du roi : « — J'ai trouvé cette tête dans la forêt, et à cinquante pas de là j'ai vu le corps du géant à terre. »

Bientôt survint l'archevêque Turpin, portant le gantelet du géant, avec la main coupée dedans; il l'en tira en riant : « — Voilà une belle relique que je rapporte de la forêt; je l'ai trouvée déjà coupée. »

Le duc Naïm de Bavière arriva avec la ganle du géant : « — Voyez ce que j'ai trouvé dans la forêt, une arme forte et longue. Je sue beaucoup de son poids; oui-da! un bon coup de bière de Bavière me serait fort agréable! »

Le comte Richard était à pied, marchant à côté de son cheval qui portait la lourde armure du géant, le harnais et l'épée : « — Celui qui voudra chercher dans la forêt trouvera encore mainte pièce d'armure; il y en avait trop pour moi. »

Du plus loin le comte Garin agitait le bouclier du géant. « — Celui-là a le bouclier où est la couronne, celui-là va nous apporter le bijou! » « — Je l'ai, chers seigneurs, le bouclier : je voudrais de même avoir le bijou, mais il en a été détaché. »

On vit enfin venir le sire Milon se dirigeant vers le château. Il faisait marcher son cheval lentement; il penchait sa tête avec découragement. Roland suivait

son père en croupe, et portait sa lance redoutable ainsi que son solide bouclier.

Mais comme ils approchaient du château et se dirigeaient vers les seigneurs, il ôta du bouclier de son père l'ornement du milieu, puis il mit à la place le bijou du géant, qui jeta un éclat aussi éblouissant que celui du soleil.

Dès que ce feu embrasa le bouclier de Milon, le roi s'écria dans un transport de joie : « — Salut à Milon d'Anglante ! C'est lui qui a vaincu le géant, c'est lui qui lui a tranché la tête et la main, et qui lui a enlevé le bijou ! »

Le sire Milon, s'étant retourné, fut ébloui de tout cet éclat : « — Roland, mon petit homme, dis, camarade ! qui donc t'a donné cela ? » « — Pour l'amour de Dieu, sire père, ne m'en veuillez pas si j'ai tué ce grand drôle, tandis que vous reposiez ! »

VOYAGE SUR MER DU ROI CHARLES

— König Karls Meerfahrt —

Le roi Charles naviguait avec ses douze paladins, et se dirigeant vers la Terre-Sainte, il fut écarté de sa route par la tempête.

Alors Roland, le héros plein de bravoure, dit : « Je sais bien combattre et escrimer, mais cet art ne me sert de rien contre les flots et la tempête. »

Puis le sire Holger de Danemark dit : « Je sais jouer de la harpe, mais à quoi bon, lorsque les vents et les ondes se déchaînent de la sorte ? »

Le sire Olivier dit avec tristesse, en regardant son épée : « Ce n'est pas tant pour moi que pour cette vieille compagne. »

Le fourbe Ganelon dit aussi, mais il le dit à la dérobée : « Si je savais me sauver de bonne manière, je vous laisserais bien tous aller au diable ! »

L'archevêque Turpin, soupirant profondément : « Nous sommes les soldats de Dieu ; bien-aimé Sauveur, descends sur cette mer, et daigne en ta miséricorde nous guider en avant ! »

Le comte Richard-sans-Peur se prit à dire : « Vous, Esprits de l'enfer ! je vous ai bien des fois servis : aidez-moi en ce moment à me tirer d'ici ! »

Le sire Naïm fit entendre ces paroles : « J'ai maintes fois donné des conseils à d'autres, mais bon conseil et eau douce sont souvent précieux sur mer. »

Le vieux sire de Riol dit : « J'ai blanchi sous les armes, et je voudrais bien mettre un jour mes os dans quelque endroit sec. »

Le brillant chevalier Gui se mit à chanter : « Oh ! si j'étais petit oiseau, je m'envolerais vers ma bien-aimée ! »

Et le noble Garin à son tour : « Que Dieu nous tire d'embarras ! J'aime mieux boire le vin rouge que l'eau verte de la mer ! »

Le sire Lambert, à la fleur de l'âge, dit : « Que Dieu se souvienne de nous ! J'aimerais mieux manger un bon poisson que d'être mangé par eux. »

Le digne seigneur Godefroi : « Je suis, dit il, content de tout, je ne demande qu'à partager le sort de mes nobles frères que voici. »

Cependant, le roi Charles, assis au gouvernail, sans

prononcer la moindre parole, dirigeait le vaisseau avec sang-froid et prudence jusqu'à ce que la tempête eût cessé.

TAILLEFER

— Taillefer —

Un jour, Guillaume, duc de Normandie, demanda : « Qui donc chante dans ma cour et dans ma salle depuis le matin jusqu'au soir, si agréablement que mon cœur est tout aise? »

« — C'est Taillefer qui se plaît à chanter ainsi, dans la cour, lorsqu'il tourne la roue du puits, dans la salle, lorqu'il allume et attise le feu, le soir en se couchant, et le matin à son réveil. »

Le duc repartit : « J'ai là un bon serviteur dans ce Taillefer, car il me sert avec zèle; il tourne bien ma roue et prépare bien mon feu, de plus il chante d'une voix si vibrante qu'il m'agrandit l'âme. »

Alors Taillefer dit : « Mais si j'étais libre, je n'en servirais et chanterais que mieux. Oh! que j'aimerais à accompagner le duc à cheval, que j'aimerais à chanter au bruit d'un bouclier et d'une épée! »

A peu de temps de là, Taillefer chevauchait par la campagne, monté sur un haut destrier, portant épée et bouclier. La sœur du duc, regardant en bas du château, dit : « Voici, par Dieu ! un beau chevalier. »

Et comme il passait près de la tourelle où était la jeune dame, il chantait, et sa voix tantôt soupirait comme la brise, tantôt grondait comme l'orage; alors

elle dit : « Ce chevalier qui chante, chante à ravir, la tour en tressaille, et mon cœur en bat dans ma poitrine. »

Le duc Guillaume traversait un jour la mer, il allait en Angleterre avec une nombreuse armée. En sautant du navire à terre, il tomba sur la main : « Oui-da! s'écria-t-il, je te saisis et te tiens, Angleterre! »

Et lorsque l'armée des Normands marchait à l'attaque, le noble Taillefer se présenta devant le duc : « Longtemps j'ai chanté et attisé le feu, longtemps j'ai chanté et manié l'épée et la lance :

« Si donc je vous ai bien servi de mon bras et de ma voix, comme valet d'abord et comme chevalier ensuite, accordez-moi pour récompense aujourd'hui de porter à l'ennemi le premier coup ! »

Taillefer se plaça en tête de toute l'armée des Normands, monté sur un vigoureux cheval, portant la lance et l'épée, et là il chanta avec une telle puissance que la plaine d'Hastings en résonna, il chanta les prouesses de Roland et d'autres braves paladins.

Et quand le chant de Roland éclata comme un orage, les bannières frémirent, les cœurs se gonflèrent, les chevaliers et les hommes d'armes brûlèrent de courage, si bien par ses accents Taillefer sut attiser le feu.

Il s'élança alors et porta le premier coup de lance, qui étendit roide mort un chevalier anglais; puis, saisissant son épée, il porta le premier coup, qui renversa à terre un autre chevalier anglais.

Les Normands à cette vue n'attendent pas longtemps; il se précipitent en poussant de grands cris et en frappant leurs boucliers. Hé! comme les flèches

sifflent! quel cliquetis d'épées! Enfin Harald tombe, et son armée orgueilleuse est défaite.

Le duc Guillaume planta sa bannière sur le champ teint de sang, fit dresser sa tente au milieu des morts, puis s'assit à un repas; — Alors tenant une coupe d'or en sa main, et portant sur sa tête la couronne d'Angleterre :

« Mon brave Taillefer, dit-il, viens et fais-moi raison! Tu m'as dit bien des chants d'amour et de tristesse, mais tant que je vivrai, à mon oreille ne cessera de vibrer le chant éclatant qu'en la plaine d'Hastings tu fis entendre en ce jour. »

LA CHEMISE DE DÉTRESSE

— Das Nothhemd —

« Je dois partir pour la guerre, mon enfant, et les planètes me menacent de malheur; ainsi fais-moi de ta tendre main de vierge, fais-moi un habit de détresse! »

« — Mon père, tu exiges un habit de bataille de la faible main d'une fille? Je n'ai jamais forgé le dur acier, je file et tisse dans la salle des femmes. »

« — Oui, mon enfant, file dans la nuit sainte, dévoue le fil aux puissances de l'enfer, et tu en tisseras une chemise longue et large, pour me protéger dans le combat sanglant. »

Dans la nuit sainte, à la lueur de la pleine lune, la jeune fille, toute seule, file dans la salle. « Au nom

de l'enfer! » murmure-t-elle, et le fuseau décrit des cercles de feu.

Alors sur le métier du tisserand sa main timide jette la bobine, qui passe et repasse avec un bruit lugubre, comme si des Esprits tissaient avec elle.

Et lorsque l'armée partit pour la bataille, le duc se montra étrangement vêtu : il portait une chemise blanche, large et flottante, avec des figures bizarres et effroyables.

Les ennemis l'évitent comme un fantôme : qui voudrait défier et attaquer celui sur lequel s'émousse le glaive le mieux trempé, et qui fait rebondir la flèche vers le tireur!

Un jeune homme s'élance au galop vers lui : « Arrête, égorgeur, arrête! tu ne m'effrayes pas : Cet art infernal ne te sauvera point, ton stratagème est impuissant, ton charme n'est que vapeur. »

Ils se rencontrent, et le choc est terrible, la chemise de détresse se teint du sang du duc, ils se frappent jusque dans la poussière, et chacun maudit le bras de l'autre.

Alors la jeune fille descend sur le champ de bataille : « Où est le héros? Où est le duc? » Elle trouve les deux combattants blessés à mort, et elle se met à pousser des cris lamentables.

« — Est-ce-toi, mon enfant? ma fille infortunée? Comment as-tu filé cet habit trompeur? N'as-tu pas invoqué l'enfer? Ta main n'était-elle pas vierge? »

« — J'ai bien invoqué l'enfer, mais ma main n'était pas vierge : Celui qui t'a tué ne m'est pas inconnu, malheur à moi! j'ai filé ta chemise mortuaire. »

LA FORTUNE D'EDENHALL

— *Das Glück von Edenhall* —

Le jeune lord d'Edenhall fait résonner les trompettes de la fête ; il se lève de la table du festin, et s'écrie au milieu de ses hôtes en proie à l'ivresse : « A présent, qu'on me donne la Fortune d'Edenhall ! »

L'échanson entend cet ordre avec déplaisir, — c'est le plus ancien serviteur de la maison ; il tire avec hésitation de son étui de soie le grand verre à boire de cristal, nommé : *la Fortune d'Edenhall.*

Alors le jeune seigneur : « En l'honneur de ce verre, mets-y du vin rouge de Portugal ! » Le vieillard verse de sa main tremblante, et une clarté de pourpre se répand partout, rayonnant de la Fortune d'Edenhall.

Et le lord, élevant son verre, dit : « Ce verre de cristal éblouissant, la fée de la source l'a donné à mon aïeul, et elle a écrit dessus : — Si ce verre tombe, adieu la Fortune d'Edenhall !

« C'est avec raison que ce verre fut donné à la famille joyeuse d'Edenhall ; nous aimons à boire à longs traits, nous aimons à trinquer bruyamment ; — choquez avec la Fortune d'Edenhall. »

Le son en est d'abord doux et plein comme le chant du rossignol, puis il s'élève, semblable au bruit du torrent dans les bois ; enfin gronde comme le tonnerre la splendide Fortune d'Edenhall.

« — Une famille hardie a pris pour talisman le fragile cristal d'un verre : il a duré plus longtemps qu'il

ne faut ; — choquez! par ce choc vigoureux j'éprouve la Fortune d'Edenhall. »

A peine le verre s'est-il brisé bruyamment que la voûte de la salle s'entr'ouvre soudain avec fracas, et que la flamme y pénètre : les convives sont tous disparus avec la Fortune brisée d'Edenhall.

A la faveur des ténèbres, l'ennemi a escaladé le rempart, il se précipite avec le fer et la flamme; le jeune lord tombe percé d'un coup d'épée, tenant encore en main un fragment de cristal de la Fortune d'Edenhall.

Le lendemain, l'échanson, seul, le vieux serviteur va errant par la maison détruite ; il cherche les ossements brûlés de son maître, et parmi les ruines horribles de la salle les débris de la Fortune d'Edenhall.

« Les murailles de pierre, dit-il, s'écroulent, la haute colonne doit tomber aussi ; fragiles comme le verre sont la gloire et les biens d'ici-bas : un jour, le globe terrestre se fêlera et sautera en éclats comme la Fortune d'Edenhall. »

LE DERNIER COMTE PALATIN

— Der letzte Pfalzgraf —

Moi, comte palatin, Gœtz de Tübingen, je vends le château et la ville, avec les gens, droits, champs et forêts, car je ne veux plus avoir de dettes.

Deux droits seulement je n'aliénerai point, deux droits bons et anciens : l'un dans le couvent à l'élégante tour, l'autre dans la verte forêt.

En donnant au couvent nous nous appauvrîmes, en

le bâtissant nous nous sommes ruinés ; c'est pourquoi l'abbé devra nourrir mon autour et mon chien.

Dans la forêt qui entoure le couvent je garde encore la chasse : en me réservant cela, je ne suis point en peine de tout le reste.

Lorsqu'un jour, vous, moines, n'entendrez plus mon cor de chasse, sonnez alors la cloche, et cherchez-moi, je serai étendu mort sur les bords ombragés du ruisseau.

Enterrez-moi au pied d'un large chêne, dans la verte forêt où chante l'oiseau ; et dites pour moi une messe de chasseur qui ne dure pas trop longtemps.

LE COMTE EBERHARD-LE-HUTIN

— Graf Eberhard der Rauschebart —

Toute chanson a donc cessé de résonner dans le pays de Souabe, là où jadis les sonores accents des nobles harpistes descendaient du Staufen ! Et si l'on chante encore, pourquoi laisse-t-on dans un oubli profond les exploits des ancêtres, l'antique gloire des armes ?

On gazouille de frivoles chansonnettes, on aiguise des épigrammes, on persifle les charmantes femmes, elles qui inspiraient jadis toute poésie ; en ces lieux, où l'évocation de la vie des héros fut longtemps avidement écoutée, on marche avec précaution, on s'esquive en tremblant au moindre bruit.

Romps donc les portes de ton sépulcre, élance-toi du sombre chœur [1] avec ton fils héroïque, comte à la

[1] Le comte Eberhard de Wurtemberg, surnommé Greiner et

barbe bruyante! tu combattis encore dans ta vieillesse sans être vaincu, eh bien, traverse notre siècle avec le bruit strident de ton épée!

I — LA SURPRISE DE WILDBAD

— Der Ueberfall im Wildbad —

Par un des beaux jours de l'été, alors que soufflent de tièdes brises, que les forêts joyeusement verdoient, que les jardins fleurissent, un héros franchit la porte de Stuttgart, un homme de rare noblesse, le comte Eberhard Greiner, le vieux Rauschebart.

Il sort dans la campagne, suivi de quelques nobles serviteurs, sans heaume et sans harnais, non pour une expédition sanglante, mais pour se rendre à Wildbad, où jaillissent des eaux chaudes, qui guérissent et rendent les forces aux malades, qui rajeunissent les vieillards.

A Hirsau, chez l'abbé, le cavalier met pied à terre, et boit, au son de l'orgue, le vin frais du couvent. De là il galope par les sapinières, dans la verte vallée, où l'Enz avec fracas roule à travers les rochers.

Sur le Marché de Wildbad est une belle maison, qui a une lance blanche pour enseigne; c'est là que le comte descend pour y faire résidence, et il va tous les jours, l'hôte auguste, visiter la source.

Après s'être déshabillé et reposé quelques moments, après avoir dit sa prière, il se plonge dans l'eau, et se place là où la noble source jaillissante sort la plus chaude et la plus abondante de la fente du rocher.

aussi Rauschebart († 1393), et son fils Ulrich († 1388) reposent dans le chœur de la cathédrale de Stuttgart.

Jadis, un sanglier blessé y vint pour laver sa plaie, et découvrit aux chasseurs la source cachée dans les buissons; aujourd'hui le vieux héros se plait à s'y ébattre, à laver et à frotter son corps couvert de cicatrices.

Un jour, son plus jeune page, tout essoufflé, vint le trouver : « Seigneur comte, une troupe descend par la vallée supérieure ; ils portent de lourdes massues, leur chef a sur son bouclier une rose rouge en or et un sanglier sauvage. »

« — Mon fils, ce sont les Frappeurs[1], de vigoureux combattants, — donne-moi mon habit, jeune garçon ! c'est Eberstein ; je connais bien ce sanglier, il est plein de furie, je connais bien la rose, elle a l'épine aiguë. »

A l'instant, un pauvre berger accourt tout hors d'haleine : « Seigneur comte ! une bande approche par la vallée inférieure ; le chef porte trois haches, son harnais jette un tel éclat que mes yeux en sont éblouis comme par des éclairs. »

« — C'est le harnais de Wunnenstein, surnommé le Loup blanc, — donne-moi mon manteau, jeune garçon ! — Je connais cet éclat, j'ai peu sujet de m'en réjouir, es haches coupent bien. — Ceins l'épée à mon côté ! — Le loup est altéré de sang.

« On peut effrayer une jeune fille au bain, c'est une

[1] Ce fut en 1367 que se forma contre Eberhard II, comte de Wurtemberg, la ligue de la plupart des nobles de la Souabe, pour résister aux continuels envahissements du vieux Greiner. Cette ligue, connue sous le nom de Compagnie de la massue (Schlegler-Bund), ou des oiseaux de la Saint-Martin, parce que les confédérés avaient pris pour emblème une masse d'armes, et s'étaient juré alliance le jour de la Saint-Martin, avait à sa tête les comtes d'Eberstein.

plaisanterie qui ne fait de mal à personne ; mais si l'on vient y surprendre un vieux guerrier, il y va, sinon de la vie, du moins d'une lourde rançon. »

Alors le pauvre berger dit : « Il est un moyen : je connais des sentiers secrets où nul homme n'a mis le pied ; un cheval ne saurait y passer, les chèvres seules les gravissent ; si vous voulez me suivre à l'instant, je vous conduirai en lieu sûr. »

Ils montent à travers les halliers la montagne escarpée ; le comte se fraye souvent le chemin avec son épée. Il n'a jamais goûté l'amertume de la fuite, il préférerait combattre : le bain lui a rendu sa vigueur.

Sans cesse monter et descendre par les feux brûlants de midi !... Déjà le comte est obligé de s'appuyer sur le pommeau de son épée. Le berger a compassion de la vieillesse du puissant seigneur, il le prend sur ses épaules, et dit : « C'est de bon cœur. »

Alors le vieux Greiner pense : cela fait du bien, en vérité, d'être si doucement porté par un fidèle sujet ; dans les périls, dans les extrémités, le peuple se montre pur et loyal, aussi ne faut-il jamais fouler aux pieds son juste et vieux droit.

Lorsque le comte, sauvé de la sorte, siégea en sa salle à Stuttgart, il fit frapper une médaille pour servir de monument commémoratif ; il gratifia de mainte belle pièce le berger fidèle, et à plusieurs seigneurs de ses gardes il en distribua une par raillerie.

Puis à Wildbad il envoya sans retard des maçons habiles, pour ériger des murailles autour de la source, afin que, dorénavant, tout vieillard, en été, pût aller s'y rajeunir, sans craindre la surprise d'un ennemi.

II — LES TROIS ROIS A HEIMSEN

— Die drei Könige zu Heimsen —

Trois rois à Heimsen, qui l'aurait jamais cru ! Avec cavaliers, chevaux et train pompeux ! Ce sont les puissants chefs de la compagnie de la Massue, qui s'intitulent rois : voilà qui donne du poids à l'affaire.

Ils trônent là ensemble, et délibèrent chaudement, débattent et discutent un important fait d'armes : c'est de surprendre avec des troupes le fier Greiner, et de l'attaquer mieux qu'on n'a su le faire au bain.

Il s'agit de l'emprisonner et de raser ses forteresses, jusqu'à ce qu'il laisse les nobles libres de toute contrainte. Alors, adieu la paix du pays ! Service féodal, adieu ! Alors, c'est le chevalier libre qui se moquera de tout le monde.

La nuit touche à sa fin, les rois sont plongés dans le sommeil ; le chant du coq salue déjà l'approche du matin, et le cor d'un garde sur la tour fait entendre un son rude : debout, debout, dormeurs ! le cor annonce un assaut.

Bientôt dans la plaine, par la nuit et le brouillard, ondoie comme une mer de guerriers : il en vient de tous côtés pour envelopper la ville ; ce n'est que voix contenues d'hommes, bruit confus de pas précipités, piétinement, hennissement de chevaux, sourd retentissement d'armes !

Et quand l'aube parut, et que le brouillard fut dissipé, quel éclat de piques et de massues à pointes[1] ! Les

[1] Le texte porte *Morgensternen*, qui veut dire proprement

paysans des alentours sont attroupés aux abords de la place, et au milieu, à cheval, voilà le vieux à la barbe bruyante.

Les Frappeurs s'efforcent de défendre la ville et le château ; ils lancent du haut des tours des pierres et des flèches. « — Paix ! Attendez ! crie Greiner, on va vous chauffer le bain, il va fumer, et sa vapeur vous brûlera les yeux ! »

Autour des vieilles murailles, du bois mêlé à la paille a été amassé pendant la nuit et aspergé de résine ; on tire dedans des flèches enflammées, la paille déjà pétille, on y jette des couronnes de feu, et le tout s'embrase et flambe.

De toutes parts on apporte des aliments à l'incendie, et tous ces paysans vigoureux l'attisent sans relâche, de sorte que la flamme s'étend et s'élève toujours ; déjà avec de joyeux craquements elle dévore les toits des tours.

Une porte a été laissée libre, ainsi l'a ordonné le comte : alors on entend que le verrou se tire tout doucement. Est-ce que les frères de la Massue s'élancent en désespérés par cette issue ? Non ! ils sortent en procession paisible, comme pour aller à l'église.

En tête s'avancent les rois, à pied, avec humilité ; ils marchent tête nue et les regards baissés ; puis maîtres

etoiles du matin ; c'était une massue hérissée de pointes de fer dont se servaient au moyen âge les peuples du Nord. Voyez dans Augustin Thierry, Les Danois établis en Angleterre ; à la première apparition du *Roi de mer* Hasting et de ses pirates, impatients de se joindre à leurs frères, ils oublient le serment qu'ils ont prêté au roi Alfred sur le bracelet d'Odin, abandonnent les champs qu'ils labouraient et détachent de la muraille enfumée leur grande hache ou la massue qu'ils appelaient *Morghen-Stiarna.*

et serviteurs lentement défilent, homme par homme, on peut à l'aise les dénombrer et les reconnaître tous.

« Soyez les bien venus ! leur crie Greiner,—en prison chez moi ! Je vous trouve réunis à souhait, louable fraternité ! J'ai donc su vous rendre votre visite du bain, un seul me manque, camarades ! — Wunnenstein, — c'est dommage. »

Un paysan, qui a consciencieusement aidé à attiser le feu, appuyé sur sa pique, regarde attentivement ce spectacle : « — Trois rois à Heimsen, dit-il dédaigneusement, c'est beaucoup ! Si on en attrape un quatrième, ça fera un jeu de cartes. »

III — LA BATAILLE DE REUTLINGEN[1]

— Die Schlacht bei Reutlingen —

A Achalm, sur le roc, plus d'un aigle hardi a son aire : c'est le comte Ulrich, fils de Greiner, avec sa troupe de chevaliers ! Leur vol sauvage plane autour de la ville de Reutlingen, qui, épuisée par cette dure oppression, est à la veille de succomber.

Mais voilà qu'une fois les bourgeois se lèvent pendant la nuit ; ils s'avancent en force dans la vallée d'Urach, et bientôt du village et du moulin la flamme s'élance rouge comme du sang ; les troupeaux sont enlevés, les bergers massacrés.

Le seigneur Ulrich, à cette nouvelle, s'écrie, trans-

[1] La bataille de Reutlingen, où le comte de Wurtemberg eut le dessous contre les villes révoltées, fut livrée le 14 mai 1377. Reutlingen est une jolie ville murée du Wurtemberg, sur l'Eschez près du Neckar, à quelques lieues de Tübingen.

porté de colère : « Dans votre ville, il n'entrera ni ongle ni corne ! » Alors les chevaliers s'empressent, ils se revêtent d'acier, ils demandent leurs chevaux, et marchent aussitôt vers la vallée.

Là-bas se dresse une petite église, sous l'invocation de saint Léonard, proche d'une verte prairie, lieu favorable pour en venir aux mains. Ils sautent à bas de leurs chevaux, se disposent en lignes redoutables, leurs longues lances sont en arrêt : qui oserait les attaquer?

Déjà du val d'Urach les bourgeois vont sortir; on entend les acclamations des hommes et les mugissements des troupeaux; on les voit s'avancer en bandes bien armées : comme les bannières flottent superbes ! comme les lances et les épées jettent des éclairs !

Maintenant serrez bien vos rangs, chevaliers! Vous ne vous attendiez pas certes à un danger si menaçant. Des forces supérieures sont prêtes à s'élancer comme un torrent ; les chevaliers se tiennent ferme comme roc et muraille.

A Reutlingen, près de la geôle, il est une vieille poterne recouverte des pampres épais d'un lierre antique; on l'avait presque oubliée : elle s'ouvre soudain, et une foule compacte de bourgeois en sort pour le combat.

Attaquant les chevaliers par derrière, elle tombe sur eux avec une épouvantable furie. Ah! le bourgeois aujourd'hui veut se baigner dans le sang tout chaud des seigneurs! Ah! comme les mégissiers vous les ont bien tannés! Ah ! comme les teinturiers vous les ont teints en pourpre !

En ce jour, on ne fait pas de prisonniers, on en veut à la vie, en ce jour, le sang coule comme la pluie, la prairie fleurit rouge. De plus en plus enveloppée et

vivement pressée, la troupe des chevaliers est entourée des cadavres de ses frères.

L'étendard est abattu, le seigneur Ulrich perd un sang abondant ; ceux qui survivent sont épuisés jusqu'à la moelle; alors ils courent à leurs chevaux, s'y élancent en hâte, se font jour à coups d'épée, et regagnent la forteresse.

« Ach Allm...! » — soupira jadis un chevalier sous les coups de son meurtrier. — « Allmæchtiger! [1] » voulait-il s'écrier : — on a appelé la forteresse de ce nom. — Le seigneur Ulrich y arrive, tombe de selle, demi-mort, couvert d'un sang qui fume, — le château n'aurait pas eu déjà ce nom, qu'on l'eût désormais nommé Achalm.

Le lendemain, à la porte de Reutlingen se présenta maint écuyer en deuil, ayant perdu son maître. A l'hôtel de ville les morts étaient tous rangés; on y mena les serviteurs sous bonne escorte.

Il s'en trouvait là plus de soixante, si pâles et si sanglants que bien des écuyers reconnurent à peine leurs maîtres. Alors chaque cadavre fut de la main du fidèle serviteur lavé et vêtu d'un blanc habit mortuaire.

Sur des brancards et des voitures on les transporta, couronnés de chêne, comme il sied à des héros; ils se dirigeaient vers la porte, le long de la vieille ville, au glas funèbre des cloches.

Gœtz Weissenheim est à la tête de ce long cortége lugubre; c'était lui qui portait la bannière du comte dans la bataille, il ne l'a abandonnée qu'en perdant la vie : ainsi il est digne de conduire encore la troupe des trépassés.

[1] Ah! Tout-puissant.

Trois nobles comtes le suivent : ce sont, comme l'indiquent leurs écussons, les comtes de Tübingen, de Zollern et de Schwarzenberg. — O Zollern ! autour de ton corps se joue une auréole : Peut-être as-tu en mourant vu l'avenir brillant de ta maison ?

Deux chevaliers de Sachsenheim, le père et le fils, dorment réunis au sein des lis et des pavots : Dans leur château erre de toute antiquité un Esprit, dont les plaintes lamentables prédisaient depuis longtemps l'horrible catastrophe.

Jadis, un seigneur de Lustnau, réveillé de sa léthargie, retourna dans la nuit chez son épouse, couvert de son drap mortuaire : d'où l'on a, en badinant, appelé sa maison les Morts ; — en voici un que l'on porte, la mort lui a percé le cœur.

Ce chant ne saurait continuer ; il y a assez de lamentations. Si quelqu'un veut connaître tous ceux que l'on emporta : là, sur les fenêtres de l'hôtel de ville, en couleurs variées et brillantes, le nom et le blason de chaque chevalier sont représentés.

Le comte Ulrich, après s'être guéri de ses blessures, se rendit à Stuttgart, mais sans se hâter trop ; il trouva son vieux père dînant seul : il n'y eut qu'un salut glacial ! pas un mot ne résonna dans la salle.

En face de son père, Ulrich s'est mis à table ; il baisse les yeux ; on lui sert du vin et du poisson : alors le vieillard saisit un couteau, et, sans souffler mot, coupe entre lui et son fils la nappe en deux morceaux.

IV — LA BATAILLE DE DŒFFINGER[1]

— Die Döffinger Schlacht —

Là où les trépassés reposent il y a silence d'ordinaire, on n'y entend que la prière à voix basse près de la croix et de la pierre tumulaire; il en fut autrement à Dœffinger : là, toute une journée, le cimetière retentit des cris du combat, du cliquetis des armes.

Les bourgeois sont venus; le paysan a mis son bien en lieu sûr, et il le défend bravement; armé de piques, de houes et de faux, il repousse l'attaque; celui qui tombe mort n'a pas loin pour sa fosse.

Le comte Eberhard Greiner apprend le péril des siens; déjà il marche à la tête d'une forte levée d'hommes; autour de lui s'assemble l'élite des plus braves chevaliers, les comtes et les seigneurs de la Ligue des Lions.

Survient un messager à cheval de Wolf de Wunnenstein : « — Mon maître avec sa bannière vous veut venir en aide. » Le fier comte répond : « — Je ne l'ai pas demandé, il a pour rien la monnaie dont je l'ai jadis honoré. »

Bientôt le comte Ulrich voit en face les troupes des bourgeois, les bannières flottantes de Reutlingen, d'Augsbourg, d'Ulm ; alors sa cicatrice lui brûle et sa

[1] Cette bataille fut livrée en 1388. Schiller en a fait une vigoureuse peinture dans son *Lied* intitulé *Graf Eberhard der Greiner*. On sait aussi quelle noble toile cette ballade a inspirée à l'un de nos grands peintres; celui que Schiller appelle simplement avec l'histoire, le *comte Eberhard le Hutin* est devenu *le larmoyeur* d'Ary Scheffer; entre Schiller et Ary Scheffer, Uhland tient dignement sa place.

vieille haine fermente : « Je sais d'où vient, insolents, que votre crête se gonfle. »

Il galope vers son père : « — Aujourd'hui je payerai mon ancienne dette, s'il plait à Dieu, je vais reconquérir la faveur paternelle. Il ne m'est pas permis de manger à la même nappe que toi, héros, il me sera du moins permis de combattre sur le même champ sanglant. »

Ils descendent de leurs montures, les nobles seigneurs de la Ligue des Lions, ils fondent sur les ennemis, et se montrent de vrais lions. Oh! comme le lion Ulrich se déchaîne et massacre avec furie! Il veut payer sa dette, il a donné sa parole.

Qui emporte-t-on hors du combat, là, au pied d'un chêne? « — Que Dieu soit clément pour moi! » — Il gémit, il râle sourdement. O chêne royal, la foudre t'a écrasé! O Ulrich, intrépide chevalier, le glaive t'a abattu!

Alors le vieux héros, que rien ne peut ébranler, s'écrie : « Ne vous effrayez pas! celui qui est tombé est comme tout autre homme. Frappez! frappez! l'ennemi fuit! » — Sa voix gronde comme le tonnerre. Comme sa barbe bruit au vent! Oh! comme le sanglier écorche!

Les bourgeois ont entendu le mot artificieux. « — Qui fuit? » — demandent-ils tous ; déjà on chancelle de toutes parts ; ce mot les a saisis comme une parole magique ; le comte et les chevaliers rompent leurs rangs l'un après l'autre.

Qui brille là-haut et sillonne les airs comme l'éclair? C'est Wolf de Wunnenstein avec ses cavaliers. Il tombe sur les bourgeois et y fait de larges trouées. Alors la victoire est décidée, les ennemis sont en pleine déroute.

Cela se passait au mois de la moisson, par Dieu! une chaude journée! Que de nobles gerbes jonchèrent les guérets! A combien de moissonneurs aussi les bras défaillirent! Les chevaliers ont vraiment célébré là une sanglante fête de faucille.

Longtemps le paysan, en poussant sa charrue, a trouvé en ces lieux des lames rouillées d'épées, des fers de piques, des anneaux de cuirasses; et dans un tilleul, qu'on vint à couper et à scier, est apparu un harnais et le squelette du guerrier qu'il recouvrait.

Or, lorsque la bataille fut gagnée et qu'on eut sonné la victoire, le vieux Greiner tendit sa main droite à Wolf: « — Merci, vaillant héros; accompagne-moi dans ma demeure, afin de nous bien reposer après ce rude combat. »

« — Oui-da! dit Wolf en riant, cette plaisanterie vous a fait plaisir! J'ai combattu, parce que je hais les villes, et non pour votre merci. Bonsoir et bon voyage! nos affaires n'en sont pas changées. » Cela dit, il part au galop avec ses chevaliers et ses gens.

Dans le village de Dœffinger, le comte a passé la nuit près du cadavre d'Ulrich, son fils unique. A genoux à côté du cercueil, il a voilé son voyage, et s'il a pleuré en silence, personne ne l'a su.

Le lendemain, à l'aube du jour, Eberhard monte à cheval, et il s'acheminait vers Stuttgart avec sa suite, lorsque le berger de Zuffenhauser arrive en courant: « Cet homme paraît troublé; que nous apporte-t-il de nouveau? »

« — Je vous apporte une méchante nouvelle: tout à l'heure, Wolf s'est insidieusement jeté sur notre trou-

peau et en a pris tout son saoul. » Alors le vieux Greiner ricana dans sa barbe grise : « — Le loup court après la chair, c'est l'instinct du loup [1] ? »

Ils continuent leur route, et ils voient s'élever au-dessus de la verte vallée le château de Stuttgart, éclairé des feux du matin ; un page accourt à cheval, paré comme pour une fête : « — Ce garçon me semble nous apporter une bonne nouvelle. »

« — Je vous apporte un joyeux message : salut à l'arrière-petit-fils ! Dame Antoinette a mis au monde un petit garçon. » — Alors il lève au ciel ses mains, le vieillard héroïque : « Le pinson a nouvelle postérité, grâce et louange au Seigneur ! »

L'ÉCHANSON DE LIMBURG

— Der Schenk von Limburg —

Au château de Limburg, il était un noble comte, qu'aucun de ses hôtes ne trouvait jamais chez lui. Il se promenait en tous lieux, dans les forêts, sur les montagnes, et ni l'orage ni la pluie ne pouvaient l'en dégoûter.

Il portait un pourpoint de cuir et un chapeau de chasse avec mainte plume sauvage, qui siéent si bien aux chasseurs. A son côté pendait une coupe de buis ; — il était excellent marcheur, et de haute stature.

[1] *Wolf* veut dire *loup*.

Il avait assurément des valets nombreux; il avait un fort bon cheval; mais il se promenait à pied, laissant ses gens chez lui. Pour toute suite, il avait son épieu, fort et long, à l'aide duquel il franchissait hardiment les larges cours d'eau.

Or l'empereur d'Allemagne, résidant à Hohenstaufen, un jour alla chasser avec un brillant cortége, et, en poursuivant une biche, il s'avança si loin, dans son ardeur, que tous ses gens le perdirent dans la forêt sauvage.

Enfin, prés d'une source fraîche il s'arrêta, épuisé de fatigue. Le lieu était paré de toutes sortes de fleurs. Il allait s'y coucher pour faire sa méridienne, quand les buissons remuèrent : — le comte était devant lui.

L'empereur se mit à gronder : « Mon voisin, lui, ici? Il est rarement chez lui, et ne vient jamais à la cour. Il faut, si l'on veut le surprendre, errer dans la forêt, et l'on doit s'en saisir résolûment, car il ne séjourne nulle part. »

Alors, sans se méfier de rien, le comte s'assit, et dans la terre enfonça son épieu près de lui. L'empereur de ses deux mains se saisit de la hampe : « Il me faut me nantir de l'épieu, dit-il, et je le prends comme gage.

« Cet épieu m'est acquis, je l'ai longtemps désiré, et tu auras en échange mon meilleur cheval, que voici. Il ne faut pas qu'un homme tel que toi rôde dans les forêts, qui saurait mieux me servir à la cour et en campagne. »

« — Sire empereur, pardonnez-moi! Vous m'affligez le cœur. Laissez-moi ma libre vie, et laissez-moi mon épieu! J'ai moi-même un cheval, je vous remercie du

vôtre ; je monterai à cheval lorsque je serai vieux et débile. »

« — Il n'y a pas à disputer avec toi, tu es trop fier pour moi. Mais tu portes à ton côté une coupe faite de bois : la chasse m'a donné soif; ainsi fais-moi le plaisir, camarade, de me donner à boire un coup de cette bonne source d'eau. »

Le comte, s'étant levé, rince proprement la coupe, la remplit jusqu'au bord, et vient la présenter à l'empereur. Celui-ci, à grands traits, avale la fraîche boisson avec autant de plaisir que si c'était le meilleur vin.

Alors le malicieux buveur prend la main du comte : « Tu m'as lavé la coupe, tu me l'as remplie jusqu'au bord, et tu as présenté à mes lèvres la boisson rafraîchissante : tu es ainsi dès ce moment l'échanson de l'empire d'Allemagne! »

LE VAL DES CHANSONS

— Das Singenthal —

Le duc était dans la forêt profonde, assis au pied d'un chêne, tandis que, près du coteau, une jeune fille cueillait des fraises en chantant. Elle vint offrir sa récolte, fraîche et embaumée, au vieillard, déjà charmé délicieusement par la douceur de ses accents.

« Avec ta claire chanson, dit-il, charmante enfant, la paix m'est revenue, après mainte course orageuse. Les fraises que tu me présentes rafraîchissent agréablement

la bouche, toutefois chante encore; ton chant rend à mon âme un rêve plein de sérénité.

« Aussi loin que de ce chêne mon olifant d'ivoire se fait entendre, l'étendue de forêt que ses sons parcourent, tout cet espace est à moi : aussi loin que de ce bouleau ta chanson peut retentir, je te donne dans cette vallée propriété et domaine. »

De nouveau le vieillard sonna de son olifant dans la vallée, et les rochers lointains en retentirent comme un orage. Puis, sur la colline de bouleaux, chanta la douce voix de la jeune fille, comme si les ailes des anges rasaient la terre silencieuse.

Et à son doigt il met, comme gage, une bague portant son scel : « Ma chasse est terminée, cette terre t'appartient. » En remercîment, la charmante s'incline devant lui, et se hâte de sortir de la forêt, emportant avec la bague d'or un frais bouquet de fraises.

Lorsque le mugissement du cor commandait sombrement en ces lieux, on voyait errer les sangliers dans l'épaisseur de la forêt; les meutes l'emplissaient de leurs aboiements, la biche fuyait à leur approche, et lorsque la proie tombait sanglante, un hallali sauvage retentissait.

Mais depuis que la jeune fille y a chanté, il n'y a que des prairies vertes où les agneaux bondissent joyeusement, et des bosquets de cerisiers en fleurs; les danses de fête s'y entrelacent, aux rayons d'or du printemps; — et comme c'est le chant qui l'a acquise, la vallée se nomme *le Val des chansons.*

LA GUERRE DES ALOUETTES

— Lerchenkrieg —

« Nous sommes les alouettes, les libres alouettes, nous nous berçons dans le soleil, nous sortons des sillons verdoyants pour monter dans les cieux. »

Mille alouettes planaient en chantant sur la vaste étendue des champs, et leur voix claire appelait le laboureur hors de chez lui.

Du burg de Wallerstein, le comte sortait à cheval avec son fils : il allait demander pour lui les éperons d'or à l'empereur.

A la vue des tourbillons d'alouettes, il se réjouit d'avance d'une si riche proie, tandis que le cœur du jeune homme bondissait dans sa poitrine d'une ardeur chevaleresque.

Hors de la ville aux tours grises, franchissant la sombre porte de la capitale de l'empire, tout le monde, jeunes et vieux, s'en allait se promener, par une matinée d'or de dimanche.

Et le jeune maître d'escouade menait sa fiancée au jardin, et lui cueillait la première violette, au chant joyeux des alouettes.

Ces jours fortunés de printemps furent, hélas! bientôt fanés, et les beaux mois de l'été passèrent non moins rapides.

« Nous sommes les alouettes, les libres alouettes, il ne fait plus beau en ces lieux ; nous nous ennuyons de chanter ici, nous allons voyager, voyager. »

Par une soirée brumeuse d'automne, les bourgeois

sortirent par la porte de la ville; ils étendirent silencieusement des filets, et ils prêtèrent une oreille attentive.

Écoutez ce frémissement! Ce sont les alouettes. Écoutez ce frémissement! C'est une bande nombreuse. — Avec un bruit d'armes, une troupe de cavaliers survient au galop et foule aux pieds les filets.

Le vieux comte à cheval s'écrie: « Sois-nous en aide, Marie, Sainte Vierge! Aide-nous à châtier le crime des bourgeois qui osent troubler notre chasse aux oiseaux! »

Et le jeune maître d'escouade s'écrie: « Tirez l'épée du fourreau, apportez des piques! Il est permis de prendre des alouettes, la chasse aux petits oiseaux est libre. »

Lorsque le jour commença à poindre, le jeune seigneur fut trouvé mort dans la prairie; et, penché sur lui, s'appuyant sur son épée, se tenait le vieillard, muet, la rage dans le cœur.

Près du chef d'escouade gisant à terre, sa jeune épouse est courbée, et de sa chevelure dénouée elle couvre son corps sanglant.

Encore une fois, avant de partir, mille alouettes montent dans les airs, et, voltigeant dans les rayons du matin, elles chantent plus fort que jamais:

« Nous sommes les alouettes, les libres alouettes; nous volons au-dessus de la terre et des flots. Ceux qui voulaient nous prendre et nous tuer sont là, baignant dans leur sang. »

VER SACRUM

(CONSÉCRATION DU PRINTEMPS)

Les Latins de Lavinium, ne pouvant plus résister aux attaques des ennemis, levèrent des regards et des bras suppliants vers leur sanctuaire, en invoquant la lance de Mars.

Alors le grand-prêtre, qui portait la lance, leur dit : « De la part du Dieu, courroucé contre vous, je vous déclare qu'il vous déniera des augures favorables si vous ne lui consacrez le printemps. »

« Que le printemps lui soit consacré ! s'écria l'armée, et tout ce que le printemps fait naître ! » Alors des ailes frémirent, la lance résonna, et l'armée des Étrusques fut repoussée.

Les Latins revinrent en poussant des cris de triomphe, et partout où ils criaient, la terre verdissait, des fleurs naissaient sous chaque pas, et là où les lances posaient, on voyait des arbres fleurir.

Cependant aux portes de leur ville, près de l'autel, pour faire aux guerriers un accueil solennel, se tenaient rassemblées les femmes et les vierges, couronnées de fleurs tout fraîchement écloses.

Quand les acclamations d'allégresse eurent cessé, le prêtre, gravissant la colline, planta dans le gazon la sainte lance, inclina pieusement sa tête, et devant la multitude il parla ainsi :

« Béni sois-tu, toi qui nous as donné la victoire lorsque nous succombions ! Nous accomplirons ce que nous

avons promis. J'étends mes bras sur ce pays, et je dévoue tout ce printemps à ta divinité.

« Que ce que les prairies nourrissent de troupeaux, l'agneau, le chevreau, soient consumés sur ton autel! Que les jeunes taureaux ne croissent pas pour la charrue, ni pour la bride le jeune cheval!

« Que ce qui naît dans les jardins fleuris, que ce qu'engendre la semence verdoyante, soient purs du contact de la main de l'homme: que tout cela, tout, te soit consacré! »

« Le peuple est à genoux, dans le recueillement, et le printemps consacré au Dieu, calme et serein, resplendissait comme jamais le printemps n'était apparu: une sainte horreur régnait, pleine d'attente.

Et le grand-prêtre continua : « Pensez-vous déjà avoir sauvé vos têtes, et rempli votre vœu? Auriez-vous oublié la loi des anciens âges? Avez-vous médité sur l'objet de votre consécration?

« Les fleurs embaumées, la semence dans la sérénité du jour, le pâturage animé par la présence du jeune bétail, sont-ils un printemps, si la jeunesse des hommes ne s'y joint à son tour?

« Plus que les agneaux, sont précieuses au Dieu les vierges dans la première fleur de la jeunesse; plus que les jeunes chevaux, il désire les jeunes hommes dans leur première parure guerrière.

« Ce n'est pas impunément, mes fils, que vous avez été remplis d'une force divine pour le combat! ce n'est pas impunément que vous, ô mes filles, à notre retour, vous vous êtes si merveilleusement épanouies?

« Tu as, ô Mars! arraché un peuple à sa ruine, tu l'as sauvé de la honte de l'esclavage, et pour cela tu récla-

mes la jeunesse d'*une* année : Prends-la! elle t'est consacrée, elle t'appartient. »

De nouveau le peuple se prosterna à terre, les victimes seules se tenaient encore debout, éclatantes de beauté, quoique ayant la pâleur aux lèvres, et une sainte horreur pesait sur tous.

La multitude était encore agenouillée, silencieuse comme le sépulcre, tremblante devant ce Dieu qu'elle avait invoqué, quand du ciel azuré la foudre tombe soudain sur la lance et flamboie dans les airs.

Le pontife releva son front, sa barbe et sa chevelure blanches ondoyaient avec éclat, les regards rayonnaient d'une lumière céleste; il annonça ce qui lui était révélé :

« Le Dieu ne repousse point son hostie sacrée, mais il ne veut pas la mort, il veut la force; il ne veut pas un printemps flétri et stérile, il veut un printemps dans toute sa séve.

« Il veut que des vieilles murailles des Latins sorte une nouvelle colonie vouée au Dieu de la guerre; que ce printemps plein de germes féconds devienne un grand avenir pour lui.

« Que tout jeune homme choisisse sa fiancée,— elles portent déjà dans leurs cheveux la couronne de fleurs; que la vierge suive celui à qui elle donne sa foi, et qu'ils aillent ainsi là où brille leur étoile!

« Les grains dont les tiges sont encore vertes, qu'ils les prennent avec eux pour les semer au loin, et de ces arbres qui fleurissent aujourd'hui, qu'ils en gardent le rejeton et la graine!

« Le jeune taureau labourera votre terre nouvelle, emmenez l'agneau plein de vie sur vos pâturages, et

que le poulain turbulent bondisse sous votre main, et vous donne une race généreuse pour vos batailles futures!

« Car les travaux et les combats vous sont prédits, c'est la loi de ce Dieu puissant, qui vient lui-même de descendre parmi vous pour engendrer la famille de vos rois.

« Sa lance demeurera toujours dans votre temple; là, vos chefs la toucheront et la brandiront, lorsqu'ils partiront sur terre ou sur les flots, pour tracer un cercle victorieux autour du monde.

« Vous avez entendu la volonté du Dieu, allez, préparez-vous, obéissez en silence! Vous êtes la semence d'un monde nouveau : tel est le printemps qu'il veut qu'on lui consacre. »

LA MALÉDICTION DU CHANTEUR

— Des Sängers Fluch —

Il y avait jadis, aux temps reculés, un château si haut et si brillant que de la mer aux flots d'azur on le voyait au loin dominant la contrée; il était entouré de jardins, comme d'une ceinture parfumée, où de fraîches fontaines jaillissaient avec les couleurs de l'arc-en-ciel.

C'était le séjour d'un roi fier, riche en domaines et en conquêtes; il siégeait, morne et pâle, sur son trône, car sa pensée n'était que terreur, son regard, que rage, sa parole, ordres barbares, ce qu'il écrivait, du sang.

Un jour, vers ce château s'acheminèrent deux nobles chanteurs, l'un aux cheveux d'or bouclés, l'autre à la chevelure grise; le vieillard, portant sa harpe, montait un cheval bien caparaçonné, et son jeune compagnon marchait joyeux à côté de lui.

Le vieillard dit au jeune homme : « Tiens-toi bien préparé, mon enfant, rappelle nos plus touchantes chansons, et dis-les de ta voix la plus expressive; réunis toutes les puissances, la joie et la douleur! Il s'agit aujourd'hui d'émouvoir le cœur de pierre du roi. »

Voilà les deux chanteurs dans la haute salle à colonnes; le roi et son épouse sont assis sur un trône, le roi dans une pompe redoutable, comme une sanglante aurore boréale, la reine avec une aimable douceur, comme la lueur de la pleine lune.

Le vieillard touchait les cordes de la harpe, et si merveilleusement qu'il faisait arriver à l'oreille une harmonie de plus en plus riche; en même temps la voix claire du jeune homme, épanchant des flots de céleste mélodie, se mêlait aux accords du vieillard, et formait comme un chœur voilé d'Esprits.

Ils chantent le printemps et l'amour, l'âge d'or du bonheur, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la sainteté; ils chantent les doux sentiments qui pénètrent le cœur des hommes, tout ce qui est élevé, tout ce qui élève l'âme humaine.

Les courtisans, rangés en cercle, oublient de railler; les farouches guerriers du roi s'inclinent devant Dieu; la reine, inondée de mélancolie et de béatitude, jette aux pieds des chanteurs la rose qui pare son sein.

« — Vous avez séduit mon peuple, séduirez-vous aussi ma femme, s'écrie le roi en fureur et tremblant

de tout son corps? » Il lance son épée, qui va comme un éclair percer la poitrine du jeune chanteur, et en fait jaillir, au lieu de lieder d'or, un torrent de sang.

Comme chassée par l'orage, la foule des auditeurs se dissipe; le jeune homme a exhalé son dernier soupir dans les bras de son maître; celui-ci l'enveloppe dans son manteau et le place sur le cheval; il l'y attache fermement debout, et part avec lui du château.

Mais au seuil de la haute porte, le vieux chanteur s'arrête; il saisit alors sa harpe, la meilleure de toutes les harpes, et l'écrasant contre une des colonnes de marbre, il fait cette imprécation, qui résonne par le château et les jardins :

« Malheur à vous, orgueilleuses salles! que jamais ni la douce mélodie du chant ni les accords des harpes ne retentissent sous vos voûtes, non! rien désormais que des soupirs, des lamentations, et le pas timide des esclaves, jusqu'à ce que l'Esprit de la vengeance vous fasse tomber en ruines et en poussière!

« Malheur à vous, jardins embaumés, qu'éclaire l'aimable lumière de mai! Je vous montre ce visage que la mort a flétri pour que vous vous desséchiez, pour que chaque source se tarisse, pour qu'un jour à venir, envahis par la pierre, vous n'offriez qu'un aride désert.

« Malheur à toi, meurtrier infâme! objet de l'exécration des chanteurs! Que vains soient tes efforts pour obtenir des couronnes d'une gloire souillée de sang; que ton nom soit oublié, englouti dans la nuit sans fin, et s'évanouisse dans le vide des airs comme un suprême râlement! »

Le vieillard a lancé sa malédiction, — le ciel l'a accomplie : les murailles sont tombées, les salles dé-

truites; une seule colonne, debout, parle encore d'une splendeur disparue, et déjà fendue, elle-même, elle peut tomber cette nuit.

Tout autour, à la place des jardins embaumés, s'étendent des landes arides; nul arbre, nul ombrage, nulle source dans le sable; le nom de ce roi, nul chant, nul livre n'en fait mention; — englouti, oublié! telle est la malédiction du chanteur.

LA COURONNE SUBMERGÉE

— Die versunkene Krone —

Là-haut sur la colline s'élève une maisonnette, d'où l'on découvre au loin un riant paysage; là, demeure un paysan libre, qui, le soir venu, assis sur un banc, s'occupe à aiguiser sa faulx, tout en chantant les louanges de Dieu.

Là-bas dans un fond est un sombre étang; une couronne y est engloutie, jadis superbe et puissante; quelquefois dans la nuit on voit briller des escarboucles et des saphirs; elle est là depuis un temps immémorial, et personne ne vient la chercher.

LA MORT DE TELL

— Tells Tod —

Les Alpes reverdiront dès que l'avalanche sera tombée : les troupeaux paissent sur la montagne quand la neige est dans la vallée. Vous, fils des Alpes, vous voyez tous les printemps le vent du sud, en brisant la glace, renouveler le combat de la liberté.

Le torrent sauvage du Schæchen sort en bouillonnant de son ravin, brisant sapins et rocs dans sa course impétueuse. Il vient d'entraîner le pont fragile suspendu sur sa poussière ; il a emporté le jeune pâtre qui était sur le pont.

Au même instant, un homme, un vieillard, s'avance vers le pont qui s'abîme, et, sans marquer d'hésitation, il s'élance après le jeune garçon : il le saisit comme ferait un aigle, et le porte en sûreté. L'enfant est sauvé des ondes, mais le vieillard est emporté par elles.

Quand le torrent rejeta sur son bord le corps privé de vie, des hommes et des femmes l'entourérent, se répandant en lamentations ; et, comme si la base des rochers du Rothstock s'était déracinée, un cri retentit, comme d'une seule bouche : « Tell, notre Tell est mort ! »

Si j'étais un fils des montagnes, un pâtre voisin des neiges éternelles, si j'étais un hardi batelier du lac vert d'Uri, alors, dans ma douleur, je m'avancerais près de Tell, à la place où il expira, et, prenant dans mes bras la tête du héros, je dirais mon chant de deuil :

« Te voilà, toi, un cadavre, toi, qui as été la vie de tous. Tes cheveux gris ruissellent encore autour de ton pâle visage. Voilà celui que tu as sauvé, un enfant, — un peu de lait et de sang, — et le pays que tu as délivré brille tout autour dans l'éclat empourpré des Alpes.

« C'est l'ardeur de ce même amour que tu as porté à cet enfant qui t'a autrefois inspiré le courage de tuer le tyran de ta patrie. Toujours debout, toujours intrépide, ta passion constante fut de sauver, aussi bien quand ta chevelure était brune que lorsque l'âge en argentait les boucles.

« Si tu avais été jeune encore, lorsque tu arrachas cet enfant à la mort, si tu avais échappé au trépas aussi bien que tu as succombé, nous eussions bien auguré de la gloire de tes exploits à venir; mais noble aussi, après les grandes choses, est ce simple acte d'héroïsme.

« Ton oreille a résonné des louanges qu'on t'a prodiguées; elle s'est émue toutefois d'un faible cri de détresse. Celui-là est le vrai héros des hommes libres, qui, lorsque la victoire l'a couronné, brûle encore de se dévouer à ce qui est bien, quoique obscur.

« Tu sortis sain et sauf de la magnanime entreprise de ton courroux; ce n'est que dans l'œuvre pieuse, charitable, que ton étoile t'a abandonné. Le ciel ne t'a pas demandé ta vie pour ta patrie : tu l'as donnée pour cet enfant, et il en a accepté le sacrifice.

« Au lieu où ta flèche, sûre de son but, a frappé le Gouverneur, une chapelle a été érigée en mémoire de la vengeance : ici, où tu meurs obscurément pour sauver la vie d'un enfant, tu n'as reçu pour récompense qu'une simple croix de pierre.

« Au loin, les chants redisent comment tu as délivré

ton pays, et des lèvres de grands poëtes les temps à venir l'ouïront; mais lorsque, dans le rouge du soir, un pâtre descendra le long du Schæchen, alors parmi les rochers de la vallée retentira le chant qui redira ton trépas. »

LA GROTTE A L'ÉCHO DE CLOCHE

— Die Glockenhöhle —

Je sais une grotte, à la voûte en cristal de roche, qu'un certain génie a douée d'un écho bien singulier: ce qu'on y dit, ce qu'on y chante, est rendu par un tintement de cloche.

Si deux êtres heureux, sollicités par un même penchant, échangent ici le secret qui oppresse leurs cœurs, le premier Oui de l'amour, le son pur d'une clochette l'accompagne d'un Oui plus plein et plus sonore.

Que des joyeux buveurs, assis sur le banc de rocher, agitent leurs coupes pleines et chantent des chants d'ivresse, jamais alors la grotte n'a résonné de la sorte: on dirait du tocsin, d'une sonnerie d'alarme.

Quand deux hommes graves et sensés, unis par des liens sacrés, y parlent intimement de la patrie allemande, alors de la plus profonde cavité se fait entendre un sombre glas.

L'ÉGLISE PERDUE

— Die verlorene Kirche —

Dans le lointain de la forêt on entend souvent le sourd tintement d'une cloche; personne ne sait dire d'où cela vient, la tradition peut à peine l'expliquer. — C'est de l'église perdue, dit-on, que viennent ces sons apportés par les vents. Jadis, la route fut pleine de pèlerins; aujourd'hui, personne n'en retrouverait la trace.

Dernièrement, je m'enfonçai dans cette forêt; j'arrivai là où ne se déroule plus de sentier frayé: — je fuyais la corruption de notre temps, je soupirais après Dieu. — Dans ce désert, où tout se tait, j'entendis de nouveau ce son de cloche, et plus haut s'élançait mon désir, plus rapproché, plus plein, le son descendait.

Mon esprit se replia si bien sur lui-même, mes sens furent tellement charmés par ces sons, qu'il m'est toujours demeuré inexpliqué comment j'étais monté à cette hauteur. Je me figurais être plus d'un siècle en arrière, tant j'étais plongé dans mon rêve, lorsque au-dessus des brouillards je découvris une région libre, claire comme le soleil.

Là le ciel était d'un bleu foncé, le soleil lumineux et plein, et l'édifice majestueux d'une cathédrale m'apparut dans une lueur d'or. Il me semblait que des nuages éclatants la soulevaient comme sur des ailes, et que le sommet de sa tour se perdait dans le ciel bienheureux.

Le tintement ravissant de la cloche vibrait dans la tour, qui en frémissait; toutefois elle n'était ébranlée par aucune main d'homme: elle était mue par une tem-

pête sacrée. Mon cœur battit alors comme si cette même tempête l'eût frappé, et je pénétrai sous le dôme majestueux d'un pas chancelant, et avec une délicieuse sensation d'effroi.

Ce que je ressentis sous ces voûtes, je ne saurais le rendre avec des paroles. Les vitraux resplendissaient vaguement des images pieuses de tous les Martyrs; puis je vis, miraculeusement éclairées, les figures se dilater pleines de vie, et mes regards contemplèrent un monde de saintes femmes combattant pour Dieu.

Je me prosternai devant l'autel, tout inondé d'amour et de ferveur. Sur la coupole était peinte l'image de la Gloire des cieux; mais comme j'y reportais de nouveau ma vue, le cintre en était enlevé, la porte du ciel était ouverte, et tout voile écarté.

Ce que je contemplai alors de magnificences, dans ma religieuse stupeur; ce que j'entendis d'accents bienheureux, plutôt que de sons d'orgue et de trompette, cela surpasse le pouvoir des mots. Mais si quelqu'un ressent un vrai désir de le connaître, qu'il fasse attention au tintement de la cloche qui dans la forêt résonne sourdement.

CONTE

— Märchen —

Vous avez connaissance de la fable de la demoiselle qui dormit pendant plusieurs siècles au fond d'une forêt; mais vous ne saviez pas le nom de cette personne mer-

veilleuse. Je l'ai appris l'autre jour : c'est la *Poésie allemande.*

Deux puissantes fées vinrent trouver la belle princesse, et s'approchèrent de son berceau, chacune avec son présent. La première s'empressa de dire : « Allons, souris-moi ! Je te donne une mort prématurée par un coup de fuseau. »

Mais l'autre dit, au contraire : « Allons, souris-moi ! Je te donne ma bénédiction, qui guérira le coup mortel et te protégera, de sorte qu'un doux sommeil t'enveloppera jusqu'à ce qu'après quatre siècles un fils de roi te vienne éveiller. »

Alors un édit solennel fut publié dans tout l'empire et crié par toutes les rues, sous peine d'encourir la mort : que quiconque avait des fuseaux eût à les remettre, pour qu'on pût les brûler tous ensemble sur la place publique.

On n'éleva pas l'enfant, comme on fait d'ordinaire, dans des chambres étouffées, ni surtout là où se pouvaient trouver des fuseaux, non, mais dans des jardins de roses, dans la fraîcheur des bois, avec des compagnes joyeuses, au sein des libres jeux.

Et lorsqu'elle avança en âge, elle devint la plus belle des femmes, avec de longs cheveux d'or et des yeux d'un bleu foncé ; chaste en sa démarche et ses manières, honnête et simple en son langage, habile aux travaux de toutes sortes, excepté au maniement du fuseau.

Bien des brillants chevaliers se mirent au service de la belle, tels que Henri d'Ofterdingen et Wolfram d'Eschenbach [1]. Ils vinrent revêtus d'acier, avec des harpes

[1] Wolfram d'Eschenbach est l'auteur des deux grandes épopées

d'or en main : — on pouvait rendre hommage à une princesse qui trouvait de tels servants.

Ils étaient toujours prêts à combattre avec l'épée et la lance; ils entouraient d'hommages les femmes, et rivalisaient pour les chanter. Ils chantaient l'amour de Dieu, le courage des vaillants héros, le doux sentiment de l'amour et les charmantes fleurs de mai.

L'écho des vieilles murailles des cités redit leurs accents; les bourgeois et les paysans entonnèrent de fraîches mélodies ; le pâtre voisin des nuages modula à son tour des chansons, et une chanson monta du puits profond du mineur.

Par une belle nuit de mai, les étoiles brillaient si merveilleusement que la princesse se sentit invitée à monter au haut de la tour. Elle monta jusqu'au faîte, la tendre femme, sans suite aucune, et là, elle vit sortir d'une chambre la lueur terne d'une lampe.

Une petite vieille aux mèches grises y filait sa quenouille; peut-être n'avait-elle rien su de la sévère proscription des fuseaux. La princesse, qui n'avait jamais vu travailler de la sorte, pénétra dans la chambre de la vieille : « — Qui êtes-vous, s'il vous plaît? »

« — On me nomme, belle mignonne, la *Poésie de chambre*; je ne me suis en effet jamais aventurée hors de la chambre bien-aimée; j'y suis sans cesse, à ma place chérie, près de ma quenouille, et mon vieux chat aveugle file ici sur mes genoux.

« Je file avec grand soin de longs poëmes didactiques,

chevaleresques et mystiques, le *Parceval* et le *Titurel*. Quant à Henri d'Ofterdingen, certains critiques ont cru découvrir en lui le Minnesinger inconnu qui a donné leur forme dernière aux vieux chants des *Nibelungen*.

je dévide avec vitesse la filasse des poëmes épiques; mon chat miaule la tragédie, mon rouet a la verve lyrique, mon fuseau joue la comédie et se donne les ébats de la danse. »

Au seul nom de fuseau, la princesse se sent pâlir; elle veut s'enfuir, mais le fuseau saute sur elle; dans sa précipitation, elle fit une chute sur le seuil moisi, et le fuseau soudain la piqua au talon.

Oh! quelle fut la consternation, lorsqu'on la trouva le matin! On ne parvint pas à la tirer du charme de son sommeil. Un lit lui fut préparé dans la salle des chevaliers; on le recouvrit de beaux draps d'or, et on l'entoura de roses innombrables.

Ainsi dormit dans cette salle la princesse, richement parée. Bientôt tous les autres chanteurs furent ensevelis dans le même sommeil. Ils rêvaient déjà en touchant timidement leurs cordes; enfin le dernier son s'éteignit dans tout le château.

La vieille filait toujours dans sa chambrette silencieuse, et, dans les autres chambres filaient des araignées, grosses et petites; les ronces et les pampres ourdissaient leurs trames autour des palais des princes, et le brouillard grisâtre filait autour de la coupole du ciel.

A quatre cents ans environ de là, le fils du roi, chevauchant avec sa troupe de chasseurs, s'enfonça dans des collines boisées : « Que voit-on s'élever ainsi, dit-il, qui domine la forêt? on dirait de tours grises et de créneaux d'une architecture bien étrange? »

Par hasard, sur le chemin se trouvait un vieux paysan : « De grâce, illustre prince! écoutez mon conseil! Dans ce château-là habitent des anthropophages

romantiques, qui avec un couteau barbare immolent les grands et les petits. »

Quoi qu'il en soit, le prince ne laissa pas de se mettre en route avec trois chasseurs, et à l'aide de leurs épées ils se firent jour vers le château; le pont en était abaissé, la porte ouverte, et un jeune faon sortit tout à coup en bondissant.

Car jusque dans la cour se prolongeait la forêt, et dans les arbres chantaient toutes sortes d'oiseaux. Les chasseurs, sans hésiter, s'avancèrent hardiment vers une porte à colonnes qui apparaissait dans les buissons.

Deux géants, endormis, étaient étendus devant la porte à colonnes, et en barraient l'entrée avec leurs hallebardes croisées. Les chasseurs agiles passèrent tous trois par-dessus leurs corps, et se dirigèrent d'un pas ferme vers une salle spacieuse.

Là, dans de hautes niches se tenaient appuyés des femmes richement parées, et des chevaliers avec leurs armoiries portant des harpes d'or; c'étaient des personnages de haute stature, muets, les yeux fermés, comme des statues sur des sépultures d'une antiquité reculée.

Dans le milieu, apparaissait un lit étincelant d'or, sur lequel reposait, dans une brillante parure, une vierge d'une beauté merveilleuse. La charmante était entourée de touffes de roses fraîches; ses lèvres et ses joues éclataient d'une teinte délicate et rosée.

Le prince, pour s'assurer si cette figure était vivante, effleura de ses lèvres sa tendre bouche. Il éprouva aussitôt qu'elle vivait, à la douce chaleur de son haleine, et en se sentant entourer des bras de la dormeuse.

Cependant elle écarte de son visage les boucles de sa

chevelure dorée, et avec une aimable surprise elle ouvre ses beaux yeux bleus. Dans toutes les niches à l'entour s'éveillèrent aussitôt dames et chevaliers, et les anciennes chansons résonnèrent dans la maison princière.

Par une matinée de mai, nuancée d'or et de pourpre, le prince avec sa charmante quitta les ténèbres de la forêt. Les anciens maîtres s'avancèrent aussi avec une démarche auguste, comme des Esprits géants, et en faisant entendre des chants nouveaux et mélodieux.

La joyeuse harmonie éveille les vallées assoupies; quiconque garde encore en son sein une étincelle de jeunesse pousse des cris émus d'allégresse : « Vive! vive cette matinée d'or, qui nous a ramené la *Poésie allemande!* »

— La vieille est toujours assise dans sa petite chambre; la toiture tombe en ruines, et la pluie y pénètre. C'est à grand'peine qu'elle tire encore son fil, car elle est atteinte de paralysie; — que Dieu, dans sa miséricorde, la maintienne en paix jusqu'au jour de la résurrection et au delà!

VIEUX FABLIAUX FRANÇAIS

LA FILLE DU ROI

— Die Königstochter —

La fille du roi d'Espagne désira apprendre un métier. Elle voulut savoir coudre, laver et coudre encore.

Et à la première chemise qu'elle commença à laver, elle laissa tomber dans la mer la bague de sa main blanche.

C'était une sensible enfant, elle se mit à pleurer; par là vint à passer un brave chevalier.

« Si je la retrouve, que me donnera la belle? — Un baiser de ma bouche, je ne saurai te refuser. »

Le chevalier se dépouille de son harnais, et plonge aussitôt dans la mer; une première fois il plonge et n'aperçoit rien.

Il plonge de nouveau, et voit briller la bague; une troisième fois il plonge encore, le brave chevalier, et il se noie.

C'était une sensible enfant, elle se mit à pleurer; puis, allant trouver son père, elle dit : « Je ne veux plus aucun métier ! »

LE COMTE RICHARD-SANS-PEUR

— Graf Richard ohne Furcht[1] —

1

Le comte Richard de Normandie n'eut jamais peur en sa vie. Il voyageait de nuit et de jour, et maint spectre il rencontra, mais jamais rien ne l'effraya, ni en plein jour ni à minuit.

Comme il chevauchait dans les ténèbres, on avait coutume de dire de lui, qu'il voyait plus clair dans la nuit profonde que maint autre ne voyait à midi. Il avait l'habitude, lorsqu'il parcourait le pays, toutes les fois qu'il trouvait une église, d'y entrer, si elle était ouverte, sinon, de prier dehors.

Il rencontra ainsi, une fois, la nuit, une église dans une vallée déserte; il se sépara aussitôt de ses gens, et, plongé dans sa méditation, il les laissa s'en aller. Il attacha son cheval à la porte, et dans l'intérieur il trouva un mort.

Il passa tout auprès du cercueil, et se mit à genoux devant l'autel; il jeta à la hâte ses gants sur une chaise, et baisa les dalles avec vénération. Il n'avait pas encore prié longtemps que, derrière lui, dans l'allée, le mort s'agita sur sa civière.

Le comte, se retournant, s'écria: « Camarade! que tu sois bon ou méchant, recouche-toi sur l'oreille, et ne te remue plus! » Alors il termina son oraison, petite ou grande, je ne sais.

Puis il dit avec un signe de croix : « Seigneur, entre tes mains je remets mon âme ! » Il avait repris son épée et allait sortir, lorsqu'il vit le spectre se dresser, s'allonger en le menaçant, étendre ses bras comme pour le saisir de force et l'empêcher de sortir de l'église. Richard se recueille un moment, puis lui fend la tête en deux ; j'ignore s'il a crié grâce, mais il dut laisser partir le comte.

Il trouva son cheval à sa place. Déjà il avait franchi la porte du cimetière, quand il se souvint de ses gants. Il ne veut pas les abandonner, et, retournant sur ses pas, il les prit sur la chaise. — Plus d'un n'y serait pas retourné.

2

A l'abbaye de Saint-Ouen il y avait un sacristain, honoré de tous comme un moine pieux et sur bons témoignages. Mais plus une âme vaut, plus le diable y tient.

Un jour, le moine, dont je parle, faisait son service dans l'église. Par hasard il y vit une dame, il s'éprend d'elle sans pouvoir s'en défendre, il va mourir si elle ne l'exauce pas. Il est décidé à tout risquer pour l'obtenir. Par ses prières, par ses promesses, la dame se laisse persuader ; elle lui indique le lieu et l'heure où, dans la nuit, il la trouvera. Lorsque la nuit fut bien obscure, et qu'au couvent tout le monde fut endormi, le frère se disposa à se mettre en route, sans quérir de compagnon. Il n'y avait pour se rendre au logis de la dame d'autre moyen que de passer sur une planche étroite ; il se dirigea donc à la hâte de ce côté ; alors je ne sais ce qui lui arriva, s'il se heurta, ou se disloqua le pied, ou s'il

fit un faux pas : il tomba dans l'eau et, s'enfonçant sans ressource, il se noya. Un diable, sur-le-champ, saisit l'âme toute chaude, comme elle s'échappait du corps; Il allait la conduire en enfer, lorsqu'un ange lui barra le chemin. Ils se disputèrent alors cette âme, en échangeant leurs raisons. — Le diable disait : « Il te sied mal de me faire obstacle, quand je suis dans mon plein droit. Tu sais que toute âme m'appartient que je trouve à mal faire. J'ai trouvé le moine ainsi, c'est clair au chemin qu'il prenait ; c'est le chemin qui le condamne. Tu sais que le Seigneur a dit : Où je te trouve, là je te juge. ». A cela l'ange répond : « Que nenni ! Ce frère a vécu sans péché tant qu'il fut à l'abbaye ; or, l'Écriture a clairement prononcé : Au Juste le salaire est préparé. Celui-ci a donc à recevoir le salaire du bien qu'il a fait sur terre. Ce péché que tu veux punir, il ne l'avait pas encore commis. Il est vrai qu'il avait quitté l'abbaye, et qu'il cheminait sur la planche, mais il pouvait encore revenir, s'il n'était pas tombé du pont. Il ne doit pas recevoir la punition du mal qu'il n'a pas fait ; et pour l'avoir un petit voulu, il ne peut, non ! il ne peut être damné ! Mais, pour qu'aucun de nous deux ne se plaigne de l'autre, allons trouver le comte Richard ! Qu'il vide notre différend ! il a toujours jugé comme il faut. » Le diable dit : « Je veux bien qu'il soit le juge entre nous deux ! » — Ils entrèrent en hâte dans la chambre du comte ; il était au lit, et avait dormi, mais dans ce moment il était éveillé et songeait à bien des choses. Ils lui expliquèrent nettement tout ce qui s'était passé avec cette âme, et ils le prièrent de décider auquel des deux elle appartenait. Le comte Richard ne médita pas longtemps, il décida promptement de la sorte : « Rendez cette âme

à son corps, et placez le prêtre sur le pont, exactement là d'où il est tombé ; puis, ne vous en mêlez plus ! S'il court encore en avant, sans prendre d'autre détermination, qu'il tombe alors dans les filets du diable, sans contester ni marchander ! Mais s'il prend autre résolution, s'il se retire, laissez-le en paix ! » La sentence ainsi rendue fut du goût des contestants. Ils soufflèrent l'âme dans le corps, et remirent le moine à sa première place. Quand le frère retrouva ses sens, et se tint dispos sur ses deux jambes, il s'esquiva, plus prompt que celui qui a marché sur un serpent. Ils l'eurent à peine laissé libre, qu'il prit congé immédiatement, s'enfuit en grande hâte chez lui, se cacha et tordit ses habits. Il tremblait encore de la peur de mourir, il doutait s'il était en vie. Quand le matin fut arrivé, le comte se rendit à Saint-Ouen, et ayant assemblé les frères, il trouva le moine avec ses habits trempés. Richard le fit comparoir devant lui et l'abbé : « Seigneur frère ! comment vous trouvez-vous en cet état ? Quel méfait avez-vous commis ? Une autre fois, faites plus d'attention en passant sur une planche, la nuit ! Racontez ingénument à l'abbé ce qui vous est survenu la nuit passée ! » Le frère se mourait de honte ; il rougissait jusque par-dessus les oreilles d'être ainsi devant l'abbé et le comte ; toutefois il confessa tout franchement. Le comte confirma le rapport ; et c'est ainsi que la vérité vint à se savoir, et que longtemps encore en Normandie ce mot piquant fut en vogue : « Mon pieux frère, allez doucement, et prenez garde à vous sur les planches ! »

LÉGENDE

— Legende —

Il était une église bien en renom, appelée Saint-Michel du Mont, à l'extrémité de la Normandie, sur la crête d'un roc escarpé qu'entoure la mer de tous côtés, à l'exception d'un seul, par où, lorsque le flot se retire, s'ouvre un chemin frayé. Le flot arrive là deux fois par jour avec une telle impétuosité que, dans ce temps-là, bien des gens ont eu de la peine à s'en sauver. De nombreux pèlerins se rendaient à cette église pour mériter leur part de l'héritage céleste. — Un jour, c'était jour de grande fête, les fidèles se hâtaient d'arriver à la sainte messe; pourtant le flux les surprit, et chacun dans l'étroit sentier de s'enfuir en grande hâte et avec d'excessifs efforts. Seule, une pauvre femme enceinte manquait absolument de forces, et se trouvait arrêtée dans sa course par les amères douleurs qu'elle ressentait sous le cœur.

Poussée par la foule, elle tomba à terre, et y demeura sans être aperçue, parce que chacun pensait à son propre salut. Tout le monde avait échappé au péril et avait déjà gagné la hauteur : on vit alors la pauvre femme, et aussi les vagues tout près d'elle. Il était trop tard pour la secourir, — on se mit à prier pour elle.

Se voyant si près de mourir, et hors du secours des hommes, elle aussi invoqua tout haut Jésus, et Marie, et l'Archange. Les pèlerins ne l'entendirent pas, mais au ciel son cri fut entendu.

La douce Mère de Dieu, là-haut, se lève de son trône,

la sainte Patronne, pleine de pitié, étend un voile sur la pauvre femme, qui, protégée de la sorte, fut gardée de la fureur des flots; car, au sein du tumulte de l'onde, il est un sec abri ménagé pour elle. Le temps du reflux approchait, la multitude se tenait encore sur la côte; nul n'espérait que la pauvre femme fût sauvée. Alors la mer se retira, et hors de l'abîme on la vit sortir saine et sauve, tenant entre ses tendres bras un bel enfant nouveau-né.

A cette vue, prêtres et laïques ne laissèrent pas que de se réjouir fort de ce beau miracle, et, en se montrant avec merveille cette femme, ils louèrent le Seigneur et sa Mère.

ROLAND ET ALDA

— Roland und Alda —

Déjà les Vianois sont rentrés dans leur ville, le pont est levé et la porte fermée. A cette vue, l'empereur Charles sentit bouillonner son sang, et, transporté de colère, il s'écria bien haut : « Marchez à l'attaque, braves chevaliers! Si quelqu'un de vous me fait défaut en ce jour, tout ce qu'en France il tient en fief, château fort ou ville, donjon ou forteresse, bourg ou marché, tout lui sera rasé jusqu'à terre. »

A un semblable appel, tous s'avancent; les porte-boucliers assaillent les murailles, en les frappant de marteaux et de lances ferrées. Ceux de Viana [1] montent

[1] Viana est une ville d'Espagne, dans la Navarre, sur la gauche de l'Èbre, à 12 lieues de Pampelune.

sur les remparts, et jettent en bas des poutres et des pierres, dont plus de soixante sont écrasés des jeunes hommes du beau pays des Francs.

« Sire, dit à l'empereur le duc Naïm le Barbu, voulez-vous donc prendre de force cette ville, ces hautes tours qui ont bravé maint siècle, et que les païens ont jadis construites avec tant de puissance? De votre vie cela ne s'accomplira. Envoyez d'abord en France quérir de bons charpentiers, qui, dès qu'ils seront arrivés devant la place, nous construiront des engins de toutes sortes pour battre en brèche ces murailles! »

L'empereur l'entend, et son courroux s'accroit. — « Mont-Joie! s'écrie-t-il d'une voix tonnante, que tardez-vous, mes braves chevaliers! » Et de nouveau l'assaut furieux recommence. On envoie des projectiles, on fronde avec acharnement. Mais voyez! la belle Alda paraît! C'est elle, la tendre femme! Elle est là, sur le rempart, avec un riche manteau magnifiquement brodé tout en fil d'or; elle est là, avec son visage charmant, ses beaux yeux bleus. Elle s'avance sur les créneaux de la puissante forteresse. Lorsqu'elle voit les assaillants et leur délirante fureur, elle se baisse, et, saisissant une pierre, elle la lance sur le heaume d'un Gascon dont elle écrase l'orbe entier, et peut s'en faut qu'il ne soit tué du coup. Roland voit cela, Roland au regard hardi, Roland, le noble comte, et il s'écrie : « Par le Fils de Marie! de ce côté l'on ne prendra jamais la forteresse; car, moi, je ne combattrai jamais contre les dames. » Et, l'interpellant aussitôt : « Qui êtes-vous, ô vierge tout aimable? Prenez ma demande en gracieuse part : je ne la fais pas en chevalier discourtois. »

« — Seigneur, répondit-elle, qu'il ne vous en soit pas fait mystère. Ceux qui m'élevèrent m'ont nommée Alda. Je suis fille du duc Rainer, qui commande à Gênes, sœur d'Olivier, au regard fier, nièce de Gérard, souverain puissant et renommé. Vous le voyez, ma famille est tout illustre. Restée sans maître jusqu'à ce moment, je le serai toujours, par le Fils de Marie! si telle est la volonté du duc Gérard et d'Olivier, ce modèle des vertus chevaleresques. »

Roland alors se dit à lui-même : « Je suis fâché, par l'éternel Fils de Marie! que vous ne vous trouviez pas en mon pouvoir; mais cela pourra être, s'il plaît à Dieu, grâce au combat auquel m'a appelé Olivier le Gênois. »

Et la belle Alda prudemment reprit : « Sire chevalier, comme je ne vous ai point célé tout ce que vous vouliez savoir de moi, s'il vous plaît, dites-moi, à votre tour, qui vous êtes, et de qui vous descendez! Vous avez noble mine, avec ce bouclier aux solides courroies, avec cette épée qui pend à votre côté, cette lance où flotte une banderole, et monté sur votre cheval gris pommelé, aussi rapide que la flèche empennée. Vous avez vivement pressé nos troupes aujourd'hui; vous semblez être un héros supérieur à tous; aussi crois-je bien ce que j'ai en l'idée : que votre amie possède grande beauté. » Roland l'entendit, rit tout haut, et dit : « Oui, belle dame, ce que vous dites est vérité : nulle ne lui est comparable, ni chez les chrétiens ni ailleurs, que je sache! »

Et Roland, l'ayant ouï parler comme elle avait fait, ne découvrit pas ses sentiments, mais sagement répondit : « O vierge! c'est vérité ce que je vais vous raconter : mes amis me nomment Roland. »

La belle Alda l'ouït, et, charmée, elle dit : « Vous êtes ce Roland qui, dit-on, est appelé en combat singulier par mon frère. Vous ne savez pas encore combien il est vaillant. Si vous êtes résolu de répondre à son défi, sincèrement je vous dis, j'en suis affligée, parce déjà l'on vous tient pour mon ami, comme le bruit m'en est revenu.

« Par la fidélité avec laquelle vous servez votre Charles! si je ne vous étais échappée hier, vous n'eussiez eu pour moi ni grâce ni merci, et ne m'eussiez laissée retourner dans ma famille. » Roland, ayant ouï ces paroles, répondit : « D'amour je vous supplie, ne vous raillez de moi ! »

L'empereur manda le comte de Berri : « Seigneur Lambert, dites-moi sans détour quelle est cette dame sur ce vieux créneau, qui parle à Roland, et à laquelle il parle. »

« — Par ma foi ! repartit Lambert, c'est la belle Alda, cette noble figure de femme, la fille de Rainer, le vailland duc de Gênes. Le Lombard doit la conduire à Roin. »

« — Il n'en fera rien, lui répondit l'empereur. Roland lui-même en a la tête tournée. Cent hommes bardés de fer mourraient plutôt que le Lombard n'y conduisît cette Alda. » Ainsi parlait l'empereur, tandis que Roland prenait congé d'Alda, qui demeura sur le rempart. Charles l'aperçoit, et il le raille un peu : « Bien-aimé neveu, lui dit-il, quel est votre sentiment sur la jeune fille avec laquelle vous vous entreteniez? Si vous êtes en quelque manière fâché contre elle, je vous prie en grâce de bien lui pardonner ! » Roland a entendu, et la honte, devant son oncle, fait refluer tout son sang.

« Mon bien-aimé neveu, dit Charles, le vaillant héros, pour cette jeune fille à laquelle vous venez de parler, vous êtes trop longtemps demeuré en l'inaction. Cependant Olivier a fait une sortie avec une centaine de chevaliers bien armés. Ils ont à l'improviste attaqué votre troupe, fendu la tête à vingt d'entre nos gens, et emmené en outre prisonniers un grand nombre. La damoiselle Alda le savait bien à l'avance ; elle n'a fait que se jouer et se rire de vous. » Roland, entendant cela, en eut presque l'esprit dérangé, et son visage s'empourpra de fureur. L'empereur alors, voyant la colère de Roland, sagement le calme avec bonté : « Mon bien-aimé neveu, dit-il, ne vous fâchez si fort ! Pour cette jeune fille à laquelle vous venez de parler, nous retournerons à nos tentes, et c'est pour l'amour d'elle que l'assaut va cesser. » Roland repartit : « Qu'il en soit ce que vous ordonnerez ! » Un olifant retentit, et l'armée retourna à ses tentes.

FORTUNAT ET SES FILS

FRAGMENT

— Fortunat und seine Söhne —

LIVRE PREMIER

Nuages, qui parez et frangez le ciel de vos couleurs variées, qui montez, changez d'aspect, et disparaissez ! Ondes, qui projetez votre écume jusqu'aux étoiles, qui retombez dans l'abîme, et remontez encore ! Venis,

qui faites les ondes se cabrer, et dont le souffle chasse les nuages dans l'espace! C'est vous que j'invoque pour mes muses. Guidez mon chant; je vais dire les jeux inconstants de la Fortune.

Bon voyage! Déjà les voiles sont tendues, et le navire étranger s'éloigne des côtes de Chypre. Mais là, voyez! sur ce rocher voisin apparaît encore un jeune homme aux sveltes allures, avec son arc et son faucon. Il appelle, il s'élance, il fend les ondes, il saisit le câble qu'on lui jette. D'un seul trait le voilà enlevé à bord, comme l'esturgeon qui a mordu l'hameçon du pêcheur.

Le navire atteint par le jeune nageur était un bon voilier vénitien, qui, de retour de Jérusalem, avait en ce lieu fait provision d'eau ainsi que de vin de Chypre. Le jeune homme y est amicalement accueilli, et tout l'équipage, étonné, l'entoure. Lui, s'asseyant tranquillement sur une tonne, dit, en se séchant au soleil :

« Braves gens, qui m'étourdissez les oreilles de vos questions et me tiraillez par mes habits, sachez donc que mon père est le sire Théodore, qui demeure là, à Famagouste; il en était le plus riche bourgeois avant que ses amis lui eussent mangé son bien; la dame Graziana, dame très-honorable, est ma mère, et Fortunat est mon nom.

« Vous pensez bien, et je l'avoue d'ailleurs franchement, que je ne goûtais guère un intérieur où l'on ne mangeait et ne buvait que juste pour sa faim et sa soif, tandis qu'autrefois on faisait cuisine pour des convives sans nombre, un intérieur qu'égayait bien rarement une compagnie amusante, où quelquefois les créanciers frappaient à la porte; et qu'encore moins j'avais lieu de

me divertir des transes maternelles et des froncements de sourcils de mon père.

« Le seul plaisir qui me restât était la chasse; bien qu'à vrai dire, la forêt du roi se trouvant entourée de haies, je n'aie jamais pu me procurer un cerf avec un riche bois, encore moins quelque fier sanglier; à peine tuais-je quelque oiseau criant la faim et chancelant sur les maigres halliers des brisants ; toutefois je me trouvais bien de grimper au haut des rochers et de dilater ma poitrine sur leurs libres cimes.

« Aujourd'hui j'aperçus, de la solitude où j'étais, ce navire qui déployait impatiemment ses voiles, et je fus saisi du soudain désir de me joindre aux courageux voyageurs. Aussitôt pensé, aussitôt fait! J'accours en hâte à la côte, et, habile à nager, je me précipite dans les flots. Dirige désormais, ô mon faucon, ton vol vers le midi ou vers le septentrion, ton chasseur est devenu un libre marin!

« Hélas! une chose me pèse sur le cœur : je suis parti sans même dire un adieu; il est vrai qu'en plaisantant à demi j'ai maintes fois prévenu mes parents : il y a encore, leur disais-je, du bonheur dans le monde, laissez-moi courir. — Ce coup pourtant va les frapper à l'improviste ; je crois les entendre, dans leur abandon, se lamenter, ma mère surtout, ma bonne mère; elle pleure si facilement, elle a le cœur tendre comme du beurre.

« Mais puisque c'est fait, et que déjà les tours de Famagouste ont disparu dans le lointain, il me faut à présent songer à autre chose, car me voilà tombé ici sans sou ni maille; je dois gagner mon pain en servant : n'y a-t-il ici personne qui ait besoin d'un valet? Je vois au-

tour de moi plus d'un noble chevalier; je le servirai bien dans ses foyers comme en voyage. »

Cela dit, il promena ses regards interrogateurs jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent sur un certain personnage : c'était le noble comte Hubert de Flandre, qui revenait d'un pieux pèlerinage. Il était plus imposant que tous les autres, la bienveillance se lisait sur son visage, et, comprenant facilement le regard de notre jeune homme, il dit, avec un sourire : « Touche-là, si je te conviens!

« Car ne ferons-nous pas des compagnons étranges, tout opposés de caractères et d'inclinations? Tu viens de t'arracher de chez toi pour chercher fortune en courant le monde, tandis que moi je suis un voyageur fatigué, qui, après les orages, cherche le repos et la paix, qui, après des aventures de toutes sortes, désire enfin d'être piloté et d'entrer au port du mariage. »

« — Un port, le mariage! — s'écria le fou du comte, qui l'avait accompagné dans sa visite au Saint-Sépulcre. — Oh! que le ciel en garde tous les honnêtes gens d'entrer en un semblable port de repos! C'est une mer dont les flots ne dorment jamais, où les orages se prennent sans cesse aux cheveux, une mer perfide et sauvage, Monseigneur, une mer pleine de Scyllas et de Charybdes!

« Deux choses m'ont fait me résoudre de hasarder courageusement ma personne aux dangers d'une traversée : l'une était l'exubérance de ma dévotion, un ardent désir de toucher le Saint-Sépulcre; l'autre, le souci permanent qui fleurissait pour moi dans l'état charmant du mariage : jamais vaisseau n'a été ballotté par la tempête aussi affreusement que l'est notre ménage lorsque ma femme querelle. »

Mais changeons les discours de ce bouffon pour le soliloque d'une déesse! Ne voyez-vous pas la capricieuse Fortune qui du haut de ce nuage doré regarde? Elle aperçoit le navire dans la lueur du matin, elle entend le bruit des rames et des voiles : car dès qu'une ancre est levée quelque part, le regard de la Fortune est de suite dirigé de ce côté.

« — Ah! dit-elle, bon voyage! te voilà sur une carène chancelante! C'est bien, Fortunat! mon gentil garçon! Je suis charmée d'y avoir regardé; j'obtiens ce que j'ai longtemps souhaité! Mon jeune aventurier, tu vas être désormais mon jouet! Je vais te ballotter jusqu'au tombeau. Pour faire éclater mon pouvoir au grand jour, je te vais faire passer par la comédie et la tragédie tour à tour.

« Oui, par la tragédie! bien que les poëtes me condamnent à n'être qu'un ressort de comédie. Ils se donnent, ma parole! des airs aussi importants que s'ils étaient les régisseurs du monde. Au tribunal de ces beaux juges terrestres, je suis jugée aveugle et injuste; on oublie donc que la Justice sérieuse se met aussi un bandeau sur les yeux?

« Ils ont imaginé un être qu'ils nomment Fatalité[1], personnage obscur, énigmatique, aussi capable de rendre ici-bas la justice que le furent les secrètes cours Vehmiques : en moins de trois heures un meurtre est concerté, perpétré, jugé et puni. Comment? Par où? On se contente de dire au peuple : « Regardez en haut, voyez ce nuage noir! »

« Rien de surprenant donc que j'aie depuis longtemps

[1] Allusion à l'École dramatique *fataliste*, mise à la mode par Werner et Müllner, au commencement de ce siècle.

privé de mes faveurs la présomptueuse coterie des poëtes! Tout art a cherché toujours à gagner son pain; — mais pour les poëtes, il leur est pesé plus chichement qu'à tous. Toutefois ils se repaissent avec délice de vapeurs, ils se nourrissent des couleurs de l'arc-en-ciel. Toute jouissance leur est-elle déniée pendant leur vie! patience! on les honorera fort après leur trépas.

« Il est vrai que justement un des leurs vient de commencer un poëme qui m'est dédié; mais j'estime qu'il n'a pas de bonnes intentions, comme le prouverait le bizarre échantillon qu'il en donne; aussi ne me suis-je pas montrée très-favorable depuis, et n'a-t-il pas eu lieu de se louer de moi; je continuerai à lui tenir les mains liées, afin qu'il n'achève ce poëme qu'avec peine ou même jamais.

« Mon Fortunat! toi, qui ne peux me voir ni m'entendre du nuage où je suis enfermée, tu ne te gonfleras jamais de poésie, j'espère, autrement je craindrais pour notre amitié; je te puis tout au plus permettre une de ces chansonnettes qu'on chante sur la lyre en la compagnie des femmes. Prends tout superficiellement! Fuis les rêveries, les subtilités! et tu seras à l'abri d'une foule de désagréments. »

Ces profondes paroles de la déesse me dispensent de tout autre récit; je ne dirai donc rien des ports où l'on aborda, rien d'un débarquement heureux à Venise, rien de l'entrée dans la cité de Gand; je ne dirai non plus comment le comte mit le comble à sa générosité envers le jeune homme en lui donnant un cheval, et en l'équipant si magnifiquement que tous ses gens lui portèrent envie.

Je m'épargne de même la description des noces pom-

jeuses du comte avec une jeune duchesse de Clèves; ce sont choses qui s'entendent et qui ne feraient verdir aucun laurier pour mon front. Ce n'est qu'après que le plaisir fut épuisé, que la coupe de joie fut entièrement vidée, ce n'est qu'après quinze jours passés en carrousels et jeux de chevalerie, que commence ce qui vaut la peine d'être raconté.

Lorsque les moissonneurs ont fini d'étendre péniblement les javelles dorées de la récolte, lorsque les chariots abondamment chargés s'en vont, escortés de chansons et de musique; alors, sur les guérets couverts de chaume, s'apprête la maigre fête du glanage indigent. Oh! la foule avide de garçons déguenillés, de filles aux pieds nus, de rauques corneilles et de corbeaux!

De même, après le tournoi des chevaliers, dans la carrière poudreuse, fumante et fouillée, dans la lice, où les buissons écrasés, les éclats de lances, les débris d'écus, témoignent de luttes acharnées, où bornes et barrières gisent tout autour renversées par le piétinement puissant des coursiers fougueux, le son de la trompette convoque les écuyers et les valets à la petite joûte.

Bien qu'Homère en son poëme énumère avec détail les peuples et les chefs qui, d'un côté, s'élancent sur le rivage avec un bruit semblable au tonnerre, qui, d'un autre côté, s'avancent des remparts de Troie; une ambition téméraire ne m'aiguillonne pas toutefois, et je n'ai garde de disputer la palme à un tel maître; aussi ne ferai-je que mentionner brièvement les troupes et les guerriers qui, au trot ou au galop, se rendirent au tournoi.

Cette noble race de l'antichambre et de l'écurie, on la voit toute monter à cheval; quiconque a jamais mené

abreuver un cheval au gué, veut en ce jour se montrer brave cavalier; le maître sommelier lui-même n'est pas poltron, le compère cuisinier ne compte point parmi les pusillanimes; jusqu'à celui qui fait tourner la broche, qui accourt au galop avec un bois de lance en main.

Il ne faudrait pas toutefois reprocher à aucun de ces intrépides de ne paraître pas de suite au premier signal; car il se trouve souvent des chevaux rétifs, il s'en rencontre que Dieu a créés très-paresseux. Ne faut-il pas d'ailleurs aujourd'hui que pour un destrier passe toute bête qui peut montrer crinière et sabots; et bien que certaines oreilles s'allongent un peu, on ne regarde pas de trop près au blason en ce moment.

Un mannequin de bois, bizarrement accoutré, se dresse en face de tous ces vaillants héros, un mannequin assis dans la position où l'on les met ordinairement derrière les haies et les clôtures; au moyen d'un ressort intérieur qu'on fait jouer, il laisse tomber de belles monnaies dans un bassin sonore; plus longtemps on se disputera le prix, plus riche il sourira au vainqueur.

C'est vers cette bienheureuse figure qu'avec convoitise maint pauvre serviteur tourne ses regards; celui que dévore la noble soif de la gloire, se sent attiré par un diadème fait de carton doré, autour duquel s'agite un plumage bariolé de chapon, objet intermédiaire entre la couronne et la marotte : la terre n'offre rien de bizarre et de futile qui ne soit convoité et disputé.

Lorsque la trompette donna le signal de l'attaque, de tous côtés on s'élança ; à coups d'épées, de masses et de lances, vieilles ou neuves, on se battit, se poussa, se tailla à l'envi; tout cela siffle et frémit, fait fracas et

rebondit, en tous sens, comme tempête de grêlons; et lorsque la mêlée est au plus fort de sa furie, une poussière épaisse voile toute cette confusion.

Mais comme dans un ciel assombri de nuages, se glisse un rapide rayon de soleil, ainsi, de temps en temps, le beau Fortunat se fait jour à travers la mêlée qu'enveloppe la poussière; il manœuvre en maître son vigoureux cheval blanc, il brille dans son costume aux couleurs variées et d'acier poli, il semble un vrai chevalier, ferme et plein de dextérité; tantôt il apparaît hors de la foule, tantôt il s'y plonge de nouveau.

Enfin, ce tumulte sauvage ayant cessé, et le nuage de poussière étant dissipé, on commença à distinguer ceux qui s'agitaient à terre : hors de combat, les uns implorent du secours, les autres demandent ce que sont devenus leurs chevaux, ceux-ci, tout confus, s'efforcent en boitant de se sauver; seul, Fortunat se tient ferme et droit sur ses étriers, et des collines environnantes on crie : Vainqueur! vainqueur!

Depuis le triomphe bien mérité de cette journée, le comte l'affectionne plus encore qu'auparavant; ce jeune homme doit avoir le pas sur les autres serviteurs; il lui confie le plus honorable des services : à table, c'est lui qui déguste les flacons; il garde les clefs de la porte du château; on l'envoie inviter les nobles hôtes; il accompagne le maître à la chasse et aux fêtes;

Et souvent, lorsque la comtesse, les jours de pluie, veut se distraire chez elle avec ses femmes, elle le prie de toucher de la cithare grecque et de chanter des chansons de sa patrie; — on lui fait mainte question aussi sur Chypre, sur le costume des femmes, et autres bagatelles; lui, répond en mauvais allemand, mais toujours

avec grâce ; alors les chambres résonnent de frais éclats de rire.

Plus il monte en faveur, plus s'envenime la jalousie de ses camarades ; le fou principalement se sent le cœur rongé de dépit d'être mis de côté comme un vêtement usé ; car aujourd'hui personne n'écoute ses gentillesses sur la méchanceté des femmes et les infortunes du mariage : comment le nouveau couple pourrait-il s'y plaire dans le temps doré de sa lune de miel ?

— C'était un soir au cabaret, à la sombre approche de minuit ; les bancs se dégarnissaient peu à peu, un groupe de camarades seul tenait bon encore ; toutefois las de boire, fatigués de crier, les uns s'appuyaient sur la table, les autres contre le mur ; la lampe pendait au plafond presque mourante : alors le fou se lève à l'un des coins de la table :

« Je ne puis plus longtemps, dit-il, dévorer ce chagrin amer. Bouches affamées, bonnets de nuit, poltrons, niais ! réveillez-vous un peu de votre stupide sommeil ! Hommes sans dignité, êtres dépourvus de sentiments ! ne se passe-t-il pas des choses à faire crier un muet ? Mais vous vous taisez et vous grattez la tête. Le monde est-il si étrangement renversé qu'il n'y ait plus que le fou qui pense, parle et agit ?

« L'étranger que nous avons repêché dans la mer, nous aurions mieux fait de le laisser s'y abîmer, lui, qui entoure notre maître de flatteries et de mensonges, qui mène notre maîtresse par le bout du nez, qui nous a outrageusement volé le prix du tournoi, puisqu'il avait reçu le meilleur harnais : vous voyez bien qu'il nous supplante et nous réduit à zéro, et personne n'osera se montrer homme ?

Écoutez! avancez-moi chacun deux écus et demi, et je vous déferai de celui que vous exécrez; je payerai à chacun deux fois autant s'il n'est pas délogé d'ici trente jours. Vous me regardez bouche béante, vous pensez que je suis un hâbleur? Non, mes amis, la parole d'un fou n'en est pas moins une parole. Je le ferai partir du pays aussi précipitamment que s'il rivalisait de vitesse avec la tempête. »

Le mordant parleur n'avait pas encore achevé que chacun enflammé bondit de son siége; on lance d'allégresse les verres contre les parois, et plusieurs portent des traces sanglantes de ce bel enthousiasme; on se tend la main en signe d'alliance comme jadis les conjurés rassemblés à Rüttli.... Au beffroi tinta sourdement minuit, la lampe s'éteignit, et tous rentrèrent en chancelant chez eux.

Depuis ce moment, le bouffon s'est mis à rechercher l'amitié et la confiance de notre jeune homme. O Fortunat! cher Fortunat! je crains pour toi, tu as affaire à un rusé compère. N'est-ce pas, il t'assiste de ses conseils et de ses actions! il te mène au bon vin et aux belles femmes! il te loue, il t'appelle brillant cavalier! il sait bien que ce langage ne semble jamais amer.

Et chose étrange! quand tous deux, ils font de la dépense, c'est le fou qui toujours paye le double écot; l'honnête jeune homme a beau s'opposer, il ne peut jamais finalement s'y soustraire. Les autres trouvent tout cela prodigieusement absurde : « Compte-t-il donc le dégoûter ainsi de ce séjour? si Fortunat était encore sur la côte de Chypre, il viendrait incontinent, s'il savait trouver vie pareille. »

Un soir, les maîtres étaient déjà couchés, le jeune

homme veillait encore dans sa chambre, quand il entend au dehors une faible plainte, puis, tout tremblant, le fou entre chez lui : « O Fortunat, mon pauvre ami, mon fils chéri ! ah ! Fortunat ! mon doux mignon, hélas ! c'est chose décidée, tout mon corps en frissonne, le chancelier, qui est mon ami, me l'a lui-même confié.

« Hélas ! tu ne me comprends pas ; il me faut me recueillir, et prévenir le danger avant qu'il ne te serre de plus près. O mon ami ! Tu aurais dû sentir depuis longtemps que son cœur est rongé de jalousie. Il se pourrait bien aussi que la comtesse ne te haït pas, car elle a mainte fois gracieusement applaudi son chanteur. Oui ! — a juré le comte, — avant peu, je ferai de sorte qu'il batte encore plus langoureusement ses trilles.

« Le prix de ta victoire, le bonnet aux plumes de chapon, t'a été décerné comme un funeste présage. — Pas plus tard que demain ! — Je l'ai positivement entendu ; le moment approche, le couteau est déjà aiguisé. — J'ai souvent supporté pour toi les humeurs du maître, avec quel plaisir le ferais-je encore aujourd'hui ! et si ce n'était pas par amitié pour mon collègue, je m'y soumettrais encore pour faire enrager ma femme.

« Si pourtant la perspective ne t'effraye pas trop, si tu peux te résoudre à une pareille violence, je conviens que tu vis à notre cour en grand honneur, et que tu ne seras nulle part mieux salarié ; d'un autre côté, l'amitié peut essuyer bien des larmes, si tu m'as jamais tenu pour un ami véritable ; — mais je vois que tu trembles de tous tes membres ; à une semblable réponse il n'y a rien à objecter.

« Écoute, en ce cas, un moyen de te sauver! c'est un bon ange qui me l'a soufflé à l'oreille : de grand matin, lorsqu'on sonne pour la messe, la porte du nord s'ouvre la première; alors, mon cher, arrache-toi de ton lit, franchis la porte, armé comme pour la chasse! dès que tu seras sorti, fais allonger le pas à ton cheval! et que les légions célestes te viennent en aide! »

Cela dit, il applique sur la joue pâle du pauvre Fortunat un baiser de Judas, puis chez lui il rentre à pas de loup. Le nouvel Atys[1] a le cœur tout oppressé; tantôt un feu parcourt son corps, tantôt une sueur glaciale s'en empare. Jamais la plus longue nuit ne lui a paru d'une telle durée; la chaste lune cependant, comme une froide ironie, ne laisse pas de lui envoyer son sourire, à lui, l'enfant de la douleur.

Et moi-même, le poëte, je me sens quelque effroi, bien que toute cette fourberie me soit connue; car, si Fortunat devait être si honteusement mutilé, comme le fou le lui a fait accroire, mainte noble feuille, qui la pare encore, périrait à ma branche de laurier; mon chant pourrait seulement résonner de Fortunat, mais non plus de ses fils.

Écoutez! qu'entends-je? n'est-ce pas une sonnerie? oui, vraiment, c'est le tintement si vivement désiré de la cloche qui appelle à la messe. O sons purs, combien de fois donnâtes-vous aux fiancées, que trouble l'excès de leur bonheur, le signal de se rendre au temple! mais jamais vous n'avez retenti aussi doux, aussi agréables

[1] Atys, jeune et beau Phrygien, fut le favori de Cybèle, qui lui confia son culte; mais il viola le vœu de chasteté, et la déesse, pour le punir, lui inspira une telle fureur, qu'il se déchira et se mutila de ses propres mains.

que ce matin pour ce jeune homme en proie aux angoisses. Les fléaux de la grille à peine ont-ils tourné, qu'il sort, courbé sur son cheval, avec son chien et son faucon.

Et quand il vit derrière lui les remparts, alors il franchit au galop haies et fossés; le dogue croit être à forcer le cerf le plus rapide, le faucon pense qu'il va voler jusqu'au sein des tempêtes, le cavalier, seul, gourmande la lenteur de sa monture, et ne cesse de lui donner vigoureusement de l'éperon : si dans sa précipitation il perdait un œil, il ne s'arrêterait point pour le ramasser.

Les flots de la vaste mer mirent fin seulement à cette fuite ardente; au même instant un bâtiment va quitter le rivage ; il y prend place, coûte que coûte. Il fait rebrousser chemin à ses compagnons de voyage, le cheval blanc, le chien et le faucon. Le vaisseau part. — Où? je ne saurais le dire; le fugitif lui-même omit de le demander.

Telles sont les aventures de notre jeune héros dans les Pays-Bas. J'ai peint fidèlement ce qui s'y est passé, à la manière un peu des Pays-Bas, j'en fais l'aveu! il faut bien se conformer aux usages d'un pays, aussi bien pour l'habillement, le boire et le manger, que pour la peinture et la poésie quelquefois : que les vents emportent notre vaisseau vers la Chine, et je vous peindrai les choses de mon mieux en chinois.

Si pourtant tel ou tel vient à me blâmer d'avoir offensé sa délicatesse, écoutez donc, les dégoûtés, les âmes sentimentales, un petit mot encore qui me justifiera, j'en suis sûr! il ne m'est pas permis de dissimuler la vérité en aucun point; j'ai juré d'être fidèle à un vieux et vénérable livre : oserais-je bien commettre envers lui le

traitement ignominieux devant lequel notre héros fuit jusqu'au delà des mers?

LIVRE DEUXIÈME

Quitte, ô mon chant, la chaussure néerlandaise, et noue désormais à tes sandales le grave cothurne! Tu es aux ordres de l'impérieuse Fortune, et elle a commandé une tragédie; c'est du haut des nues qu'elle en a dit le prologue, et elle ne condescendrait pas à le répéter. — Quoique le héros n'apparaisse pas tout d'abord sur les planches, il n'a pourtant pas été submergé par l'orage.

La scène de cette pièce est à Londres; la saison est, je présume, en février, car, de tous les mois, lequel peut se prévaloir d'être plus favorable à la tragédie? Toutefois ma déesse, en secouant les boucles blondes de son front majestueux, indique une époque plus reculée de l'année; elle a élu avril, toujours inconstant. Son poëte lui-même naquit en ce mois-là.

A Londres donc était établi un marchand nommé Roberto, d'origine toscane. Réfléchi dès sa jeunesse, laborieux, sobre, il avait triomphé des mesquineries du destin, et, comme il continuait de travailler sans relâche, et tenait rigoureusement ses commis et ses valets, le gain lui arrivait à torrent, et il n'en accueillait pas moins les petits profits aussi bien que les gros.

Comme il était un jour à son pupitre et réfléchissait, il entendit dans le corridor des pas précipités; on heurte, et, avant qu'il puisse répondre, le visiteur est déjà au milieu de la chambre. C'était un homme long,

maigre, prématurément épuisé; il n'était Anglais ni de teint, ni de stature, ni de costume. Il promenait hardiment son regard sombre, et semblait s'emparer de tout ce qu'il regardait.

« Je m'appelle André Rodio, dit il, et je suis de Florence, comme vous-même. Vous connaissez bien mon père Lucas; il se vante d'être votre camarade de jeunesse. Il vous a toujours envoyé de bonne soierie, et vous a fidèlement compris dans sa prière; cette circonstance me fait oser venir vous demander un service d'amitié.

« Un noble lord est détenu en prison, à Turin, dont le sort lamentable me fait compassion. Ce pauvre homme s'est avisé de se faire une collection, non pas de papillons, pierres, coquilles ou serpents, ni d'aucune de ces choses qu'on aime à collectionner, non! mais, suivant le goût prononcé des Anglais pour l'excentrique, de comptes d'aubergistes et de marchands.

« A cause de cette prédilection pour un objet peu commun, il endure les fers depuis plusieurs mois. Dans un de mes voyages, je fus récemment en cette ville (j'y ai acheté plusieurs diamants rares), et j'allai visiter les choses remarquables, églises, couvents, saintes reliques; aurais-je pu manquer de voir la prison, où se trouve cette collection curieuse?

« En qualité de connaisseur, je me suis convaincu vite que la valeur en est de quatorze mille couronnes; mais je trouvai le collectionneur abattu d'esprit, car il ne pouvait s'accoutumer à l'air d'une prison. Or, comme je suis aisément accessible à la pitié, j'ai juré de n'épargner pour lui aucun effort. Appelez-moi un coquin, si j'ai du repos avant de l'avoir tiré de sa prison!

« Le jour de nos adieux, il m'a fallu promettre de ne point faire cette affaire sans profit; il offre aussi de souscrire trois fois le montant de ce qu'on lui prêtera pour sa rançon. « — Roberto, m'a-t-il dit, sait ce que je vaux, il ne sera certainement pas impitoyable. » C'est pourquoi je suis venu me présenter devant Roberto, pour lui demander ce service d'amitié ! »

N'allez pas vous figurer qu'André ait prononcé ces paroles avec un maintien humble et timide. Est-ce qu'il ne tient pas le correspondant sous le tranchant de son regard, comme un coquin vous menace de son épée? Mais l'autre, l'homme le plus froid de la terre, n'a jamais encore ressenti le pouvoir des regards. Il dit tranquillement, en ouvrant une lettre et en la tenant sous les yeux de l'étranger :

« Ces lignes sont celles dont je viens d'être honoré de la part de votre père à Florence. Le sieur Lucas s'inquiète à votre sujet, prétendant que vous dépensez votre bien en voyageant; il m'avise de ne vous rien prêter du tout, pour le cas où vous vous dirigeriez par ici, et il a écrit la même chose dans plusieurs places de commerce, pour se mettre à l'abri du danger et pour en garantir les autres.

« Quoi qu'il en soit, j'avoue que l'affaire dont vous vous occupez me plaît; c'est une bonne entreprise. Ce noble lord dont vous m'entretenez recueillera un jour de grands biens par héritage; je payerai si vous fournissez des cautions. Vous n'en manquerez pas si vous vous y prenez bien ; il a des parents qui le peuvent secourir, le roi lui-même lui voudra du bien. »

André alla voir les parents et les cousins du lord, tous richards par excellence dans cette île opulente; il

parla de paille moisie, de petite vérole; il fit résonner haut les lamentations du prisonnier; il le dépeignit à demi dévoré par les couleuvres; il trempa son pinceau dans toutes les horreurs de l'enfer. Vains efforts! tout son art s'épuisa inutilement : « Que le roi, qui l'a envoyé, le secoure! »

Que le roi le secoure! — André se rend au château et se présente devant l'intendant du domaine privé : « Grande-Bretagne, s'écrie-t-il, honte à toi, ton envoyé languit dans un cachot à Turin. Vois-tu comme vers toi il étend ses bras? N'as-tu plus un shilling pour lui? La canaille s'attroupe devant les barreaux de son cachot, en poussant de bruyantes acclamations : « Voyez donc ce chevalier de Saint-Georges! »

Le grand intendant répond : « Milord voudra bien attendre; il ne lui sert de rien de s'arracher les cheveux. Il prend mal son temps pour faire ses dettes, il n'y a pas des amas d'or superflu ici; il en coûte mainte guinée pour la belle parure de mariée que notre roi a achetée pour sa sœur; sir Edmond, qui garde ce précieux trésor, peut vous montrer à quoi passe notre argent! »

S'il était permis de comparer l'enfer avec le ciel, je dirais : telle une brillante couronne d'étoiles apparaît, lorsque tout à coup les nuages se retirent; ainsi fut ébloui André par la perspective de cette splendeur toute nouvelle pour lui. O lord infortuné, combien en ce moment pâlit ton image! La parure de fiancée lui remplit l'âme entière; avide de repaître ses yeux de ce festin magnifique, il arpente à grands pas les rues jusqu'à la demeure de sir Edmond.

Le chevalier Edmond, quoique chrétien fort pieux, n'en négligeait pas pour cela le temporel; ainsi, dans

ce moment, il était à table avec sa femme et ses enfants, et, comme il se montrait toujours bon et affable, il invita aussitôt l'étranger à dîner. Celui-ci, impatient, a beau s'en défendre, il lui faut d'abord manger ce que lui offre le seigneur.

En attendant toutefois, il se met à causer et fait savoir à son hôte ce qu'il souhaite. Il se donne pour marchand de bijouterie, et dit qu'il possède les plus beaux diamants du globe ; comme il a appris que le roi est sur le point de marier sa sœur au duc de Bourgogne, et qu'il a entendu parler d'une belle parure de fiancée, il est venu pour voir et faire du commerce.

« Nous verrons, nous verrons après le repas ! Pourquoi dédaignez-vous ainsi mon dîner ? Ne voyez-vous rien qui vous chatouille le palais ? Vous ne prenez pas de perdrix, non plus d'anguille ! » Mais l'autre ne songe ni aux oiseaux ni aux poissons, et chaque plat lui apporte de nouveaux tourments. Enfin, après le repas et la prière dite, l'hôte va chercher la parure de la jeune mariée.

Tel, caché dans les buissons du rivage, un faune, de ses regards allumés, épie la nymphe prête à quitter ses voiles pour prendre un bain frais, prête à lui apparaître dans sa gracieuse nudité ; de même notre Florentin couve des yeux la cassette dont sir Edmond tourne en ce moment la clef, et, lorsqu'il lui découvre la parure, le cœur lui tremble de convoitise et d'émoi.

Comme ces soleils de diamants flamboient ! Comme ces nobles étoiles se jouent en leurs riches couleurs ! Et les perles conquises sur les filles de Nérée, et ce bel

or poli, de la plus exquise pureté! Comme le visionnaire, abîmé dans un océan d'idées, lève ses regards vers les lointains étoilés, ainsi l'esprit d'André, devant cette cassette de bijoux, s'égare au delà des horizons de la pensée.

« Je regarde, et je regarde encore; ce que je vois là, c'est le Dieu de la terre. Ce charme fait évanouir la sainte pudeur; par lui sont résolues les hésitations de la conscience, subjuguée la fidélité de l'épouse, endormie l'innocence de la jeune vierge. Avec un tel talisman à chaque doigt, tu es un prince, tu es le vainqueur du monde!

« M'a-t-il donc fallu dissiper mon plus beau temps, la force de ma jeunesse dans des occupations indignes! Que signifiait-il d'émettre de faux billets, qu'on a foulés aux pieds à la première vue? De ravir leurs biens à des veuves amoureuses? Jeu facile, trahison d'enfant! Pourquoi si tard en moi mûrit le véritable esprit, et seulement aujourd'hui comprends-je sa visée la plus haute?

« Ce n'est que parce que vous brillez sous ces diadèmes que vous, princes, êtes les dominateurs du siècle; dès que l'on ôte de votre tête ces ornements, l'illusion de votre excellence s'évanouit. L'homme n'est qu'une ombre, qu'un terne fantôme, si l'or ne lui prête son éclat. Mais moi, je vais m'élancer hors de l'obscurité; la parure est à moi, je vais briller en roi! »

Il continuerait de la sorte à rêver et à délirer, si sir Edmond ne lui avait demandé : « Çà, franchement, que dites-vous de ces topazes de feu? et de ce gros œuf de diamant? Que dites-vous de ces bulles de perles blan-

ches comme le lait? Avez-vous quelque chose, vous, de plus beau? » L'étranger répliqua : « Je vous montrerai ce que j'ai, si vous daignez venir dîner avec moi demain. »

Là-dessus, André s'en retourne chez son hôte et ami, plein de bonnes et riantes nouvelles: Un homme s'est trouvé, solide et probe, qui doit s'engager par écrit pour le collectionneur. Il débite en même temps au marchand de merveilleuses chansons de garantie sur les tributs du roi : « Préparez seulement un splendide repas pour demain, car sachez que notre bon garant viendra dîner avec nous! »

Roberto pourvoit somptueusement sa cuisine; le convive se présente à l'heure sonnante. Il flaire déjà de loin les bons fumets, qui lui font pressentir une chère exquise. On mange, on boit, on se porte mutuellement des santés, et chacun en pense à part lui ce qu'il en peut; mais il est défendu de souffler mot de l'affaire : « Après le repas cela, après le repas! »

Quand le convive eut bien mangé et bu à petits coups maint verre de bon vin, on vit clairement comme cela lui profitait, aux regards béats qu'il promenait comme un ange. L'aise de ce bienheureux mortel serait capable d'émouvoir un cœur de pierre; mais André s'approche alors de lui avec civilité : « Venons-en maintenant à notre affaire, sir chevalier, s'il vous plait! »

Le pauvre homme ne devine pas qu'on le joue; il remercie de toutes les bonnes choses qu'on lui a servies, et, gai comme un enfant au moment des étrennes, il suit le fourbe à l'étage supérieur. Là, dans une chambre vide, se trouve une caisse. Déjà s'ouvre la serrure bien fermée; sir Edmond se penche pour

mieux voir, quand l'Italien lui plonge son couteau dans la nuque.

Le meurtrier aussitôt enlève à sa victime la bague du pouce qui porte son cachet, lui arrache les clefs de sa ceinture, puis s'enfuit en toute hâte, après avoir bien verrouillé la porte. Cependant, sir Edmond, toi qui aurais voulu te mirer dans l'éclat des vains trésors de la terre, que ressens-tu maintenant à la vue des vraies et infinies splendeurs du ciel?

Le meurtrier court à la maison de l'homme qu'il a tué et donne à sa femme, à sa veuve maintenant, cette explication : « Sir Edmond m'envoie comme son messager (il n'aime pas à courir lorsqu'il a pris un repas), et, pour que vous n'en ayez nul doute, il m'a remis sa bague et ses clefs; il m'envoie parce que, pour un échange, il nous faut la cassette qui contient les présents de noces! »

La dame a bien encore quelque doute; mais l'Italien sait comment on parle aux femmes. Elle cherche dans toutes les chambres et armoires; elle cherche et cherche, la cassette ne se trouve pas... Voilà donc ce qu'il a gagné par ses intrigues et par son crime sanglant, ce scélérat! Mais lui, qui se méprise comme il méprise le monde, part d'un satanique éclat de rire.

Le temps presse; il faut fuir sans retard avant que cet abominable meurtre crie vengeance. Il précipite donc ses pas vers le port et monte à bord du premier bâtiment qui part. Pour qui veut se soustraire à la hache du bourreau, il est indifférent d'aller vers le Sud ou vers le Nord. Le signal sonne, le navire s'éloigne à pleines voiles; — mais le tonnerre roule au loin.

Pendant ce temps-là, le marchand, assis chez lui,

écrivait, et le sang suintait en bas à travers les planches ; mais, comme il s'occupait attentivement de ses affaires et n'avait pas pour habitude de lever les yeux de dessus son papier, rien d'étonnant s'il demeura tranquille jusqu'à ce que les gouttes lui tombèrent sur ses comptes. — S'est-il blessé la main avec son canif ? ou est-ce qu'il s'est taché avec de l'encre rouge ?

Roberto ! le jour commence-t-il à se faire pour toi ? Est-ce que tu trembles déjà devant une explication redoutable ? N'est-ce pas, de cette histoire sanglante il n'entrait rien dans la tenue en partie double de tes livres ? Ta besogne, tes calculs suivaient leur ornière accoutumée, quand le destin vint disposer affreusement de toi et renverser tes habitudes routinières, invétérées, chéries. Allons ! il te faut en passer par l'atroce et le monstrueux.

Roberto met sa plume derrière son oreille, appelle en tremblant ses domestiques, et monte avec eux à la chambre d'où s'est épanchée l'horrible rosée. Chacun en ce moment s'absenterait volontiers. La porte est enfoncée avec violence ; sir Edmond est là baignant dans son sang, près du bahut, sir Edmond est là plongé dans une sieste profonde.

Lorsque, dans une maison, se produit un événement qui, comme ici, fait frémir le cœur, et que l'ami de la famille vient comme de coutume faire sa causerie pendant une heure ou deux, quelle n'est pas sa stupeur alors ! Rien n'est changé en eux, et c'est à peine cependant s'il reconnait ceux qui lui sont si familiers. Tous lui apparaissent tels qu'on décrit les larves et les lémures, décolorés, défigurés, avec des voix rauques et farouches.

C'est ce spectacle que l'on aurait trouvé chez Roberto ; on se remit enfin peu à peu et l'on se consulta : Comment pouvoir espérer éloigner ce cadavre? Sera-t-il possible de détourner les soupçons? Dans la cour est un puits profond ; — eh bien ! c'est là qu'on plonge le corps du trépassé. Pourtant dans la maison continue de régner la consternation, comme si le maître lui-même était mort.

Le maître n'est pas mort, mais il n'est pas non plus en vie ; il n'aime plus guère à s'occuper de chiffres, il a presque oublié jusqu'au livret. Souvent il ignore le quantième du mois. En comptant, il fait sans cesse des erreurs ; car, lorsqu'il est devant quelque journal, il croit toujours voir le sang couler d'en haut, il croit entendre l'archer heurter à sa porte.

Patience! la rumeur se répand de tous côtés. Le roi entend dire que le chevalier a disparu ; sir Edmond était en grande faveur auprès de lui, et la parure lui cause une inquiétude plus grande encore. Cet homme a été invité chez le Florentin, il est probable que là on ait de ses nouvelles. On heurte réellement cette fois! c'est le juge avec les archers, qui viennent visiter et fouiller la maison.

Les magasins, les caveaux, rien n'est omis ; on furette partout, du plancher jusqu'au plafond, si bien que pas un rat ne peut rester en sûreté dans son trou. ni aucune chauve-souris dans son coin. Enfin, quelqu'un imagine : « Ne serait-il pas bon de faire descendre une torche dans le puits? » Et tenez! voilà que hors du gouffre humide se dresse, rigide et épouvantable, une main qui semble implorer vengeance.

Médée ne doit pas tuer ses enfants devant le public, nous enseigne Horace : il nous faut respecter son pré-

cepte, lui qui t'a glorifiée, ô Fortune[1] ! C'est pourquoi, bien que nous mettions en scène des choses hardies, il nous est défendu de les pousser à l'extrême, et de dire comment on pendit maître et serviteurs, d'après la loi du pays, pour n'avoir pas révélé le meurtre.

Je vais donc, spectateurs, qui êtes las et dégoûtés du tragique et de l'horrible, vous montrer, par manière de consolation, comment on apaise la douleur amère et le désespoir, en amenant devant vous une jeune femme, en habits noirs, Camille, la veuve d'Edmond. Cette belle dont le deuil dure encore, a pourtant en son cœur mis un terme à sa tristesse.

Elle a d'abord senti ses pleurs couler plus doucement ; ses gémissements ont retenti avec moins d'éclat ; déjà elle cesse de s'enfermer hostilement dans sa coque, elle laisse le soleil pénétrer chez elle ; elle revoit ses voisines, et elle écoute ce qu'une de ces consolatrices lui débite ; elle dit : « Oh ! laissez une jeune veuve vous conter comment on peut se détacher d'un mari défunt !

« Voici que les bourgeons se gonflent de séve, et que le coucou chante soir et matin : faites placer votre couchette autrement qu'elle n'était au temps du bienheureux, et pensez, lorsque vous vous mettez au lit, mais en tout honneur, à quelque gentil célibataire. Aux morts les morts, tel est mon sentiment, et les vivants à ceux qui sont vivants ! »

Et Camille là-dessus : « Par ma vie ! commère, je n'oublierai jamais mon seigneur tant aimé ! » Toutefois, lorsqu'elle est bien seule, le conseil lui revient, il ne lui sort pas de l'idée ; elle voudrait en essayer. Quand

[1] Horace, livre I, ode XXXV, Ad Fortunam :

« O Diva gratum quæ regis Antium. »

ce serait uniquement pour passer le temps, il faut que le bois de lit déménage. Mais lorsqu'il est dérangé, qu'est-ce qu'elle trouve? — La cassette disparue depuis la mort d'Edmond!

La belle veuve s'adresse à deux honorables parents dont le conseil l'a plusieurs fois guidée; ces honnêtes personnages secouent leurs nobles barbes : « A quoi vous servirait de garder cette précieuse parure? il est impossible de la vendre jamais, attendu que dans le monde entier on a parlé d'elle. Il est préférable que vous la déposiez au pied du trône, et que vous attendiez que le roi vous donne une récompense. »

Camille alors se pare comme il est séant à celles qui portent le deuil d'un époux: elle mouille ses paupières de ses larmes de veuve, elle lace sa belle poitrine avec des soupirs; elle ne néglige rien des artifices propres à charmer les yeux et remuer les cœurs en faveur de la pauvre Magdeleine. Elle enveloppe la cassette dans ses voiles de crêpe, et se fait annoncer à l'audience du roi.

Quand le monarque eut rassasié sa vue de cette précieuse trouvaille, il pensa en lui-même : « Le devoir exige que sur l'heure ma gratitude se montre à dame Camille. Comment son cœur se trouve-t-il si cruellement blessé, si ce n'est à cause de cette parure qu'elle vient de retrouver? Il est juste que de ce trésor naisse et fleurisse pour elle un bonheur nouveau qui la dédommage. »

Et parmi ces inestimables joyaux il prend une bague de haute valeur : « Recevez, Camille, ce petit présent! non comme une marque de ma reconnaissance, non! mais comme une exhortation à vous arracher au tom-

beau de votre époux, et un moyen de vous ramener à ma cour. A vous, vassaux de mon trône, de briguer l'honneur d'obtenir cette bague! »

Auprès du siége du roi, prêt à le servir, se tient un jeune seigneur, à la taille élancée, aux boucles blondes. On prétendait, avant que la mort eût atteint sir Edmond, qu'il faisait la cour à Camille, et que chaque jour, sans qu'elle s'y montrât insensible, il faisait caracoler son cheval devant son logis. Il vint donc à l'instant même, et non sans succès, demander à la dame sa bague et sa main, et s'offrir de calmer sa peine.

Mais vous, diamants, présents royaux, il faut bien que vous alliez orner un front pur; et vous, précieux colliers de perles, que vous vous enrouliez autour d'un chaste col; et vous, anneaux d'or, que vous pariez des mains qui n'accomplissent que le bien, ne font que des heureux; afin, joyaux de fiançailles, que vous soyez purifiés de la souillure que vous ont imprimée ces meurtres multipliés!

Que le puissant monarque de la Grande-Bretagne soit loué, pour avoir eu compassion des chastes veuves! Il en est une encore qui doit choisir son consolateur, c'est la veuve de Roberto, la pauvre Cordule. Bien que son innocence soit clairement démontrée, elle vit avec ses orphelins dans une grande misère; car, lorsque son époux fut pendu, on a laissé la populace piller ses biens.

Le roi la fait venir; il veut la bien doter, pourvu seulement que se trouve un galant. Il est vrai que déjà les ombres de sa vie s'allongent; pourtant elle aimerait encore à déposer le voile des veuves. Elle parle d'un

jeune commis de son époux, qui se trouvait absent au temps du meurtre; elle dit que, nonobstant sa jeunesse, c'est un modèle de piété et de vertu.

Le roi envoie quérir le jeune homme; mais lorsqu'il le voit, il pense : « Celui-là n'a pas l'air d'avoir force vertu; il me fait l'effet d'un garçon léger et bon vivant; mais si cette femme espère s'en trouver bien, qu'elle lui soit fiancée aujourd'hui même! » Quant à nous, nous souhaitons que Dieu bénisse l'hymen de Cordule et de Fortunat!

La toile tombe. Ce dont nous venons de vous régaler, n'est-ce pas, dites, une véritable tragédie? Il est vrai que le plus grand coquin est échappé; mais celui qui a dissimulé le crime a péri; on a essuyé les larmes des veuves, et tout est parvenu à un dénouement conciliant. Toutefois, que l'on blâme ou que l'on loue, la Fortune n'en a pas moins inauguré un nouveau genre de spectacle.

FIN

TABLE

SONNETS, OCTAVES

POÉSIES DRAMATIQUES

BALLADES ET ROMANCES

VIEUX FABLIAUX FRANÇAIS

FORTUNAT ET SES FILS

ERRATA

Page 44, VII. — Départ, ligne 1, *lisez:* Me voici.
Page 50, A la fille d'un poëte, ligne 1, *lisez:* au seuil doré.
Page 116, strophe 4, ligne 2, *lisez:* s'enlacèrent.
Page 230, strophe 5, ligne 3, *lisez:* il a voilé son visage



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

